

Le goût amer du ciel

Livre 2

Xavier Ribot

Flavie est partie en Angleterre pour faire de la conversation, c'est comme cela qu'elle va perfectionner son anglais, en bavardant avec des anglais. Nous allons nous écrire mais elle, pendant un an, elle aura d'autres yeux que les miens, d'autres oreilles que les miennes. J'ai partagé sa vie jusqu'à hier, nous ne nous sommes pas quittés un instant pendant l'été. Nous avons traversé l'Europe pour nager ensemble dans les eaux de la mer Egée et puis aussi pour effacer ma vie en Grèce avec Claude. Maintenant la distance va partager nos sentiments. Retour à la case départ, retour au goût amer de la solitude. J'ai acheté des enveloppes et du papier vert pomme pour lui écrire tout le mal que son absence commence à diffuser en moi. Nous avons disposé d'une moitié d'année pour nous aimer, maintenant il faudra se contenter de coucher les mots brûlants et de saliver la gomme des timbres et des enveloppes. Ma langue n'a plus qu'à lécher les beaux souvenirs.

Ma chambre n'a pas de fenêtre sur la vie, la pièce est très grande mais un mur gris l'emprisonne. Quelle idée d'avoir choisi cet appartement, je me retrouve enfermé bêtement. Le groupe de Flavie, ces futurs profs d'anglais avec qui j'ai partagé de nombreuses soirées pleines d'entrain et de révolte, s'est envolé. Sont tous partis faire de la conversation. Le théâtre était leur prétexte pour changer la donne ; j'ai aimé cette posture, jouer sur scène, parler fort contre le système. J'ai aimé me croire puissant alors que je n'étais qu'amoureux d'une jolie fille. Je me suis cru acteur, monté sur scène et remonté contre les spéculateurs de la Villette : c'est fini tout ça, les mots ne sortent plus de ma bouche mais d'un stylo plume Waterman en métal argenté. Son brillant m'appelle chaque soir pour faire crisser la plume sur le papier. J'ai choisi une encre couleur sang séché parce qu'elle est magnifique sur le vert pomme. Je vide mes cartouches Waterman sur des mots pleins de rêves, tricotés avec du désir et de l'imagination pour rester séduisant auprès d'une femme qui passe son temps à faire de la langue vivante.

Je sais comment elle va tenir ma lettre pour la lire, elle n'utilisera qu'une main parce que l'autre essuiera ses yeux. Elle va ensuite sourire pour dégonfler son émotion. Phrase après phrase, je dois entretenir son goût pour les choses qui dépassent le temps, les choses qui ont du charme. Elle n'a jamais cessé de surveiller mes réactions, mon comportement avait plus de sens que mes phrases. Je suis entré si vite dans son monde, elle a dû se persuader qu'elle ne se trompait pas avec ce garçon plus jeune qu'elle.

Je vais lui écrire les choses les plus intéressantes qui soient, intimes, inattendues, bien au-delà de l'amour. De toute façon, mon amour pour elle a été déclaré plus d'une fois, je dois maintenant entretenir une passion. Notre passion. Choisir les plus beaux timbres, choisir les plus belles anecdotes, allumer de temps en temps des petits incendies anatomiques. Il ne faut pas que mon désir charnel dépasse dix lignes sinon je passe pour un obsédé sans esprit. Elle possède bien d'autres qualités qu'un joli corps et qu'un magnifique visage souriant, Flavie est une grande lectrice, il

lui faut des projets, des idées, de la découverte. Diversifier mon approche, ne pas me répéter, rester naturel. Abattre la distance avec un moral épistolaire.

Sombre Vincent

Un dandy s'est moqué de moi parce que j'ai garé l'Austin au plus près de l'entrée de la fac, loin du parking. Je lui ai répondu qu'il n'y avait pas de place pour ma voiture dans l'amphi ! C'est la course, je quitte le Centre de formation pour assister à un cours qui commence dans quelques minutes, je double les voitures au démarrage du feu vert, j'emprunte les mauvais couloirs pour dépasser ceux qui traînent. Chaque seconde compte, chaque parole universitaire compte : j'ai besoin de ce changement. Cette année, j'ai plaisir à découvrir la littérature comparée, les petits romantiques, le couplet Leroux-Leblanc ; j'ai plaisir à plonger dans les *Impressions d'Afrique* de Raymond Roussel puis dans la linguistique structurale.

Le dandy moqueur ne refuse pas de descendre en ville avec ma boîte à savon. Il me drague un petit peu mais je ne suis pas son genre, peut-être trop grand, trop blond, trop hétéro.

Maniéré mais pas efféminé, une cape noire, des vêtements noirs, une canne avec un pommeau grand siècle, quelques bagues bien voyantes, une paire de lunettes rondes, une coiffure frisée : Vincent se présente comme un poète surréaliste égaré dans un port de l'Atlantique. Notre amitié commence ce jour-là et ne cessera qu'avec son suicide aux barbituriques, il m'entraînera dans les rues à rechercher les fantômes amoureux d'un dandy littéraire, à attendre que les nuits tombent une seconde fois quand les bars nous mettent dehors. Il m'apprendra à marcher dans les mots pour en draguer les idées.

La ville était calme dans ces années-là, nous finissions par connaître tous les noctambules, policiers compris. Vincent s'était fâché avec sa famille, il avait obtenu du rectorat un poste de surveillant dans un internat pour subvenir à ses besoins. Je ne le voyais pas comme un étudiant ou un surveillant d'internat mais comme un futur écrivain occupé à parcourir la vie nocturne pour documenter ses personnages, des Jacques Vaché essentiellement. Grâce à lui, Nantes allait renouer avec un passé brillant, j'en étais convaincu puisque je me destinais à l'écriture. Certes, j'étais loin de l'autonomie, il ne fallait pas grand-chose pour que je me sente horriblement esseulé ; je disposais des meilleures conditions pour pondre un livre mais je manquais d'oxygène, une partie de moi se sentait constamment abandonnée. C'était mieux que l'an dernier, j'avais noué des contacts, des espoirs, un amour, mais il aurait fallu que je vive constamment avec ces nouvelles personnes or ce n'était pas le cas et ce ne pouvait pas être le cas.

Rarement Vincent me présentait ses amants, peut-être qu'il ne les gardait pas longtemps. Nous avons une vie sentimentale peu chargée, je ne m'intéressais pas aux hommes mais ceux que je fréquentais ne recherchaient pas les filles. Et puis je

n'envisageais pas de mettre quelqu'un d'autre que Flavie dans mon lit, du moins pendant les premiers mois. Ai-je joué avec un dandy pour distraire ma solitude ?

La fac

J'y retourne quand même ! Au départ, c'était pour la carte, les tarifs réduits au cinéma et la curiosité – j'étais encore dans la digestion de la première année, j'en avais un peu bavé. Et puis maintenant je préfère suivre les cours de la fac qu'aller m'enfermer au Centre de formation. Je retrouve des visages qui me conviennent mieux. Je suis loin d'avoir l'esprit tranquille mais il y a comme une sourdine qui se pose sur mon malaise quand je pénètre dans le grand hall, j'ai le sentiment que les choses deviennent accessibles, accueillantes. La fac est un endroit qui partage de la liberté.

La fac est devenue cet espace de découverte dont je rêvais au lycée alors que le Centre de formation m'enfonçait dans la sinistrose, je m'y sens puni par de vieux maîtres au programme Lagarde et Michard. Je m'organise pour faire bonne figure parce qu'en traversant la ville pour me rendre au *Petit port* (quel joli nom pour un quartier universitaire) j'ai le sentiment que tout va s'arranger pour moi.

Sombres retours

Revenir à Oisseau, revenir dans le village natal, c'est constamment se mentir. Il n'y a plus rien, le remembrement a tout ratiboisé. L'indifférence de mes parents n'a pas changé, il n'y avait pas grand-chose dans leurs cœurs mais le remembrement est aussi passé par là. Et puis tout le reste, comme si le village avec ses beaux murs en pierre, ses champs peignés par le labour des tracteurs, ses fermes solitaires, ses gardiennes du veuvage, n'avait pas de compétence pour recevoir un jeune étudiant en Austin Mini.

J'arrive, on se dit bonjour, j'ai fait bonne route. Oui, c'est fini l'époque où ma Mini ne savait pas quoi inventer pour se faire remarquer : moteur en surchauffe, joint de culasse claqué, culasse fendue, courts-circuits sur le tableau de bord, fuite d'huile, gel du circuit de refroidissement, silent blocs morts, pfff...

Eventuellement une boisson pour donner du confort au bavardage. Puis une promenade dans la partie haute du jardin, la seule chose qu'au fond de moi je désire. De là j'observe ce qui reste de mon enfance : la mare et son grand chêne ont beau avoir disparu, je surveille encore la mémoire de mon refuge. Ce coin-là était ma base secrète : de l'eau avec une pierre plate pour laver du linge, une cabane avec un foyer pour griller les saucisses que ma mère nous achetait quand elle voulait nous éloigner de la maison (elle ne dormait jamais assez) et la vigie au sommet de l'arbre. Tout ce qu'il fallait pour occuper une enfance campagnarde.

Il faut croire qu'avec le départ de l'enfance, le charme s'est rompu parce qu'il n'y a plus rien, la haie qui bordait le ruisseau, le bosquet qui protégeait la mare, tout a été rasé. Le jardin s'est agrandi avec le chemin qui menait à mon refuge, mon père y a planté deux pommiers mais j'ai beau m'approcher, la vie passée ne revient pas. Remembrement génocidaire, ça sent un peu la mort je me dis, parce qu'il n'y a plus de champs mais seulement une grande plaine. Triste orpheline à qui je rends visite mieux qu'aux ancêtres éparpillés dans les villages voisins. C'est surtout l'absence du grand chêne qui me pince le cœur, nous avons bâti une plateforme à son sommet, qui rivalisait avec le coq du clocher de l'église. Combien de fois ai-je grimpé au-dessus des champs alors que maintenant je reste planté devant un paysage morne et insipide ?

Les fruitiers donnent le change mais jamais ils n'entendront la moindre expérience secrète. Eradiquer les repères de l'enfance, peut-être est-ce le meilleur moyen de chasser la jeunesse. Je reviens là pour me faire mal à constater que rien n'a changé en bien, tout juste puis-je constater que les parents ont agrandi leur terrain et transformé les remises. Des préfabriqués logent maintenant le matériel de jardinage, la 4 L et la traction. C'est propre, ça sent un peu l'huile, il n'y a plus de fouillis. Les poules ont colonisé le petit jardin, les lapins sont cachés par le cabanon qui nous a servi de toilettes sèches en attendant la salle d'eau. C'est curieux comme l'endroit n'invite pas à farfouiller. De toute façon, les souvenirs que je recherche ne sont pas sous mes yeux.

Octobre

Personne ne sait que j'ai obtenu ma première année de Lettres modernes grâce aux examens de septembre. L'étudiant avait du mal à se concentrer. Durant l'été il m'a fallu lire et relire les livres au programme tout en écoutant les conseils de Flavie qui collectait des textes sur Marguerite Duras pour son mémoire.

Avec mes dix-neuf ans et mon salaire d'élève-professeur, je me crois tout permis mais j'arrive en cours comme si je venais directement de mon village.

Il y a ces deux filles plus âgées que moi, Christine et Cathy, qui aiment bien me parler. Elles ne veulent plus être instites mais faire du collège ; l'année de formation est une pause dont elles veulent profiter, ce n'est pas moi qui vais apporter l'ambiance festive qu'elles recherchent mais je suis totalement disponible pour les accompagner dans leurs sorties, cinéma, café, boîte de nuit, soirées. La moindre initiative de leur part est une chance pour moi.

Cathy ayant enseigné dans le vignoble nantais nous propose une visite de cave sur le thème de l'évolution du pressoir, il y aura trois styles à découvrir : le pressoir à long fût, le pressoir à vis et le pressoir à cage fermée. Un truc pneumatique si j'ai bonne mémoire alors que le long fût se résumait à un énorme tronc d'arbre. Je ne rentre pas de cette journée éducative avec des bouteilles mais j'apprends qu'un

enseignant est libre d'organiser ses visites pédagogiques pour abreuver ses élèves de culture réelle. Heureusement qu'un bus a été affrété pour notre déplacement, le muscadet et le gros plant ont coulé à flot.

Tout ce qui touche à la boisson, tout ce qui touche au social rentre dans les compétences de ma copine en reconversion. Il n'est pas rare que nous nous arrêtions dans un village pour faire connaissance avec la clientèle du café central. Cathy revient sur les terres où elle a enseigné dans le but d'exorciser la partie trop sage de sa jeunesse. Elle met beaucoup de respect dans ses contacts avec les piliers de bar qui retournent le monde, son style est pédagogique, moitié assistante sociale, moitié animatrice.

Quand elle donne rendez-vous à des curés pour préparer ses remariages, ça me va, mais je suis moins convaincu quand elle appelle des hommes, au hasard des pages de l'annuaire, ce gros livre qui liste les possesseurs d'une ligne téléphonique, pour qu'ils viennent la chercher à la gare.

Elle se voyait débarquer dans la ville pour renouer avec un amour passé. Que voulait-elle faire payer aux hommes? Si elle avait des remords, elle pouvait rappeler sous un prétexte quelconque mais il était souvent trop tard, une voix féminine l'informant que l'homme s'était absenté le temps d'aller à la gare...

A l'exception de Louis, elle obtenait tout ce qu'elle voulait. Pourquoi être amoureuse d'un homo plus libre que l'air ? Louis, le seul homme capable d'inventer plus de choses insensées qu'elle. Ils se ressemblaient totalement par leur esprit irrévérencieux, ces deux-là avaient grandi pour faire murir des rêves et régler des comptes avec la société. Plus je voulais les comprendre, plus ils me demandaient de suivre mon propre chemin. Peu d'années nous séparaient mais elles avaient la valeur des premiers mois d'un enfant arrivé dans le monde. Il me fallait grandir en partageant amicalement des épisodes outranciers.

Cathy

Cathy est capable d'envoyer bouler des gens avec beaucoup d'aplomb comme elle est capable de faire preuve de soumission. Ses manières me surprennent : quand elle s'adresse aux profs, c'est à la fois du respect et du dédain, sa voix est presque mielleuse tandis que son regard est piquant. Je sais bien qu'elle aime théâtraliser sa vie et je m'amuse de la voir surjouer son rapport aux autres. Elle enrobe, elle séduit et puis elle passe à autre chose. Elle ferait presque de l'hypnose sous ses allures de commère !

La pitié que lui inspire notre monde kafkaïen est reconditionné en humour, l'humour parfois féroce d'une enseignante qui veut casser un système. Avec des regards brûlés par l'expérience. Ce n'est pas elle qui va aligner les enfants comme des petits soldats. Je ne me demande pas si elle en fait trop, quand elle s'abandonne, il y a du panache, du grand mélo. Cathy peut reculer comme une artiste sur scène en saluant

son public. Je l'ai vue pleurer (Louis est sans pitié mais elle l'idolâtre), il y a toujours quelque chose de brave dans ses yeux noirs. Et ça, je l'admire. On se console mutuellement, quand c'est Flavie qui repart trop vite à York, quand c'est Louis qui ne fait pas attention à elle. Et quand mes paroles la touchent, elle me remercie avec un curieux sourire sur ses lèvres comme si le mot merci s'essuyait avant de sortir de sa bouche.

Sombre Toussaint

Ma mère aurait un cancer du sein. La même chose que grand-mère. Une chimio est prévue, elle va lutter contre sa maladie comme elle a lutté pour son travail, comme elle a lutté contre les infidélités du père.

Elle a perdu du poids ; j'ai remarqué qu'elle porte des pantalons. Quand nous partions en forêt autrefois, elle n'avait que des jupes droites. Elle a changé. Elle aime trop les couleurs classiques pour se mettre aux robes fleuries qui sont à la mode mais je vais lui proposer de faire les magasins, un pantalon à pattes d'éléphant, ça devrait lui aller. Pour la détendre. Ça pourrait lui faire plaisir, on ne sait jamais, elle a bien changé. Maintenant que je viens d'une grande ville, j'aurais peut-être de l'influence.

J'ai senti que ma visite lui faisait plaisir. Dans sa voix, j'ai perçu un changement, elle s'inquiétait de me savoir seul pendant un an, elle a montré de la curiosité pour Flavie. Il m'est souvent arrivé d'être accueilli dans l'indifférence mais cette fois-ci, sa voix n'était pas neutre. Je me suis demandé si elle n'était pas sous traitement, quelque chose de relaxant.

Je ne sais pas si je profiterai de mon voyage pour tenter de revoir quelques copains ; Jean-François est papa depuis la fin de l'été, il m'attend. Je ne connais pas la maman. J'ai une pensée pour Marina, mais cela n'ira pas plus loin, le livre est refermé depuis qu'elle est devenue famille. La fin d'un conte. Didier, le seul copain de lycée qui partageait mes visites chez Marina, a disparu de ma vie le jour où je l'ai abandonné à son bureau. Je l'avais trouvé abattu par le redoublement mais convaincu qu'il retrouverait des forces pour se lancer dans médecine. Ce jour-là, j'ai abandonné un petit garçon qui aurait bien aimé continuer à jouer avec moi. La distance a fait le reste.

Agression

C'est un soir à me faire peur puisque je descends sur les quais. Un peu ivre, je n'ai pas envie de rentrer, je n'ai pas envie de me réfugier dans mon trou. Désinhibé ou merdeux, je pars à la recherche de petits branleurs. J'ai une revanche à prendre sur mes onze ans après toutes ces soirées à croiser des viandes saoules capables de m'agresser mais qui ne le font pas. Maintenant je suis prêt ! A qui casser la gueule ?

Je suis adulte, je suis l'homme qui veut retrouver les deux imbéciles qui ont terrorisé son enfance, les deux cons embarqués dans leur ivresse et qui n'ont pas su draguer ma sœur et sa copine mais se sont vengés sur les frères. Les retrouver, réparer les coups. Comme une vengeance où je déciderais de ne plus jamais avoir peur. Les retrouver, eux ou des pareils, et dire CA SUFFIT !

Quand je rentre tard dans la nuit, je n'ai plus rien à perdre. Je dois réagir, maintenant. La violence ne me connaît pas mais moi je la veux, je dois chasser la nervosité qui saisit mon corps lorsque des inconnus se dirigent vers moi. Ils nous ont frappés, ils ont fait gémir mon grand frère, ils ont cassé ses dents, ils ont rigolé. J'ai tellement été paralysé par la peur que je la sens encore dans des creux, elle me demande de l'aide, il faut que je frappe quelqu'un pour lui montrer que je suis définitivement le plus fort. On ne peut pas laisser sa volonté se détruire, il faut réagir. Ce soir, je vais le faire, même s'ils sont plus forts que moi. J'ai la haine comme arme secrète. Et puis j'ai un méchant goût de solitude dans la bouche, de quoi cracher des phrases assassines.

L'absence de blessure physique m'a fait autant de mal que les coups de pied qu'il a reçus dans le visage. Mon frère a quitté la maison à la fin du collège pour travailler en apprentissage, il voulait partir, lui aussi. Moi, en rencontrant Claude Daniel, la peur a quitté mon ventre. Mais elle est revenue et elle me provoque depuis que Flavie est partie. Je prends des cours de musculation, il ne me reste plus qu'à descendre dans la fosse. Les quais de la Fosse. Il faut que je me débarrasse des taches du passé, il faut que je me prenne en charge.

Noël

Vacances de Noël 1976, je roule comme un fou dans une Austin dévergoncée, pleines de victuailles et de vins blancs, j'ai l'impression de tirer un traîneau pour reconquérir une jolie femme. Un ferry me trouve une place dans son ventre plein de camions, je me promène sur les ponts avec des airs de capitaine, j'avance plus vite que le bateau, c'est déjà l'Angleterre.

Je retrouve Flavie à York, elle est heureuse de vivre au sein d'une civilisation qui roule à gauche, boit du thé au lait dans des mugs et s'extasie devant des pintes. Ça me plaît, je m'enivre d'amour et de bacon grillé, je déguste des bières brunes et des lapins Beatrix Potter. Les années punk ne vont pas tarder mais pour l'instant, c'est liberty et patchouli, découvertes romantiques, dans les mêmes goûts que ceux de Marina. Les détails sont chargés de bonheur, jusqu'à la redoutable épaisseur des moquettes. J'ai l'impression de découvrir un monde couronné par le sens du détail, tout ce que mes yeux regardent est observé dix fois par mon cerveau. Je ne sais pas qui le commande mais l'activité ne faiblit pas.

Nous parcourons la vieille Angleterre à la recherche de choses douces et surannées, la campagne est aussi verdoyante que la Sarthe mais la vie y est mille

fois plus confortable. Douillette et moelleuse Angleterre : mon approche est terriblement sexy, je baigne naïvement dans une lumière exotique alors que la région idéalise son passé industriel. J'aime parcourir les magasins où Flavie se procurer de jolis papiers pour m'écrire, j'aime explorer les rayons alimentaires où s'exhibe le bacon en monceaux de charcuteries laniérées. Ce fameux bacon, il ressemble plus à de la poitrine de porc qu'à du filet de porc en saucisson.

Au retour, Flavie a rempli l'Austin de petits cadeaux parfumés, j'ai l'impression de sentir le thé pendant une semaine encore. Je ramène une princesse qui m'extasie de ses récits old England, parcourus d'images préraphaélites et de contes wonderland. Il faut bien ça pour affronter la seconde semaine de vacances : famille, familles. Des journées pressées de se consumer dans la bêtise des fêtes de fin d'année, Flavie ne cesse de vanter son expérience professionnelle. Je sais qu'elle est heureuse d'avoir découvert en vrai le mode de vie qu'elle a étudié pendant plusieurs années, je sais que c'est bien mieux que tous les petits séjours scolaires qu'elle avait faits jusque-là. Son Angleterre est l'image du savoir-vivre, même son système de chauffage avec pièces de monnaie trouve grâce à ses yeux. Personnellement, quand je stocke des pièces de monnaie, c'est dans le but de lui téléphoner. Dans un mois, il ne restera plus en face de moi qu'un lot de sauces pour me rappeler ce voyage amoureux.

Mon premier Noël avec Flavie n'a pas le droit d'être sombre mais il y pense fortement. A partir du moment où nous avons remis le pied en France, un compte à rebours s'est enclenché. Nous n'avions plus la même raison de sourire.

Février

Ça va, ça ne va pas. Les nuits de solitude sont longues, de plus en plus longues. Une semaine en février pour gagner York, pour échapper au froid et à l'humidité. J'avais rêvé moquette et chauffage cosy, ambiance pub, regards enthousiastes. Son humeur enjouée s'est posée sur moi comme une couverture de survie; je me suis efforcé de profiter de toutes les miettes du court bonheur d'être ensemble. Il y en avait partout, j'ai appris à les cuisiner.

Une semaine de vacances rien que pour nous deux, Flavie ne revient pas en France. Retrouver le quotidien british me fait du bien, tout est différent, jusqu'au contenu des assiettes photographiées sur les vitrines des fast food, jusqu'à leur manière de cuire les légumes au four. Je baigne dans un exotisme septentrional. Flavie sait que j'aime la cuisine étrangère donc tout y passe, de la sauce à la menthe jusqu'aux beans-saucisses à même le petit déjeuner. Nous fusionnons nos ferveurs : je sirote minutieusement ce qu'elle aime dans cette ville du nord de l'Angleterre.

De temps en temps, nous travaillons, moi mes lectures universitaires, elle ses fiches de conversation. Chacun son mug de thé au lait à portée de main. Des petits moments de concentration qui dilatent nos sens : quelques bougies, beaucoup de coussins, une ou deux heures. Ensuite nous nous retrouvons avec gourmandise. La

mienne est géante ; Cathy accueille mes caresses avec la même attention qu'une belle conversation de soirée estivale. C'est peut-être comme cela que la lune a rencontré le miel pour fêter le temps nuptial. Voyage et amour : ticket gagnant.

Mars (TS)

Je n'assume pas la parenthèse dans le calendrier de mes dix-neuf ans.

Grand vide. Très grand vide. Je rentre d'un bar où j'ai tenté de partager quelque chose. Mes yeux se laissent vainement aspirer par des fenêtres éclairées. Mes yeux, mes pensées, papillons dans la nuit. Les lumières calment le silence mais une angoisse me ronge. Rien ne me fait signe. L'oppressante solitude me fait passer devant des portes et des volets indifférents. Le vertige approche son ombre sur les petites choses que j'ai ramassées dans la journée pour tenir debout. Ça va vite, il n'y a plus rien pour garder ma tête en équilibre. J'aimerais me poser, j'aimerais que la musique revienne, j'aimerais que les bruits du bar, les paroles fortes, les rires, les exclamations reviennent. J'aimerais que les bières et les cigarettes m'étourdissent encore. Toujours l'inexistence en embuscade. La même question commence à scier mon crâne, je suis fatigué de ne pas comprendre cette ville. J'ai besoin de n'être plus là. Plus ici, ni ailleurs.

Personne ne m'attend, les rencontres sont vaines. Flavie est heureuse en Angleterre mais elle m'a abandonné et la solitude m'a vidé. Qu'est-ce que j'attends des fenêtres ? Une belle lumière suffirait-elle ?

La tristesse est envahissante. Mes poumons respirent mal, l'air frais ne calme pas l'angoisse qui serre ma poitrine depuis la sortie du bar. Ai-je besoin d'épier le voisinage ? Je presse le pas pour ne plus réfléchir. La grosse porte de mon entrée fait la gueule, comme toujours. J'ai voulu me loger dans le centre mais c'est une cave que j'habite. Le couloir est glacial, la cave qui m'attend cette nuit n'est rien d'autre qu'un trou pour cacher ma solitude. Pathétique ! La fenêtre donne sur un mur gris. Elle a beau être grande, le mur s'en tape, jamais de soleil. J'ai cru que la cuisine avec sa petite lucarne sur les toitures suffirait mais le soleil s'éteint quand je rentre chez moi. Le soleil et tout le reste, je ne supporte pas la solitude et son silence.

J'ai cessé de consulter la psychiatre et de croire qu'on m'aimait. Les étudiantes sont inaccessibles, toutes pressées de rentrer quand le cours est terminé ; celles qui m'invitent le font pour profiter de ma voiture, elles me laissent repartir une fois la présentation de leurs copains faite. Mes sorties en soirées avec Cathy sont trop rares, je ne vois que des homosexuels alors que je n'ai pas envie de coucher avec eux. Le temps creuse ma lucidité en direction du néant. Ça suffit ! Ce soir je vide ma pharmacie et je démissionne de l'existence. Médocs décapsulés avec une cuillerée de confiture pour me soigner une bonne fois pour toute.

Raté ! Deux jours de cauchemars, à pisser partout et à renverser des meubles. Je ne sais pas comment je parviens à ouvrir la porte à Bertrand qui tambourine : je suis

trempe et désolé. J'étais mal foutu, je dormais, je lui dis. Il n'insiste pas pour rentrer, il me demande de le rejoindre au Santeuil. Je vois dans ses yeux que je lui fais peur, je me sens effrayé d'être en vie et pas présentable.

Bertrand

Bertrand est né à la fin du monde, quelque chose comme ça, qui le rend triste et attirant. Mais je ne suis pas attiré par lui sous prétexte qu'il aime les garçons et que je suis un garçon. Sa sensibilité m'impressionne, c'est la première fois que j'entends une voix d'homme capable de dire des choses pas spécialement masculines, c'est la première fois que je rencontre quelqu'un qui ne cache pas ses orientations sentimentales. Sa féminité l'isole du monde, moi c'est peut-être l'impatience. Quand vais-je commencer à vivre ? Maintenant que je ne suis plus livré à un pédophile mais à moi-même, c'est la mort qui me guette.

Nous vivons dans une ville qui reste à la surface de toute compassion, Bertrand a plein d'amour à donner mais personne n'en veut. Moi j'ai Flavie mais sa vie n'est pas là. Bertrand aurait de l'amour pour moi mais je n'en veux pas, son amitié m'est largement suffisante. A chacune de nos rencontres, je me partage entre son originalité, sa générosité et son air de chien battu. Un nuage de déprime l'accompagne : un grain de sable qui m'empêche de lui témoigner toute la sympathie qu'il mérite. Et puis il y a encore trop de Claude Daniel dans ma tête.

Je ne me demande pas quelle image je renvoie à tous ces homos qui me tournent autour. Je n'en veux pas mais je les fréquente. Majoritairement : les hétéros que je fréquente sont des collègues. Les homos me regardent comme un objet de curiosité, un objet de séduction qui tombera un jour dans leurs filets.

Bertrand est serveur dans un bar à côté du théâtre Graslin, il habite et travaille dans le centre-ville, persuadé qu'il ne faut pas quitter ce territoire sous peine d'être exclu de la civilisation. Un parti-pris plein de mauvaise foi mais que j'adore pour sa foudroyante conviction. Je viens sonner à sa porte pour que ma tristesse soit décapitée par son nihilisme.

Il habite une très grande chambre au dernier étage d'un bel immeuble, ce qui est son excuse pour mettre une éternité à venir m'ouvrir. Ah c'est toi, me dit-il en regagnant aussitôt son lit tout au fond de la pièce. Il se réfugie sous sa couette, c'est effectivement son jour de repos. Je le trouve fatigué, frigorifié, je lui propose de faire un thé pour mettre un peu de gaieté dans ses yeux et réchauffer l'ambiance. C'est l'époque où je découvre que le thé en vrac est plein de vertu pour des situations comme aujourd'hui : manipuler des feuilles séchées comme on verse les ingrédients d'une potion magique ou comme on vide un sachet de graines dans le sillon du jardin. J'assaisonne l'eau fumante avec deux puis trois pincées. Jetées dans la buée, elles scellent l'amitié d'une visite. Bertrand tient son mug des deux mains en me fixant, les genoux repliés contre son torse. Il attend que je démarre la conversation.

On est dimanche, l'après-midi est bien entamé, je n'arrivais pas à travailler alors je suis sorti. Nous aurions pu aller voir Cathy mais j'entends, au son de sa voix, qu'il est à la ramasse. Son bar a fermé tard. Tout ça pour dire qu'une grosse flemme le cloue au lit. Il me fait le portrait d'un jeune et beau client qu'il a tenté de séduire. Quand il me raconte la vie du bar, avec son ton désabusé qui me plaît tant, je me sens bien.

Le calme s'installe en moi au fil de la conversation mais j'ai encore besoin de le faire parler pour percer le désordre qui a envahi ma tête. Je ne dois rien essayer d'effacer, ce qui m'agite partira tout seul un jour. Bertrand me prend pour un intello capable d'écrire des choses en s'inspirant de sa vie. Il n'a pas tort, sa dégaine efféminée m'inspire. Ses chaussures, par exemple : de toutes petites choses en toile, à croire qu'il a inventé le minimum pour protéger ses extrémités contre le volcanisme des pavés nantais. Il marche de travers pour lutter contre je ne sais quelle douleur et en même temps, il va maudire sa clientèle dès qu'elle se plaint.

Mes allers-retours entre le Centre de formation et la fac l'intriguent : comment est-il possible que des gens se prennent la tête à faire des choses pas obligatoires ? Bertrand préférerait que je le prenne dans mes bras, et tout et tout, mais je ne peux pas. J'ai l'impression qu'il n'a pas de corps tellement il est triste et maniéré ; ce sont ses paroles, sa voix tout simplement, qui m'attirent. Il a beaucoup d'esprit, tout l'intéresse, surtout ce qu'il déteste. C'est bizarre d'être blasé et curieux en même temps.

Les filles ne sont pas comme lui, à donner des tapes dans le vide pour exprimer un point de vue. Son comportement un peu hystérique me taquine, je vois de l'érotisme dans sa gestuelle, je vois beaucoup de désir et de délicatesse.

Les Folies Siffait

Je ne sais pas où me garer, Vincent me dit qu'on est arrivé mais il n'y a pas de parking. Je trouve une place en bordure d'un champ. Comme tout est en herbe et en arbres, l'espace paraît étroit. J'aime bien. Ça me rappelle ces coins de la Sarthe que mon esprit aventurier recherchait dès qu'il y avait un peu de soleil. J'ai l'habitude de juger un paysage à sa tenue vestimentaire : avec le vent, les sons et les odeurs, je le sens mieux habillé qu'une simple couverture végétale.

Cathy met son chapeau en me regardant, elle est prête pour le spectacle, les photos vont être superbes. Je ne connais pas les Folies mais j'ai idée que les ruines vont ressembler au château de Jupilles, où j'ai fait pousser mes désirs entre les pierres. J'ai pris une pellicule noir et blanc, Cathy et Vincent se sont habillés en conséquence : vêtements noirs, cape noire pour lui, grand manteau gris, chapeau noir et maquillage khôl pour elle. L'élégance est de sortie, le confort aussi.

Le théâtre va commencer. Vincent fait mouliner sa canne en expliquant l'origine historique du délire architectural que nous allons découvrir. Cathy aimerait bien avoir du public, elle se contente de serrer son col pour ne pas prendre froid. Un beau

geste de tragédienne. Il est seize heures, la lumière est belle. Pas de soleil mais une clarté qui semble vouloir se maintenir, c'est l'idéal, je n'aurai pas d'ombres sur les visages.

Progressivement le décor apparaît : des murs de pierres sèches à peine sortis de terre mais déjà attaqués par des arbres, beaucoup de châtaigniers si j'en juge par le tapis de feuilles que nous faisons voler par moments. Nous avançons avec prudence, l'endroit est escarpé devant nous. La Loire nous surveille en contrebas, il faut partir sur les côtés, c'est plus accueillant.

Vincent saute sur le premier muret qui ferme une terrasse, son attitude me fait rire soudain : il a posé un canotier sur sa tête et le soulève pour saluer le vide. Je découvre une grande besace noire sous sa cape, avec le journal Libération qui dépasse. Cathy est restée en arrière, elle contemple le paysage avec ses bras déployés comme ceux du christ à Rio.

Le site est formidable, ce ne sont pas des ruines mais de grandes constructions adossées à la pente, envahies par une nature affamée : les troncs s'élancent de partout, des mousses sont collées aux pierres par rideaux entiers. On est sur un flanc de coteau, avec une multitude de points de vue sur la Loire ; le maître des lieux a voulu faire grimper ses rêves sur des terrasses, les faire grimper encore plus haut. Des escaliers larges et droits nous invitent à circuler mais nous ne savons pas dans quels sens aller.

Vincent s'est encore posé sur un muret en bordure du vide. Cette fois-ci, il sort son journal et me fixe attentivement. J'ai compris, je m'approche. Le voilà parti à raconter l'histoire d'un jeune homme qui ne sait pas se débarrasser d'un secret autrement qu'en faisant un pèlerinage. Je ne l'écoute plus, je prends des photos. Cathy vient s'asseoir auprès de lui et commence à tourner les pages du journal en tirant sur un fume-cigarette que je reconnais, il fait partie de la collection de Vincent. L'endroit est magique, il faut que je m'accroche. Vincent et Cathy me montrent comment profiter de la vie en passant par les coulisses mais je ne veux pas me donner en spectacle.

Notre promenade se prolonge jusqu'à la tombée du jour, nous avons besoin de hanter le domaine, comprendre pourquoi il hésite entre ruine et disparition alors qu'il ne s'agit que de nostalgie romantique. Les Folies Siffait pourraient être une base de repli pour un Grand Meaulnes à la recherche d'utopies ; une partie de moi circule à jamais sur ces terrasses de nulle part. Toute ma vie commencera par ce voyage.

Aloïse

Elle s'est moquée de moi parce que j'ai dit que Delphine Seyrig (dans le film Aloïse) montrait une image de la folie en couleur. Elle a trouvé que je parlais comme Louis, sans savoir que pour moi la folie était aussi sacrée qu'un monde parallèle. J'essaie de convaincre toutes les nouvelles personnes que je rencontre que je suis intéressant. Petit à petit, Nantes m'apprend que la vie est une chose qui s'invente

totalément. Ce n'est pas parce que je suis inscrit ici ou là pour suivre des études que ça va suffire à occuper ma vie. L'étudiante qui s'est moquée de moi a accepté de prendre son repas en ma compagnie dans le restaurant universitaire mais elle devait me prendre pour un petit branleur prétentieux. Elle me paraissait très douée, j'aurais bien aimé approfondir des liens mais je la sentais sur ses gardes. Sa remarque m'a choqué. Difficile de se sentir bien avec quelqu'un quand on n'est pas à l'aise. Depuis que je me prends en charge, il n'y a que le cinéma qui me renvoie une image douce de la réalité.

Acné

Je sais bien qu'acné et acmé n'ont rien à voir dans la vie des gens normaux mais pour moi, c'est pareil. Sur le visage, sur les épaules, c'est pareil, mais aussi le sternum, le cuir chevelu, le cou...Horreur absolue : découvrir au réveil une rougeur en plein milieu du nez. Maudite clownerie. J'ai été gâté.

C'est Claude qui a pris mon premier rendez-vous chez un dermatologue, le premier d'une série qui va durer au moins dix ans, avec toutes sortes de régimes médicamenteux et alimentaires, toutes sortes de souffrances et toutes sortes de discours. Pour mon oncle Lucien, seules les éjaculations intra-vaginales sont efficaces. Pour mes parents, c'est héréditaire mais ça finira par disparaître. Pour les médecins : antibiotiques, savon, lotions, crèmes et patience.

De temps en temps, je fais un régime sans féculents, je me punis et ce n'est pas discret en société. Quand on me plaint tout en fixant la peau de mon visage, pas besoin de passer devant un miroir.

De temps en temps, j'expérimente un soin. Pour le meilleur comme les piqûres de solution cuivrée qui me donnent l'espoir de jours meilleurs dès que je sonne à la porte de Chantal, une jolie copine dont la maman infirmière se plaît à m'injecter le liquide bleuté. Mais aussi pour le pire, comme cet antibiotique qui incendie mon corps de plaques d'urticaire. L'allergie a été terrible, je me suis gratté jusqu'au sang. Entre ces deux extrêmes, j'ai joué l'aventurier. A quoi m'ont servi les produits soufrés ? Empester les draps et les pyjamas. A quoi m'ont servi des lotions comme l'Hexomédine, L'eau précieuse et... je ne sais plus lesquelles ? J'ai tort de convoquer aujourd'hui les produits qui garnissaient ma trousse de toilette, tout ça dans le but d'attendrir les lectrices et quelques lecteurs.

Tout n'est pas négatif. Une boursouffure s'était formée au beau milieu de ma poitrine, en haut du sternum, là où certains laissent pendre leur médaille. Moi, c'était un trophée cicatriciel. Ma mère, profitant de l'un de mes retours aux sources en solitaire, me proposa de l'accompagner chez un magnétiseur. Celui-ci marmonna je ne sais quoi en exécutant deux signes de croix sur ma boule de chair et refusa le billet que j'avais sorti, par peur que le Bon Dieu lui retire son don s'il en faisait commerce. Il

n'empêche, un beau matin j'ai constaté que l'hideuse cicatrice avait disparu. C'est comme ça que j'ai découvert le pouvoir des magnétiseurs.

Chantal

Chantal est une copine étudiante qui me fait découvrir J. J. Cale et beaucoup d'autres musiques. Elle veut se lancer dans le cinéma, faire du montage, à Paris. Elle n'est pas la seule à vouloir aller vivre à Paris pour travailler dans le cinéma, il y a un autre copain qui ne pense qu'à réaliser des films. Lui et Chantal ne sont pas comme moi, ils ne veulent pas suivre une formation ; ils se renseignent, à quelles portes frapper, comment décrocher un petit boulot. Je suis sûr qu'ils ont raison, d'ailleurs j'ai vu le nom de Chantal dans un générique.

Je vis à une époque où des personnes peuvent se faire embaucher dans une banque sans avoir le bac en poche. Si j'ai changé de banque après le bac, c'est à cause d'un copain de lycée qui n'avait pas voulu finir son année de terminale. J'ai ouvert un compte chez lui parce que ça me semblait plus chic que le Crédit agricole de mes parents.

En attendant de partir à Paris, Chantal vit dans la découverte musicale. Elle se sent tellement à l'aise avec moi qu'elle reste parfois dormir chez moi quand elle ne veut pas voir le nouveau copain de sa mère. On dort ensemble mais c'est comme si elle n'avait pas de libido, je ne tente rien de sexuel avec elle et cela l'enchant. C'est grâce à des personnes comme elle que je parviens à enrayer la déprime qui me guette. Sa tonicité est aussi remarquable que celle de Cathy, sa voix un peu cassée n'atténue pas sa féminité, peut-être parce qu'elle a une chevelure de grande actrice.

Le cercle des amis de Chantal est trop branché rock, j'ai du mal à les comprendre. Peut-être n'ai-je pas la patience de m'adapter à de nouveaux modes de vies ? Ou peut-être est-ce simplement cette sensation de cercle qui ne me convient pas ?

En écrivant ces lignes, je réalise que j'avais suffisamment de contacts et de projets pour ne pas être inquiété par ma nouvelle vie urbaine. Je ne savais tout simplement pas me laisser porter comme Chantal ; elle avait mon âge et me traitait comme un frère que rien ne surprend.

Loisirs nantais

Les Folies Siffait m'ont rappelé que nous avons l'âge de rechercher les lieux qui sortent de l'ordinaire. Une course contre l'ennui, sans télévision, sans ordinateur, sans téléphone. Une course qui ne se gagne pas en solitaire. Il n'y avait guère de divertissements pour nous à Nantes dans les années 1976-77. Heureusement que les cinémas étaient actifs, je ne manquais pas les festivals (il me semble que les

frères Jalladeau commettaient déjà de bonnes programmations), c'était pour moi l'occasion de croiser des visages connus, de nouer ou d'approfondir des contacts.

Sinon, c'était Pornic quand il faisait beau, le weekend, que le travail se calmait ou que mon Austin n'était pas en panne. Qui n'est pas allé prendre un café au bord de la mer pour finir une belle soirée ou une nuit blanche ? J'avais ma plage et mes rochers à Pornic, quelques dragueurs aussi, dont un collègue barbu qui m'avait invité à partager la froideur de son lit dans sa maison familiale.

Une merveille comme les Folies était exceptionnelle mais l'architecture et le passé industriel de la ville ne manquait pas d'intérêt. J'étais preneur de visites, il me fallait découvrir des choses et des choses pour garder l'équilibre.

Pierre Giquel (1954-2018)

J'ai souvent eu l'impression d'être une souris aux yeux de Pierre Giquel mais j'ai eu plaisir à le laisser se jouer de moi. Pas physiquement mais presque, tant il y a eu beaucoup de confiance entre nous ces années-là, la seconde moitié des années 70. Il avait toujours un sourire aux lèvres quand il parlait, parce qu'il était heureux, parfaitement décomplexé et gourmand. Nos conversations lui permettaient de libérer ses pensées et de manger une partie des nôtres. Il avait une grande capacité à s'intéresser aux autres, avec une posture toujours un peu dansante, liée à la souplesse poétique de ses phrases. De toute évidence, il libérait bien plus que des mots quand il s'exprimait.

J'ai lu quelques hommages après sa mort, j'y ai retrouvé cet esprit poétique très particulier qui l'animait. J'ai reconnu son espièglerie et sa chaleur. Le chat se jouant de son interlocuteur, ne me blessant jamais mais n'hésitant pas à montrer ses griffes pour que j'améliore mes défenses.

Recalé

Ma seconde année de formation se termine par une surprise : je suis recalé. Claude Daniel avait raison de craindre l'effondrement, j'ai fait une mauvaise copie, je me suis emballé dans une comparaison autour du christianisme. J'ai balayé l'intrigue du roman au programme comme une vulgaire reprise de ce qu'on appelle la *Passion du Christ*. Mon écriture s'est mise à délirer toute seule, les mots ont glissé trop vite pour que ma conscience les contrôle. Il n'y a pas eu de frein pour ralentir l'ivresse, je suis sorti de l'examen vidé par un plaisir que je n'ai pas regretté.

On va m'envoyer à Rennes pour redoubler parce que la formation des professeurs de collège s'arrête. Nantes ne recrute plus et Rennes ne va pas tarder à suivre. Je n'aurais pas dû être surpris ! Je me suis fait remarquer par mes absences et mes présences n'ont pas toujours été agréables puisque je n'ai jamais hésité à contester

les propos qui ne me convenaient pas. Tout ça pour dire que je l'ai bien cherché. Quand j'ai entendu le commentaire d'un formateur sur mon jeune âge, avec son petit sourire tranquille, un père qui s'adresse à son enfant, là, j'ai compris qu'un redoublement me ferait peut-être du bien. J'ai été assidu nulle part, ma deuxième année d'adulte indépendant n'a pas été concluante. Constructive mais pas concluante.

Nouveau départ

Quand Flavie revient à Nantes, je pars à Rennes. Pas totalement car je vais chercher une chambre à Rennes pour la semaine, nous allons vivre ensemble à Nantes le weekend et les vacances. Nous trouvons un bel appartement dans la même rue que là où j'ai tenté de survivre, rue du château. Certes, il est sombre, lui aussi, comme tous ceux du centre-ville que nous connaissons, mais il a beaucoup de charme. Il suffit de quelques lampes pour ensoleiller les coins un peu ternes, ces lumières donnent de l'air et de la chaleur à des pièces qui ne savent pas ce que c'est que la vie à la campagne. Ça aussi c'est une chose qui s'apprend quand on quitte son village : trouver un logement dans lequel vivre le plus longtemps possible, parce que pendant plusieurs années, je ne cesse pas de changer : 14 déménagements entre 1975 et 1982 !

La chambre que je trouve à Rennes n'a rien de banal. Je décroche un deux-pièces grandiose, rue Nationale, en plein centre-ville. Un grand lit dans chaque pièce mais pas de salle de bain, seulement un lavabo et des WC sur le palier. Le hic, c'est le bruit dans la journée parce que les fenêtres donnent sur un pressing ; il m'arrive de me réfugier à la bibliothèque universitaire pour fuir le sifflement des machines, impossible de se concentrer. Il n'y a qu'en soirée que j'échappe aux Cocottes-Minutes géantes.

Je ne reste qu'une année (scolaire) dans ma suite avec fenêtres sur pressing. Des copains de théâtre me laissent leur appartement, un deux pièces avec confort, au bout de la rue d'Echange, ce qui me rapproche de l'Ecole Normale des Garçons où se tiennent les formations des instituteurs et des professeurs de collège. Je me rapproche aussi de l'université où je m'inscris dès mon arrivée. Je regretterai l'âme de cet appartement très lumineux, c'est là, au dernier étage, dans la cuisine, que j'ai commencé à produire des peintures en séries.

La première année, je fais des allers-retours entre Rennes et Nantes, profitant du relief appalachien et d'une route qui cherche à s'agrandir pour me laisser circuler plus vite (je n'imagine pas qu'il y aura une 4 voies un jour). Mes efforts pour voyager par le train sont vite découragés par l'absence de ligne directe.

Cette première période est agréable sur plusieurs plans, sentimental, universitaire, professionnel, créatif... Je découvre le théâtre avec une intensité croissante. Les cours à la fac sont plus vivants, la formation professionnelle en histoire-géographie

est excellente. La ville est extraordinaire, au point que c'est Flavie qui fera le plus d'allers-retours la seconde année.

Théâtre

Je ne sais plus quel nantais m'a mis sur la piste de Jean-Phi et de son théâtre mais peu de temps après mon arrivée à Rennes, je fréquente la MJC *La Paillette* chaque semaine. Une grande salle pour une dizaine de théâtres d'horizons variés, ensorcelés par la voix de Jean-Phi. Une voix cassée, une voix qui broie les mots : pour Jean-Phi, parler est un combat au centre de l'arène. *Vocifere, morituri te salutant* : quelque chose comme ça, qui ne s'oublie pas. Ce qu'il nous donne est arraché de ses entrailles par une mécanique dont la souffrance est le moteur. Je l'entends encore, je le vois, encore. Quand il s'adresse à nous, sa tête penchée sur son ventre, ses mains relevées pour égrener les sons. Je suis happé par ses convictions. Ultimes : c'est ce qui me plaît dans ses postures. On ne travaille aucune pièce, aucun texte, seulement des schémas, comme ces personnages de Shakespeare qui mâchent leurs respirations avec des blessures. Ce qui compte pour le groupe, c'est de questionner les dimensions qui font qu'un individu se fait acteur, ce moment où une partie de soi-même s'échappe pour dérouler une autre existence.

Ce théâtre m'apporte la possibilité d'exister mieux. Je me concentre, je me remplis de pensées et puis tout se passe comme si c'était vrai. Je dis les choses en les appuyant avec mon langage corporel, je puise des sons en moi pour qu'ils deviennent mots. Il y a beaucoup de théorie dans ce que Jean-Phi nous fait travailler mais elle est appliquée. La pratique est axée sur l'expression corporelle, avec le texte comme base sonore. La pratique théâtrale de Jean-Phi est bien meilleure que le projet du petit groupe qui m'a fait connaître Flavie, un projet qui n'a pas dépassé le stade de l'amitié.

Des stages sont organisés le weekend, ils permettent à Jean-Phi de récupérer de l'argent mais nous en profitons pour développer nos compétences en encadrant les novices. Ces moments offrent des points de vues instructifs, c'est un aspect que le futur pédagogue ne va pas oublier : l'observation est meilleure quand elle est favorisée par l'immersion. Ce que je ne vois pas chez moi, je le vois chez l'autre, ce que l'élève ne voit pas chez lui, il le verra chez l'autre.

Avec la représentation théâtrale, je prends conscience de la picturalité des corps, leurs formes, leurs matières, leurs densités. Une phase primordiale se joue : je me vois créer des choses esthétiques. C'est encore trop tôt pour une production digne de ce nom, je n'ai qu'une table de cuisine pour atelier. Elle supporte certains soirs mes créations expérimentales, quand le mental est favorable. Par vagues, je refais l'abstraction, ça débouche sur une grande quantité de feuilles que je pose côte à côte sur le sol. Les surfaces sont maculées d'expressionnisme brillant mais une fois l'encre séchée, beaucoup de papiers atterrissent dans la poubelle. Produire est enivrant : je me pense Richard III, je m'exprime Zao Wou Ki ou Hartung et je finis

dans le néant. Sans regret. L'ivresse n'est pas un spectacle pour les yeux. Je ne déchante pas le lendemain, trop content d'avoir été poussé par une force créative.

Le théâtre me permet aussi de vivre des expériences avec les autres, j'avance sous couvert d'un rôle. Je suis bien quand je suis un autre. Jusqu'à mes débuts au collège, un peu avant de connaître Claude Daniel, je m'investissais régulièrement sur scène, dans des vaudevilles pour la kermesse ou pour la fête de l'école. Je choisissais souvent des rôles d'élève chahuteur ou de poète décalé, j'aimais grimper sur scène pour me lancer dans une aventure où il suffisait de parler fort et d'avoir des idées loufoques pour faire rire le public.

Stage perturbateur

Été 1978, Jean-Phi nous a offert un stage de théâtre à Alençon, une heureuse coïncidence qui m'a permis de trouver l'hébergement pour le groupe. La maison où j'ai fêté mes 18 ans était libre, j'ai planté ma canadienne dans le jardin, transformé en camping pour l'occasion. Chacun s'est débrouillé, il y avait la grande pièce avec sa cheminée pour les repas et la campagne pour tout horizon.

La persécution et l'assassinat de Jean-Paul Marat représentés par le groupe théâtral de l'hospice de Charenton sous la direction de Monsieur de Sade, une pièce dans laquelle, comme tous les rennais, je joue un rôle de composition, pensionnaire d'un asile de fous. Vêtus de serpillières enfarinées, les cheveux poudrés de gris, notre groupe s'agite au fond de la scène. Nous sommes tous possédés par la souffrance et prisonniers de contorsions répétitives que nous avons longuement travaillées avec Jean-Phi. Nos compositions dessinent un décor mental pour les personnages du premier plan.

Je ne profite pas de mon passage à Alençon pour revoir du monde, je n'en ai plus l'envie et je n'en ai guère le temps. C'est tout juste si je passe voir mes parents pour repartir avec du cidre et quelques légumes. Acteurs professionnels, techniciens, responsables, figurants, assistants, stagiaires : c'est beaucoup de personnes avec qui travailler tout à coup ! J'ai beau être engagé avec Flavie, je suis émerveillé par les jolies personnes que je croise chaque jour. Les journées sont longues, les temps libres aussi. Une jolie norvégienne complète son stage en passant une nuit avec moi, puis c'est au tour d'une parisienne quelques jours plus tard. Un garçon finit par m'inviter dans sa petite chambre en auberge de jeunesse. Je ne sais pas comment j'ai pu accepter, c'est la première fois depuis Claude Daniel.

Ça va très vite. Je ne sais quoi penser de ma prestation théâtrale, je suis obsédé par ma chevelure que je ne parviens jamais à rendre aussi hirsute que je le voudrais, je me sens trop blond, trop sage. Ne rien dire sur scène finit par me convaincre que je ne suis pas intéressant. Je bouge, je m'agite et puis c'est tout. Passé le temps des rencontres aventureuses, je suis assailli par des pensées contradictoires. Je ne sais pas où est ma place. Quand je rentre à Rennes en septembre, je me mets à la

recherche d'un psychanalyste, c'est ce que j'ai le mieux compris lors de nos soirées tardives, Freud et Lacan ne sont pas loin d'Artaud, Grotowski ou Barba...

Place aux monologues, j'ai besoin de mettre un peu d'ordre dans ma tête.

Psychanalyse et sublimation

Le stage de théâtre a mis le feu dans ma tête après avoir éclaboussé mes sens. Au retour de *Marat-Sade*, je prends rendez-vous avec le psychanalyste qui habite en face de chez moi (quelque temps encore, avant que je ne déménage). L'homme qu'on m'a recommandé ressemble à un gaulois avec sa grosse moustache mais sa démarche, sa pipe et sa veste me font penser à Sherlock Holmes. Pourquoi pas, après tout ? Je vais lui confier une enquête, j'ai besoin de lui pour résoudre l'énigme de mon malaise. Je suis angoissé par mes semblables, il y a comme une étape dans le vivre ensemble qui me manque.

A partir de ce jour-là, pour chaque séance, je range soigneusement un *Quentin de la Tour* dans une poche. Je m'organise pour n'avoir qu'un billet de 50 francs à remettre en paiement, je ne m'imagine pas ouvrir un porte-monnaie et payer avec des pièces ou des petites coupures. Je mets peut-être du folklore dans le rituel mais le billet bleu doit être impeccable, il concrétise mon engagement.

Je m'allonge, je parle. Comme Claude Daniel avant moi, je note mes rêves dans un carnet. Le mien est rouge avec des petits carreaux, il ne me quitte pas. Toute pensée, observation ou citation s'y réfugie quand elle est digne d'intérêt. Le travail introspectif ne se limite pas à mes séances sur le divan, le crayon fait sortir d'autres mots. Les phrases appellent les phrases, le vécu remonte à la surface, un mécanisme délatoire que j'encourage en portant toujours sur moi de quoi écrire.

Au bout de quelques mois, je découvre que la pratique artistique pourrait sublimer ma névrose. Le copain de théâtre qui m'avait vanté Lacan, moi qui n'ai pas réussi à en lire plus d'une page, m'explique le principe de la sublimation, ce détournement de la pulsion sexuelle qui passe par la création. J'interromps mon analyse peu de temps après mon inscription aux cours du soir des Beaux-Arts, j'écoute la petite voix qui me dit que je dois garder une place pour la création artistique. Finalement, c'est la table et le sol de ma cuisine qui recueillent mes confidences. Je crois même avoir écrit quelques poèmes en prose.

Les Trois jours

Quand arrive ma convocation aux Trois jours, je demande à mon psy une attestation comme quoi je suis en analyse. Je compte la présenter au médecin du Centre de sélection militaire pour me faire réformer. Il n'est pas question que je fasse le service militaire ! J'ai repoussé comme j'ai pu les convocations, sous prétexte de

continuation d'études. Tous mes copains se sont fait réformer. Plusieurs fois j'ai entendu leurs récits scabreux, comment ils ont fait pour échapper à l'armée. J'ai compris comment m'y prendre pour déjouer la conscription. Même si je dois être emprisonné, hospitalisé ou envoyé dans une unité disciplinaire, je ferai tout ce que je peux pour fuir l'embrigadement. Bertrand et Vincent sont passés par là mais ils n'ont pas craqué. Toutes ces histoires, parfaitement hostiles aux militaires et que j'ai entendues plus d'une fois, m'ont donné confiance, il me semble clair que ce n'est qu'une question de volonté.

Beaucoup pensent qu'un futur enseignant comme moi ne peut pas échapper au service national. On me conseille de choisir la coopération mais je ne suis pas intéressé, c'est donner encore plus de temps à l'Etat. Certes, je suis tenté par l'enseignement à l'étranger mais il trop tôt pour moi et je ne veux pas être manipulé comme un résidu de l'ère colonial. Fidèle à lui-même, Claude Daniel m'avait présenté un enseignant détaché en Afrique : j'avais été écœuré par son mode de vie. Comment pouvait-on encore vivre comme un bourgeois avec ses domestiques ? Je n'acceptais pas l'excuse de la redistribution de l'argent même si je comprenais *qu'offrir un travail* était synonyme de générosité dans les pays pauvres.

Un grand moment, ces Trois Jours, il faut que je le raconte. Pour commencer, je me rends sur le parvis de la gare, comme indiqué sur la convocation, face à un poteau dédié par l'Armée. Je patiente derrière un petit groupe où chacun se tient à distance. Ils portent tous des sacs, pas moi. Qu'est-ce qu'ils ont dedans ? Un pyjama kaki ? Il y avait des consignes à lire sur la convocation mais je les ai soigneusement oubliées. Je ne me mélange pas aux appelés, je reste à la traine, je ne montre aucun intérêt pour la visite des locaux, je ne pénètre pas dans les salles qu'un bidasse nous présente tranquillement. J'ai si peu envie de passer une nuit ici qu'il ne m'est pas difficile de marquer ma désapprobation. Régulièrement, avec une politesse désespérée, je réitère ma question, demandant à voir un médecin. Je porte le gros gilet noir que m'a tricoté la mère de Flavie, c'est à la mode ces choses en laine qui vous donnent des airs de baba cool. Le mien me permet de lutter contre la froideur que je ressens.

Mon comportement est théâtral, je joue le refus, je joue le malaise, resserrant les pans de mon gilet avec une voix encore plus triste Enfin le conscrit se décide et me conduit à l'infirmerie. Lorsque je me trouve en présence d'un médecin, je lui tends mon attestation en déclarant être homosexuel et avoir peur d'être ici. Il ne me pose aucune question, donne des coups de tampons sur un papier et m'invite à me présenter à un bureau pas loin du sien où un militaire s'agite avec des listes et des documents puis me remet un petit sachet en plastique contenant des pièces de monnaie. J'ai à peine le temps de dire merci que j'entends une remarque désagréable derrière moi : « une piqûre dans le cul et puis c'est bon... » C'est le militaire qui m'attendait pour me raccompagner à la sortie, je crois qu'il n'a pas apprécié ma performance.

Je rentre à pied sans me poser de question, je viens de gagner assez d'argent pour inviter Flavie au cinéma. Mes Trois jours n'ont pas duré 3 heures. C'est dommage d'avoir oublié le titre du film que nous sommes allés voir le soir-même.

Grammaire de l'échec

Je déteste la norme. Tant que la grammaire était un jeu de logique dans l'emploi fonctionnel des mots, j'avais plaisir à la solliciter mais depuis que je suis sur les bancs du professorat, il n'y a plus rien de sympathique. Je retrouve à Rennes la même rigidité dans les cours de français qu'à Nantes. Je fuis mais on me rattrape !

Pour l'examen final, je construis une leçon autour d'un texte des Misérables décrivant la mort de Gavroche mais c'est moi qui me fais descendre. Ma prestation ne convainc pas les formateurs, comme tous les autres candidats, j'imagine. Ils me la reprochent dans ces termes-là : «votre leçon n'a pas été satisfaisante et comme vous avez souvent été absents, nous pouvons difficilement valider l'examen». Décidément, le français me pose problème. Le cours de géographie s'est bien passé mais ça ne compte pas, je redouble. Pour la seconde fois. On doit attendre de moi que je murisse.

Je suis envoyé à Bazouges, une commune rattachée à Château-Gontier dans la Mayenne, comme maître-auxiliaire et non comme titulaire, avec mission de réussir l'examen en fin d'année. Pas fameuse, cette première année d'enseignement à temps complet. 1979-1980, je me sens gamin à côté des autres profs, tous plus sûrs les uns que les autres alors que moi je fais ce que je peux pour rester vivant à la fin du cours. Pour moi, les élèves de 6^{ème} 5^{ème} ne sont que des animaux sauvages dont il faut se méfier des réactions.

Au bout de trois ans, quatre ans, ça ira mieux, mais cette première saison en enfer, je la passe comme un puni qui doit faire ses preuves. Je n'ai pas le temps de réfléchir à ce que j'ai fait pour en arriver là; je ne sais pas pourquoi je voulais être enseignant mais maintenant que je le suis, la seule question c'est de le rester jour après jour. Dans trois ou quatre ans, ça ira mieux...

Mais je m'en sors, je fais même un travail en psychopédagogie, une enquête sur un élève dyslexique qui me permet d'explorer les mécanismes perturbateurs chez l'apprenant. Mes formateurs sont contents de me retrouver, ils savent que je préférerais la fac à leurs cours et ils ne m'en veulent pas, j'ai l'âge d'être leur fils ou leur petit fils. De toute façon, qui peut rivaliser avec Milan Kundera ? J'ai eu la chance de pouvoir l'écouter, l'année de la licence, et je n'oublierai pas sa méthode de validation pour l'examen final : il m'a fait assoir, presque au milieu de la petite pièce de son bureau, pendant qu'il extrayait ma dissertation de son lot de copies, puis il a engagé une conversation, sous l'apparence de questions, sondant mes connaissances, mes goûts et mes motivations, peut-être aussi.

Je n'ai jamais eu l'impression d'être cadré par des professeurs, dans cette fac de lettres, que ce soit le pacifique Kundera, le passionné Wagner ou le gourmand Steinmetz, spécialiste de la *France frénétique* et de ses *petits romantiques*, qui m'invita un midi à déjeuner chez lui afin de poursuivre notre discussion.

Vincent m'avait rejoint à Rennes pour finir son cursus ; de temps en temps, nous profitions d'un cours réservé aux non-assidus, le samedi matin, pour nous retrouver. Le CNED avait facilité mes liens avec l'université en me faisant parvenir des photocopies. Au Centre de formation, il suffisait de respecter les règles, à la fac, il suffisait de s'intéresser. Pas besoin de réfléchir longtemps pour savoir quelles méthodes pédagogiques j'ai suivies.

Deux vies et plus...

Nous avons deux logements, deux collègues, deux voitures... Deux vies, l'une à Rennes pour garder notre âme de citoyens adeptes de sorties et de petites habitudes culturelles, l'autre à Craon dans une HLM parce que Flavie travaillait dans le collège de cette petite ville et avait obtenu un logement qui nous permettait d'économiser de la fatigue. Deux déplacements, weekend et milieu de semaine, c'est ainsi que nous apprenions à vivre. Préparations et corrections à la campagne, détente et vraie vie dans le cœur de Rennes.

Pendant ma dernière année de formation, il m'arrivait de faire le déplacement en stop. Je me plaçais sur la route et levais le pouce, pour faire des économies ou bien parce que je comptais sur Flavie qui était déjà en poste pour faire le trajet dans l'autre sens. Je pourrais regretter cette part de hasard qui me faisait rencontrer des inconnus capables de bavarder avec moi sur la route. On ne parlait pas de covoiturage, le stop faisait partie du quotidien. Si l'attente se faisait un peu longue, je maudissais mon indépendance mais si une voiture s'arrêtait rapidement, je louais ma chance. Ce côté aléatoire me convenait parfaitement, je savais ne pas en abuser afin de lui laisser sa part ludique.

Quand Flavie et moi nous sommes séparés, il ne m'a pas été difficile de trouver des collègues pour une colocation. Mais à quoi bon évoquer tout ça ? Juste feuilleter cet agenda qu'on appelle *Ma vie* pour y découvrir une multitude de petites choses capables de déguiser la monotonie en carnaval de la dignité. Existences bien remplies : nous nous créons des responsabilités pour faire face à des obligations. Il n'empêche, être enseignant, c'est peut-être mener une double vie. Entre Claude Daniel et mes premières années d'enseignement, je suis tenté de jouer sur cette symbolique.

J'ai souvent eu plusieurs logements mais jamais une femme ou un homme dans chacun d'eux. Pas mon genre. Pendant que Flavie exerçait sa première année de professorat en pleine campagne mayennaise, je terminais ma formation en me

déplaçant : Centre de formation, stages en collège, fac de lettres, Craon et un petit peu la Sarthe natale.

Arrêts maladies

Ma première année d'enseignement se termine mal (je rappelle que je ne suis pas recalé à mon examen, bien au contraire), je me fais une entorse le dernier jour en jouant au foot contre les élèves. Mes chaussures de ville n'aimant pas courir après un ballon lancé à pleine vitesse, je me retrouve aux urgences le soir, avec un pied dans le plâtre pendant trois semaines. J'ai droit à une déclaration accident du travail mais pas d'arrêt maladie. Les vacances commencent bien ! Flavie se débarrasse de moi et m'expédie chez mes parents. Il n'y a pas d'ascenseur dans notre immeuble, ce qui réjouit ma mère : elle disperse sa vieille collection de chaises longues sous les arbres du jardin. Je me retrouve avec un programme de siestes et de visites, une bonne quantité de tantes viennent découvrir les aventures du héros de l'Education nationale. Ma titularisation est attirante, cousines et cousins viennent de partout prendre des nouvelles.

La seconde année, je me sépare de Flavie. Un long stage en entreprise (excellente idée pour rapprocher deux mondes qui s'ignorent) me permet d'échapper à un boulot toujours aussi déprimant. Je me lève à 5 heures du matin pour renforcer à la soudure des pièces métalliques chargées de brasser du béton. Je mange des sandwiches aux rillettes, je joue avec une malaxeuse et je démoule d'énormes tuyaux. Excellent régime pour un artiste qui veut diversifier sa technique. De plus, ce long passage en entreprise a l'avantage de ne pas produire de remords, contrairement aux arrêts maladie.

La troisième et dernière année à Bazouges-Château-Gontier est plus compliquée. Je demande un arrêt de travail à mon médecin avant qu'il ne soit trop tard, je ne veux pas m'effondrer devant les élèves. J'ai parfois des baisses de tension inquiétantes, comme si mon corps ne parvenait pas correctement à se régler sur le métier d'enseignant. La première semaine de congé maladie est occupée à marcher dans la ville en ne pensant à rien. La seconde semaine, je cherche à faire du sport pour me défendre contre d'éventuels agresseurs, toujours ces fantômes de viandes saoules qui réveillent ma peur quand je rentre après une soirée.

Rupture

Ce que j'ai tant désiré, je n'en veux plus. La volupté s'est évaporée, le désir a déserté. Je n'y suis plus, je n'en peux plus. Cela ne suffit pas d'être en couple quand la culpabilité s'immisce dans l'aventure sentimentale. Face aux désirs, les reproches surgissent ; face aux projets, la méfiance s'insinue ; face à la beauté, la trivialité s'invite. On appelle ça le quotidien mais il s'agit de négligence : un beau morceau de notre rêve a séché sans qu'on y prête attention. La séduction a remballé trop vite

son dispositif, mettant à nu le besoin d'être heureux, un minimum heureux. Ce n'est pas une trahison mais un échouage sur un banc de sable mou. Quand on ne se supporte plus, il faut embarquer et quitter l'escale. Quand l'accouplement disjoncte, il faut remplir le constat amiable, les cœurs ankylosés n'ont plus de visa. Le voyage s'arrête, le couple se défait.

Je n'ai rien vu venir avant cette explosion qu'on appelle scène de ménage...Ce que j'ai tant désiré prend fin dans une dispute : un morceau de pain mal coupé ! Flavie ne partage plus mes habitudes, le ton monte, le repas s'achève dans les cris. L'amour s'écrase sur la table, de part et d'autre d'un morceau de pain. Tempête dans un nuage de miettes. Il fallait peu de choses pour atteindre la fin du monde mais ces choses étaient là, vibrantes et déterminées.

Où est passé le passé ? Ce que j'ai tant désiré s'achève : j'aperçois la fin de mon service sentimental, j'aperçois la date de péremption de nos relations intimes. J'ai manqué de vigilance, nous avons manqué d'attention. J'ai une vingtaine d'années, je ne connais rien à la vie mais la vie me connaît bien.

A partir de ce repas-là, je décide de prendre mes distances, nous ne sommes plus faits pour vivre ensemble. Je reste dormir chez le copain homo qui nous invite à passer une soirée peu après, Flavie rentre avec le frère du copain : je comprends d'où vient l'orage, Flavie ne m'avait pas tout dit. On recommence, elle avec lui, moi avec le frère de lui. Et puis je me dis c'est l'alternance et on se sépare comme ça, en se partageant une fratrie. Le frère homo m'accueille comme un auto-stoppeur, le voyage sera court mais initiatique, rien à voir avec celui que j'ai fait avec Claude Daniel.

Deux frères se sont approchés de notre couple et se sont partagé nos corps. Je repars au masculin parce que je le trouve plus ludique mais les désirs sont asymétriques, je ne demande rien et je dis oui. Au héros de la douceur, je dis oui. Oui encore. L'alternance est correcte, elle me permet de décupler la vie de couple, rien n'est fait pour faire semblant. On ne fait pas comme si on s'aimait, on ne fait pas comme si c'était pour la vie. On fait. Il n'y a pas de comme ceci, pas de comme cela. Cette fluidité-là est peut-être meilleure. Le plaisir est une évasion que l'ordre ne rattrape pas, sucer les doigts du plaisir revient à s'évader mille fois. Je ne réfléchis plus, mes soirées appartiennent aux désirs déguisés en amitiés.

Mon retour dans l'âge adulte

J'ai écrit un jour que ma rencontre avec Flavie signait mon retour à l'âge adulte. A quoi ai-je pensé en écrivant cela ? Claude Daniel m'a fait rentrer dans l'âge adulte en m'offrant une vie de couple, Flavie m'a accordé la même faveur. L'intimité sexuelle est synonyme de maturité, je crois que j'ai grandi à chaque fois que j'ai fait l'amour pour la première fois. Je retourne à l'âge adulte avec Flavie parce que je découvre l'aspect sentimental du couple.

Quand je me sépare de Flavie au bout de cinq années, je calcule que j'ai tenu un peu plus longtemps avec elle qu'avec Claude. Mais il y a avantage pour Claude puisqu'on ne s'est jamais fâché. Jamais de scène de ménage, mis à part son refus de me conduire à un oral du bac alors qu'il pleuvait. Et encore ! Passé la surprise, je me suis dépêché de traverser la ville, je n'avais pas de temps à perdre en engueulade et prise de tête.

Le frottement de la peur

Je n'ai jamais eu peur, quand je vivais avec Claude Daniel, même le jour où ma mère m'a posé des questions sur les relations particulières que j'entretenais avec lui. *Qu'est-ce que tu lui donnes en échange ?* J'ai nié, tout simplement. J'ai répondu : *mon amitié...* A l'exception de notre intimité sexuelle, il n'y avait rien de secret dans notre comportement, le regard des autres sur notre couple m'a toujours paru neutre ou positif. Il n'y avait jamais eu de geste affectueux entre nous, ce qui a facilité les apparences. Nous avons échappé aux lapsus, nous avons évité ces moments qui vous trahissent.

J'ai vécu avec un pédophile pendant presque cinq ans sans (presque) jamais avoir eu peur de quoi que ce soit. Après ma rupture avec Flavie, je vais vivre dans la crainte d'être démasqué comme un pédé, uniquement sur mon lieu de travail, en Mayenne. Le frottement de la peur durcira ma virilité, je travaillerai mon autorité pour m'en sortir. Entre mes aventures homos et mes aventures pédagogiques, j'appriivoiserai deux fois la peur.

Je n'ai pas l'âme d'un militant de la cause homosexuelle parce que je ne suis qu'un opportuniste mais il me faudra beaucoup de temps pour me libérer du préjugé homophobe des élèves.

Philippe

Philippe invite les amis de ses amis à manger ; presque chaque soir une grande tablée se réunit autour du plat sorti du four, souvent des filets de poisson pris en sandwiches entre oignons et tomates, avec un jus relevé au vin blanc, ainsi que des grains de raisin ou de maïs pour la présentation.

Le rice-cooker a terminé sa cuisson, Gérard sert le poisson, Sylvie complète l'assiette avec le riz. Ça ne traîne pas, tout le monde a faim. L'apéritif s'est achevé en même temps que les bouteilles de Chardonnay et les bols de légumes coupés en bâtonnets. Radis-carottes-concombre et fromage-frais.

Philippe vante la qualité du poisson, aussi frais que la queue de son poissonnier. C'est dit avec l'envie de toujours partager, il est comme ça ! Quand il a commenté notre première nuit à la Rose Noire, tout de suite en entrant, avec sa voix plutôt forte

mais rigolarde, tout le monde m'a regardé comme si j'avais un écran de cinéma au milieu du visage. Et il continue avec Luc, le vendeur aux yeux bleus, souriant. Dangereusement souriant : des lèvres gourmandes et une dentition à manger de la crème fraîche. Ce Luc a de faux airs de Pascal Grégory, j'avais remarqué son physique avantageux sur la piste de danse du bar, sans savoir qu'il vendait du poisson et qu'il couchait de temps en temps avec Philippe.

On parle jogging, on finit par se mettre d'accord pour un entraînement. Rendez-vous demain 9 heures à Montfort sur le parking de l'écomusée. La GGF, Congrégation des Grandes Folies, a encore élargi son audience ! J'ai connu Philippe dans les vestiaires d'une salle de sport, c'était l'hiver, je luttais contre ma faiblesse musculaire et lui contre un cliché. Il voulait des pectoraux. Maintenant, il a besoin de soleil et d'air frais, avec un petit public pour soutenir ses idées œcuméniques.

Philippe se moque de moi parce que j'ai signé pour un métier *tellement sérieux* mais je me demande s'il ne trouve pas de l'excitation là-dedans, lui qui a horreur de son boulot de surveillant.

1981

Il n'y a pas que le 10 mai qui compte, cette année-là. C'est même un dimanche plutôt triste pour moi car je suis rentré dans mon logement de Château-Gontier sans savoir que Rennes, comme beaucoup de villes, faisait la fête dans la soirée. Le silence devait être la règle en Mayenne !

Philippe m'apprend à libérer mes désirs et leurs espaces, à libérer audaces et contraintes. Je lui dois beaucoup. Rien à voir avec un écervelé comme L., soucieux du paraître, obnubilé par le chatoiement des mondanités. L. est un noctambule qui a ce côté envahissant des saules pleureurs, il m'inonde de compliments. Je ne peux lui en retourner qu'un, son talent pour la flatterie. Son émotivité ne lui sert qu'à s'incruster, je me suis fait avoir.

B., c'est autre chose. Je ne sais pas comment il s'y est pris pour se retrouver dans mon lit puisqu'il est totalement passif. Peut-être suis-je flatté de faire son éducation sentimentale, il est si jeune. Mais je ne sais pas qui accompagne qui, son aisance me va à ravir. Le même entrain que Philippe mais en plus jeune et plus branché (forcément !).

G. est maintenant journaliste à Gai Pied, son militantisme est toujours aussi redoutable. Je l'ai connu au Centre de formation, il avait choisi l'anglais mais nous nous retrouvions aux cours de français, du moins quand j'y allais. Il ne me mettait pas à l'aise quand il posait son regard sur mes ambiguïtés mais il faisait partie des rares personnes que je cherchais à retrouver en dehors du travail. Sa santé n'était pas excellente, il devait faire des marches en forêt pour oxygéner son cerveau, je l'accompagnais de temps en temps. Un esprit affuté dans un corps anguleux.

E.

Le disque de Françoise Hardy que j'ai mis en lecture a réveillé son souvenir. Je n'ai pas résisté à la déferlante qui m'a embarqué, je me suis laissé emporter par la musique, la voix est si profonde. Et tellement nostalgique.

A peine entré chez lui, E. a tendu la main pour me montrer son appartement, c'était son refuge, avec plein de disques. J'ai eu envie de le revoir, son accueil presque silencieux, sa douceur presque essoufflée. Mais non. Plus rien. Sa porte était fermée, mes messages sans réponse. Il ne fréquentait plus les lieux où je me rendais. Timide ou réservé, je l'ai perçu avec cette fragilité que chante Françoise Hardy. Je ne l'ai jamais revu. Envolé.

Il m'avait attiré à sa table, je n'avais pas résisté à sa gentillesse. Nous avons partagé sa vodka, j'avais abandonné mon groupe d'amis pour le suivre. Je crois que F. devait être amoureuse de lui parce qu'elle m'avait presque félicité quand on s'était revu !

Pourquoi a-t-il refusé de me revoir ? Longtemps j'ai regretté ce silence que j'ai pris comme un désaveu. En quoi avais-je été mauvais ? Il avait ouvert sa porte avec des gestes et des mots qui sont longtemps restés dans ma mémoire. Très peu de gestes, très peu de mots, une complicité naissante et avortée.

Gilles

Mon premier poste au collège n'est pas évident. Depuis que j'ai quitté Flavie et que je fréquente le frère de son nouveau compagnon, je me cherche une contenance. Je suis le plus jeune de l'équipe enseignante mais ce n'est pas chez eux que je vais trouver le bon style. Que je rentre dans la salle des profs ou que je rentre dans les salles de classes, je dois affronter des mondes pas engageants. Pas hostiles mais presque. Je me sens aussi à l'aise qu'un coin qu'on enfonce dans une bûche pour la fendre. Regards de héros indifférents face au petit nouveau, regards de félins sevrés face au dompteur.

Je ne suis pas comme Gilles, je ne vais pas me mettre à pleurer devant les élèves. Pourrais-je craquer ? Je ne suis pas efféminé, je ne pousse pas de cris comme les grandes folles de la Rose Noire ou Philippe quand il s'y met. Je me sens transparent. Nu et transparent. Je fais des rêves où je me retrouve nu au milieu des gens. Parfois, je porte un t-shirt mais pas de slip. Je suis là, une moitié du corps à poil, au milieu de gens habillés normalement, qui ne me disent rien. Mais ça finit par me gêner, alors je cherche un moyen de me sortir de là... Je me réveille.

J'ai envie de casser des codes mais des vertiges m'arrêtent. Je découvre les bienfaits de la liberté sentimentale, l'attirance des corps, les désirs indomptables : cela met fait grimper en haut d'un mur dont je ne sais pas redescendre. Je ne gère

pas, cela dure un certain temps mais il me faut un arrêt maladie pour comprendre ce qui se passe. La fin de l'année arrive, j'ai tenu bon. Mais pas assez : je craque. Je ne sais plus quelle image offrir aux élèves, j'ai peur de moi en croyant avoir peur d'eux.

Gilles ne vient plus aux soirées de Philippe, il n'assume pas. Il y a trop de liberté pour lui dans nos soirées. On a eu des discussions quand j'ai su qu'il avait le même parcours que moi, le Centre de formation des PEGC deux ans avant moi. Son problème avec l'autorité, il n'est pas dans le travail mais dans sa famille, il y a eu une construction bancale avec ses parents. Je n'ai pas ce complexe autour de la domination comme Gilles avec son père mais les élèves me renvoient une image de l'autorité qui est trop masculine.

Gilles veut changer de métier, j'espère qu'il va y arriver, l'engagement qu'il doit à l'Education Nationale n'est pas un piège. Quand j'étais étudiant, je ne savais pas comment faire tellement je me sentais seul. Maintenant que je ne me sens plus seul, je ne sais pas comment faire pour être professeur. Je dois maîtriser mes peurs.

De Migrennes à Des Arts

Février 1982, Philippe sort Migrennes. Ayant deviné qu'il manquait quelque chose dans une ville Trans-musicale comme Rennes, il a concocté un fanzine rock. Tabloïd noir et blanc, papier glacé, gratuit, distribué dans les lieux branchés de la ville : Migrennes est calibré pour un public jeune et qui aime sortir. Le numéro zéro est consacré à Etienne Daho, qui vient tout juste de livrer son premier album. Ensuite : Marc Seberg (mars), Daniel Pabœuf (avril), Franck Darcel (mai), Ubik (octobre), les Nus (janvier 83) et pour finir : Mumue d'Ombre jaune (mars 83). La couverture est systématiquement consacrée à un musicien ou un chanteur rennais connu. Philippe pense que la notoriété est indispensable pour attirer un financement par la publicité. Musique, mode, potins, expos, night clubbing, enquêtes.

Le contenu s'étoffe progressivement, je chronique les expos et je démarcher les commerces. L'association de Philippe, l'ADHO (Association pour la Différence HOMosexuelle) développe en parallèle un bar alternatif, le Tutti Frutti, qui se veut ouvert. Pour bien montrer qu'il ne s'agit pas d'un ghetto, le Tutti accueille des expositions et des concerts. De temps en temps, je parviens à placer des artistes dont la démarche me plaît mais c'est Philippe qui gère tout.

Vient le jour où il pense avoir fait le tour des artistes capables de couvrir la une du fanzine. La dernière livraison, consacrée à Mumue, est montée en grade, il ne s'agit plus de déplier du noir et blanc mais de feuilleter 16 pages avec une couverture en couleurs. La future chanteuse de Niagara se prête à l'exercice : faire la une d'un petit magazine de rock tout en prenant des cours de chant. L'ultime publication de Philippe est une belle expérience, où des amitiés rennaises se donnent rendez-vous avant de vivre leurs nouvelles vies.

Je reprends le flambeau et tente d'orienter Migrennes sur l'artistique mais ce travail est miné par la mésentente au sein de l'équipe que j'ai rassemblée pour l'occasion. On commence par Jean-Charles Blais (mars 1984), un artiste perçu à tort comme membre de la Figuration libre parce qu'il développe sa peinture sur des affiches récupérées dans la rue. Ses personnages, déformés comme des poèmes, ne croisent pourtant pas le même chemin que ceux de Combas, Boisrond ou Di Rosa. Comme ce premier nouveau-numéro est bien accueilli, ainsi que le suivant, il y en a qui pensent qu'il faut faire comme Lamarche-Vadel, lancer une expo emblématique d'un nouveau style, qu'un autodidacte comme moi ne peut pas comprendre. Je laisse tomber, c'est terminé pour Migrennes, je cherche des spécialistes moins critiques à mon égard. Certes, je manque de connaissances et je ne suis pas à la hauteur mais ma volonté de créer est intacte.

Je rencontre Yannick, Joël et Philippe, avec qui je vais fonder Des Arts, un véritable magazine, distribué partout en France. Je fais de la peinture expressionniste mais je n'ai toujours pas de compétences pour rédiger le moindre article sur l'art. Je ne connais guère ce monde mais tout ce qui permet à ma publication d'exister est prioritaire. C'est pourquoi je me fais attribuer le poste de gestionnaire. L'aventure décolle bien mais elle me dépasse très vite, parce que je n'ai pas les outils pour gérer intellectuellement les contenus. Cela tient sur trois numéros, jusqu'en 86, puis je me déclare hors-jeu. J'abandonne Des Arts en pleine éclosion : j'ai besoin de peintures et d'enfants alors que Des Arts a besoin de gonfler. Le 4ème numéro (premier trimestre 1987) est splendide : je n'y comprends rien mais il est splendide. Et puis c'est le dernier. Il procurera à ses auteurs une belle carte de visite.

1987 sera une année très compliquée pour moi, j'oublierai très vite mes aventures éditoriales. Elle commence avec deux enfants mais se termine avec trois. Elle commence paisiblement avec un appartement mais se termine dans une maison, en pleine tourmente financière.

Maya Mémin

« Journaliste » chez Migrennes, je parcours les expositions avec une assiduité plus importante qu'auparavant. Cela me permet aussi de rencontrer les artistes Rennais et d'intégrer leur réseau. Grâce aux contacts et aux discussions, j'ai le sentiment de partager leur vécu et de favoriser mon apprentissage. Je me considère toujours comme un autodidacte, même si mes compétences se sont frottées à quelques cours des Beaux-Arts (pour le nu) et de l'Atelier du Thabor (pour la gravure).

L'une des artistes les plus énigmatiques de cette année 1982, c'est Maya Mémin. Sa manière de graver ses histoires intimes me plaît immédiatement, des petites vignettes qu'elle tire de ses poches comme on raconte une histoire en sortant des lapins de son chapeau. Elle se remet d'une intervention chirurgicale qui l'a clouée au lit assez longtemps pour qu'elle traduise ses états d'âme avec humour et justesse. Une vraie magicienne, toujours de bonne humeur. Très vite je découvre que ce n'est

pas une presse à graver son outil fétiche mais une presse à expérimenter, qu'elle fait vivre dans la couleur avant toute chose. Ses papiers ont la légèreté de l'air mais ils couvrent des surfaces solaires en s'inspirant de pensées orientales.

Quand j'enseignerai les arts plastiques, je prendrai soin de n'organiser des expositions qu'avec des artistes qui m'auront ouvert leurs portes avec confiance, comme Maya. Il n'y aura jamais de mode, seulement des démarches et des préoccupations esthétiques originales.

Allongés côte à côte

Se retrouver côte à côte, nus ou pas. Nus intérieurement. Ne rien porter qui nous protège. Malgré nous. Qui nous empêche d'échanger. Quand la nudité est prétexte à échange de sincérités. Sur la plage, sur un lit. Tard le soir, tôt après la baignade. Je me retrouve avec un désir qui se métamorphose, devient intimité sensuelle, sans frottement autre que la pensée.

Quand j'ai pu ressentir cette autre pulsion, celle qui veut caresser le désir, quand j'ai pu éprouver cette autre forme de plaisir, celle qui veut goûter les sentiments, j'ai compris que le sexe n'était pas le meilleur synonyme de secret.

On sait que les coïts exposent les couples aux prédateurs : plus ils sont brefs, plus ils sont cachés. Les cinéastes me surprennent toujours avec leurs scènes torrides qui ne durent que quelques secondes.

La première fois que j'ai été déserté par une érection à la vue d'un joli corps, je ne m'en suis pas rendu compte immédiatement, parce que mon cœur s'était engagé dans une conversation qui me demandait des efforts de sincérité. Je n'avais pas le droit de mentir sur mes pensées intimes, le plaisir avait pris un chemin qui accaparait tous mes moyens.

Séduction

Année après année, le corps flétrit son apparence. La descente se fait lentement. Si lentement. Les yeux ne savent pas tout. Même si la douleur s'invite, les yeux n'observent pas les changements, ils ne regardent pas la métamorphose. Les lunettes de la presbytie initient un rituel qui masque la réalité mais à quoi bon en porter puisque les rides du visage aimé disparaissent quand les yeux redeviennent nus. Ce n'est pas la vision qui se trouble mais les choses que nous aimons. Les choses passent. Passer est un verbe qui occupe trop de place dans le dictionnaire de nos sentiments, la raréfaction du temps s'accompagne d'évolutions sensorielles.

La vie s'organise, les ailes du désir ne connaissent pas la presbytie, elles s'appuient sur les lèvres pour s'envoler à tout instant. Je ne veux pas passer de l'autre côté de

la séduction, je veux marcher, marcher debout parce que je ne peux pas ramper la queue raide et parce que je suis à jour de mes cotisations sentimentales.

Qui nous apprend à séduire ? Personne !

Les parents n'abordent pas cette question. Qui interroger ? Les glandes qui se partagent nos fonctions corporelles, les glandes qui distribuent les enzymes, les hormones, les protéines, les endorphines, les neuromédiateurs, la testostérone, la sérotonine, l'ocytocine... Le cerveau fait le nécessaire, il délivre les rations. La pulsion de vie est associée à Eros, ce n'est pas un hasard. Reste à savoir ce que j'ai déployé pour séduire mes amants, mes maîtresses, mes élèves? Hommes, femmes et enfants !

Avec les hommes, j'apprends à vivre l'instant présent. Le plaisir n'existe pas dans le futur mais seulement dans le présent. Avec les hommes j'apprends à être réaliste et pragmatique.

Avec les femmes, j'apprends à regarder au loin. Le présent existe à peine, le présent est accompagné. Il est accompagné de souvenirs et de projets. Surtout de projets. Il est fondu dans une coque qu'on peut imaginer protectrice mais qui n'est rien d'autre qu'un amalgame de la famille des chrysalides du bonheur. Le présent commence dans le passé mais ne se termine pas. On dit que c'est compliqué alors que c'est juste un peu plus dense.

Avec les élèves, j'apprends à espérer. Le présent est à la fois immédiat et transgenre. Ce qui est horrible, c'est la manipulation pour obtenir une satisfaction immédiate.

Avec les artistes, j'apprends l'érotisme de l'impossible, c'est tellement facile quand on est au milieu de l'infini. Et c'est là qu'on trouve de la place pour s'ébattre. Je crois savoir que les artistes sont grands consommateurs d'espaces, c'est une chose qu'on devrait pouvoir expliquer sans passer par la toile tendue sur châssis.

J'ai appris que séduire c'est négocier une relation. Séduire, du latin *se ducere* « conduire à soi », qui a donné aussi « détourner du droit chemin ». Je ne m'inscris pas dans l'étymologie du terme, je n'ai jamais souhaité qu'une personne, élève ou autre, se détourne pour mon intérêt. Je suis plutôt dans le croisement des chemins parallèles. Je n'ai rien à voir avec ce mot de la même famille que duc ou ducé.

Année après année mon corps se retire. Il se retire des pensées qui l'habitent, il se retire des choses qui le nomment. Je ne veux pas fléchir, je ne suis qu'un passager alourdi de bagages sentimentaux et de poussières sédimentales.

Sédiments et sentiments, mots de la famille du verbe séduire.

Je me sens assez fier de suivre les cours du soir aux Beaux-Arts. Le bâtiment a le charme des anciens couvents, avec son cloître et son jardin mais il y règne une très forte odeur d'encre. Les espaces dédiés à la gravure étant souvent ouverts, je ralentis à chaque fois que je passe devant pour m'imprégner de leur ambiance sombre et parfumée.

Je n'ai pas de goût pour le nu mais je m'accroche, il me faut des bases. Ne jamais être dépendant de faiblesses techniques. Je n'ai guère d'aptitudes pour le dessin, ma tête ne s'intéresse pas aux coups de crayons, si bien que je ne fréquente pas longtemps les cours du soir. Une fois repéré l'essentiel, je m'éloigne des goûts et des conversations des inscrits, souvent bien plus âgés que moi. Ma pratique est naissante mais je suis en complet décalage avec les amateurs de copies.

Je m'oriente sur l'Atelier du Thabor, suite aux conseils des enseignants qui interviennent dans les deux structures. L'Atelier du Thabor possède un bon matériel pour s'initier à la gravure. Je m'y installe quelques temps, l'accueil est parfait. Ce n'est pas le dessin qui me questionne mais les matériaux en jeu, les manipulations, l'expérimentation. Quand je réalise que cette technique est limitée par les formats, moi qui commence à peindre des corps plus grands que nature, je m'invente un style avec un tracé figuratif grossier qui repousse l'idée que je ne sais pas dessiner. Je veux avoir un peu de goût pour représenter la réalité.

Je finis par acquérir l'ouvrage de Xavier de Langlais sur la peinture à l'huile et à suivre les précieux conseils de Michel Pannetier, un marchand de matériaux pour les Beaux-Arts.

Michel Pannetier

Plusieurs fois je profite de ses voyages en région parisienne pour me déplacer. D'une certaine manière, participer à une livraison de châssis peut s'avérer plus intéressant que visiter une exposition. Je découvre des artistes et des univers, avec des ateliers vivants et des petits détails du quotidien qui me nourrissent.

Michel a la même générosité qu'un grand frère, il m'accueille sans compter et m'écoute sans se moquer. Il m'emmène au marché Saint-Pierre pour trouver des toiles, il me fournit les produits dont j'ai besoin pour mettre en pratique la cuisine picturale de Xavier de Langlais. J'ai beau ressentir les choses comme un gosse fou de désirs et d'imagination, il ne me juge pas. Jamais : il m'accompagne.

Grâce à lui, j'entre en contact avec l'artiste Pierre Antonucci qui m'héberge plusieurs fois dans le studio mezzanine au-dessus de son atelier: je prends des petits déjeuners face à de grandes toiles faites de chevaux et de figures morcelées, des surfaces épurées mais chargées de matières. Un travail qui me fait penser à une sorte d'évolution du cubisme, à cause de la fragmentation, qu'il reprendrait à son

compte pour l'expérimenter avec sobriété. Il y a des silences dans ses grands tableaux, cela m'impressionne parce que ma peinture ne sait pas encore se taire. Lorsque mes visites d'expositions parisiennes sont terminées, Pierre prend le temps d'écouter mes commentaires puis me donne son avis et quelques conseils pour les prochaines.

Cette période est intense. J'apprends, j'apprends, j'apprends. Beaucoup m'accueillent avec un naturel qui s'explique certainement par le fait que je suis un ami de leur ami. Il y a une grande fluidité dans cette période-là, je n'ai aucun impératif, aucune obligation.

Mon premier atelier

1982-1987

Avec Laurence, punkette étudiante, et Hervé, copain de Philippe, j'ai la chance de trouver par petite annonce une maison, rue Marteville, au bord du canal St Martin, dans Rennes. Une maisonnette fabriquée avec des panneaux d'Isorel et des plaques goudronnées, construite dans les années d'après-guerre. Quatre pièces sombres comme des cellules, que nous nous empresserons de peindre en blanc. La dame qui nous fait visiter les lieux précise qu'elle a grandi ici. Dans le ton de sa voix, je comprends qu'elle est elle-même surprise par le dénuement et la pauvreté de ses origines.

Laurence prend une pièce mais vient très peu, l'atelier lui permet d'expérimenter des travaux pour préparer ses examens en Arts plastiques ; elle présentera ses peintures et ses dessins au Tutti Frutti quand ses profs les lui rendront. Hervé manque d'idées. Il ne fait que des drippings ou des projections. Sa pièce est plutôt un défouloir quand il en a bien marre de sa dernière année en dentaire.

Dès que j'ai quelques heures, je traverse la ville pour venir travailler mes peintures au jus. Comme je suis souvent seul à occuper les espaces, je me lance dans la préparation de grands formats. Les fins de rouleaux que j'ai récupérées chez les imprimeurs (Migrennes puis Des Arts) sont étalées à même le sol et badigeonnées de colle. Les couches se multiplient, j'ai besoin de faire des supports solides, qui me dépassent une fois redressés. Je les fixe aux murs en un éclair de temps avec une agrafeuse murale. Un vrai pro.

Je peins sans croquis préparatoires, seulement de la musique et une gestuelle dynamique. Avec les cours aux Beaux-arts, j'ai pris connaissance des questions anatomiques, de quoi travailler les corps dans leurs souplesses. Je me lance en commençant par la tête puis je descends. Pas de contour, pas de remplissage ; je balaie le support avec un jus de peinture à l'huile, je veux incarner des corps debout et en action.

Ces grands corps que je peins sur des lais de tapisserie proviennent souvent de photographies, mon imagination en réclame quelques-uns de temps en temps parce qu'elle commence à mémoriser mes tracés. Je les veux élancés, je les compose à coups de brosses, comme pour sculpter la musculature. Debout, incertains mais colorés. Des hommes, des femmes.

Devenu seul à utiliser l'atelier, je prends l'une des quatre pièces pour stocker mes peintures. J'ai tendu des fils de fer en hauteur, comme des rails, pour y faire glisser mes travaux agrafés sur des tasseaux de bois, cela me permet de faire coulisser les œuvres pour les présenter aux visiteurs. J'ai la chance de pouvoir accueillir dans mon atelier des personnes qui ont des responsabilités et des compétences dans le monde de l'art : des conseillers artistiques de la DRAC, de la Ville ou du FRAC, et puis des journalistes... Je n'hésite pas, j'invite ; j'ai besoin de montrer mon travail, de recueillir des avis et des arguments. On m'encourage gentiment, avec des conseils pratiques : qui contacter, où envoyer un dossier...

Michel Pannetier me débarrasse des grands formats. Effrayé à l'idée que je puisse les jeter, il m'a proposé de les stocker dans son entrepôt à la campagne. Je suis débordé, j'ai trop de peintures. J'ai conscience que les visites ne suffisent pas, je devrais consacrer plus de temps à ma promotion. Mais j'aime travailler. Travailler vite, surprendre ma conscience, tester ma raison. Je profite à peine de la préparation des supports pour réfléchir aux pensées qui veulent s'exprimer. Des ressorts se tendent dès que mon pinceau est prêt ; j'ai à peine le temps de couvrir des formes dans ma tête que les silhouettes s'étalent sous mes yeux. L'huile est un prétexte pour peindre sans repentir. D'ailleurs, j'ai repéré la glycéro, avec cette peinture-là, aucun repentir n'est possible

Poursuites

Poursuites, des couples qui se cherchent dans le mouvement, des couples peints au jus, directement au bout du geste, sans croquis préparatoire.

J'ai souvent travaillé par séries, avec cette pulsion qui conduit le corps tout entier à recommencer. Encore et en corps. Peut-être une érotisation très forte du désir, par la caresse du pinceau, par la découverte progressive de la figuration corporelle. Et par les débordements de mon énergie.

J'ai fouillé mes grandes peintures à la recherche de sens et de sensualité, au moment où ma vie a basculé dans une relation amoureuse dense. Je ne sais même pas si c'est l'homme ou la femme qui veut rattraper l'autre. Je serais tenté de penser que l'homme fuit, comme un voleur. L'homme fuirait dès qu'il a fini de prendre son plaisir ? Et pourquoi voudrait-on le rattraper ?

Je purge mes sens en peignant des nus à toute vitesse puis je crois rêver en les accrochant dans une banque du centre-ville. Mais cela ne dure qu'une journée. Censuré. Le dialogue que j'avais développé entre le monde et ma peinture s'est refermé sur lui-même. Pas drôle ! Ce n'est vraiment pas agréable d'être décroché. En un rien de temps. Voir son dossier refusé pour une expo est une douceur comparée à ce qui m'arrive.

Qu'a dit la banque ? Un sociétaire s'est plaint...C'est vrai, pourquoi mettre des nus dans une banque ? On ne m'a rien dit lorsque je les ai accrochés mais le premier râleur a été efficace.

Alors je décide de reprendre mon destin en main, je vais m'amuser de la déconvenue et non m'en plaindre. Guili-guili story est né de cette idée que jamais un coup de censure n'abolira ma création, LA création. Je rédige quelques faire-part, un dessin d'homme nu et surpris, accompagné de ce texte écrit à la main:

Voilà : le Tutti Frutti devient le salon des refusés. Ce qui s'appela « peintures à l'huile sur de grands papiers » n'a rien perdu de son charme, les peintures sont encore là, là, plus que jamais là. Les pièces que l'on découvrira vont tenter de raconter l'histoire de Guili-guili. Lundi 7 novembre 1983, dès 18h45, impasse Rallier du Baty.

Les peintures sont exposées sur les murs du bar de l'association de Philippe. Je n'en recueille aucun commentaire. Ni positif, ni négatif. Rien ! Ce n'est pas drôle mais je ne me décourage pas, il faut être un minimum célèbre pour avoir le droit à des commentaires.

Sylvie

La brume matinale cède la place au soleil, un spot qui s'allume d'un coup sur nous alors que venons à peine de sortir des voitures. Nous ne devons pas tarder pour profiter de la fraîcheur, le cadre s'annonce parfait: ajoncs et genêts vont s'incliner à notre passage et nous aurons droit à leur parfum quand le soleil les aura bien allumés.

Les sentiers sont étroits, nous courons en file indienne sur les rochers. Sylvie me précède, la souplesse de son corps défie les obstacles, entre les racines et les pierres récalcitrantes. Des gouttes de sueur se forment sur la peau dorée de ses tempes : je n'entrevois pas d'autre solution que de passer une nuit avec elle pour en savoir plus sur sa sensualité.

Cela se fait dans la semaine et cela se refait. Déception pour ceux qui m'avaient inscrit sur leur liste, je ne touche plus aux hommes et je me fais plus rare aux soirées de Philippe. Le studio de Sylvie n'est pas grand mais la surface de son lit nous suffit, nous passons peu de temps à table. Nos repas sont comme des préliminaires,

chacun s'efforçant de séduire l'autre avec ses ingrédients mais une faim viscérale nous dévore jusque tard dans la soirée.

Cela dure jusqu'à la reprise de mes cours. Mon arrêt maladie se termine, je suis peut-être guéri. On me conseille de reprendre le travail avant les vacances si je ne veux pas être pénalisé par une réduction de salaire. Les dernières semaines sont vagabondes. J'obtiens une mutation à Laval, elle me permettra de repartir à zéro, je ne serai plus ce gosse perdu dans la salle des profs, observant les rois et les reines du savoir-faire de la discipline, ces gens qui me regardent comme un OVNI.

J'ai passé des heures à préparer des cours qui ont fini à la poubelle. Elle est là ma vocation : ne pas se décourager. Quand les élèves se sont impatientés, j'ai lancé des punitions à la volée et j'ai inventé des trucs pour passer le cap mais j'ai senti que ma posture, rien que ma posture, restait la clé de ce métier. Face à des adolescents qui peuvent me chahuter en un instant, il n'y a pas de vocation pour moi, je dois inventer mes recettes. Dans les premiers temps, l'année où nous faisons des stages, nous nous sommes échangé nos sujets de cours, exactement comme des fiches de cuisine, mais très vite j'ai compris que ça ne marchait pas comme ça parce qu'il faut intégrer la personnalité de l'enseignant, sa voix et ses postures. Ce n'est pas du théâtre mais presque, chacun de nous doit passer par la case appropriation.

Mutations

La mutation répond à mes attentes, je me ressaisis sur tous les fronts. Commençons par le plus facile, le français : je n'ai plus à me battre pour faire passer le goût des belles phrases, je n'ai plus besoin de beurrer des tartines de grammaire, ni de surveiller la cuisson des sauces Bescherelle ou Bled. J'obtiens le droit de n'enseigner que l'histoire-géo. Mon goût pour l'histoire de l'homme et l'observation de ses traces me sauvent la vie, je punis de moins en moins et je prends plaisir à préparer mes cours dans le train. Rennes-Laval, un palindrome déguisé en autorail.

1982-1984. Peut-être que tout se mélange sur le plan chronologique mais c'est le temps des euphories. Un temps long, alimenté par la diversité des contentements : pédagogique, sentimental, artistique, culturel, économique... Ma mutation est totale, je ne mens plus, je n'use plus d'encre rouge, je ne me dégoûte plus. J'ai échangé mes cours contre des sourires, échangé Philippe l'amant contre Philippe l'entrepreneur culturel, échangé les hommes contre Sylvie, échangé le bricolage sur table de cuisine contre un atelier de 4 pièces... J'ai changé les faces de mon cœur comme on change l'eau des fleurs.

Comme je suis un autodidacte qui croit réinventer l'art contemporain, je fais un peu n'importe quoi. Avec l'association Arènes, j'organise une exposition collective, *Arènes, plus*. Cette association est un peu comme moi, elle veut réunir des gens sympathiques et volontaires, qui ne se connaissent pas mais ont envie de se connaître à travers l'art. Je fais n'importe quoi et je le fais beaucoup puisque, par

exemple, pendant cette exposition qui ressemble à une cour des miracles, j'introduis un récital avec de jeunes chanteurs d'opéra. La location du piano est à ma charge, je m'en sors grâce à un remboursement de frais de stage inattendu. Longtemps j'ai cru que c'était un signe encourageant : le stage que j'avais fait dans une entreprise, quelques mois auparavant pour m'échapper du collège me rapportait de quoi couvrir mon aventureuse programmation musicale.

J'enseigne à temps partiel, quel luxe ! Sylvie et moi formons un couple qui se marie rapidement, un couple qui ne court pas encore après l'argent. Elle m'accompagne dans mon aventure artistique comme une femme de marin accompagne son homme qui va embarquer. Quand elle me suis jusqu'aux quais, je lui donne les meilleures explications du monde, elle est à la fois étrangère à mes actions culturelles et présente au milieu de mes petites folies. Je la prends en photo au milieu des expositions que j'organise comme une œuvre d'art détachée du tableau ou de son socle. Les idées qu'elle me suggère prennent forme dans une nouvelle série de peintures : des couples qui se cherchent dans le mouvement.

Notre premier enfant, en 1984, est le fruit de toutes les mutations. Sylvie a changé tout doucement, il lui a fallu plusieurs mois pour devenir maman tandis que je n'ai eu qu'une journée pour être père. Et encore, quelques instants autour de 22h15 ont suffi.

Première enfant

Elle est née comme un cadeau d'anniversaire qui ne fait que commencer. Elle a mis une journée entière pour sortir du cocon. Déguisée en poupon endormi, pas pressée de manger notre affection, ses doigts caressaient l'air, comme une mélomane qui écoute une musique symphonique. Elle n'avait que ce mouvement à nous proposer, des mains minuscules qui flottaient en mesure. Je ne savais pas trop comment la tenir dans mes bras, persuadé qu'elle allait grandir d'un instant à l'autre. Elle ne pouvait pas avoir dilaté le ventre de sa mère et se révéler si petite, ses contorsions lentes étaient le signe qu'elle se métamorphosait déjà.

La femme qui partageait ma vie et mes espoirs avait fait de son ventre un refuge spectaculaire. Arrêter la pilule, se regarder dans les yeux, échanger ses rêves, croire aux lendemains : il nous avait fallu neuf mois pour réceptionner l'objet de notre fusion, le temps de mettre une pièce de l'appartement en puériculture, le temps de prévenir les images du passé qu'un nouvel album se préparait. Nouveau, nouveau, nouveau... ce mot nous accompagnait partout, comme une couronne de lauriers sur nos têtes de héros alors qu'il ne s'agissait que d'un puissant désir créatif. Nous allions gagner une vie, nous allions changer nos habitudes, même si nous n'en voulions aucune.

La petite chose n'a pas pleuré, j'ai compris qu'on s'entendrait bien. Elle a grandi sans perdre son temps et sans prendre le nôtre, bien au contraire puisque nous avons

continué à recruter de la vie. La paternité ne dit pas quel plaisir il peut y avoir à couper le cordon : le crissement un peu épais d'une toile de lin prise dans les mâchoires des ciseaux. Je ne veux pas abuser du symbole, bien loin de la Parque mythologique qui était chargée de trancher le fil de de la vie, bien loin aussi des inaugurations officielles devant journalistes, mais ce que j'ai coupé pour la première fois de ma vie ressemblait davantage à un prélèvement qu'à une séparation. J'ai vu une partie de moi se pencher sur un corps aimé pour en saisir un autre.

La fin du stylo rouge

Choisir la dictée, choisir la grammaire, choisir le texte. Mais aussi un stylo rouge, un crayon qui marque sans forcer, parce qu'il y a beaucoup de copies à corriger. Les stylos à billes demandent parfois des efforts pour obtenir de la régularité dans le tracé, ce qui n'est pas le cas des feutres fins dont l'encre rouge est intense, uniforme ; avec une adhérence au papier agréable, glissante, et un petit chuintement qui donne une âme à l'écriture. Mais quand les encres sont plus humides, elles traversent plus facilement le papier, alors ça ne va plus.

Je me concentre avant d'écrire mes commentaires, je réfléchis à des phrases que l'élève ne va peut-être pas lire. Mais comment faire autrement ? Il faut bien que j'explique ce que je pense du travail, je ne peux pas me contenter d'un *Très bien* ou d'un *Très moyen*. Il faut bien que je trouve quelque chose à valoriser, je ne peux pas me contenter d'un *Développez* ou d'un *Vous progressez*.

Si mon commentaire se loge sur plusieurs endroits de la copie, cela signifiera que je réfléchis en même temps que j'écris, ce qui n'est pas sérieux. Enseigner, c'est prévoir ! Avec un bon feutre à pointe fine, je peux faire plus de remarques, je peux même les placer entre deux lignes. Je n'aime pas écrire gros, je ne suis pas là pour impressionner ; rester petit pour se glisser au creux de la pensée de l'élève. Surtout, ne pas faire de mauvais jeux de mots. Surtout, s'assurer que je vais moins écrire que l'élève.

Tout ce rouge finit par être envahissant. Je réduis mes annotations à des questions : *Le vocabulaire ne peut-il pas être plus varié ? Le mot est-il adapté ?* J'ai rêvé de littérature et je n'obtiens de mes élèves qu'un brouillard phrasé. S'il y a des progrès, je ne les vois pas, je ne vois que la couleur rouge qui se répand comme un sang versé inutilement.

Pourquoi continuer à enseigner une matière agressée à l'encre rouge ? Je ne parviens pas à me convaincre que je fais du bon travail. Je me sens ennuyeux alors qu'en histoire-géo préparer un cours me donne l'impression de visiter le monde. Les élèves ne me font pas le même accueil d'une matière à l'autre, il faut que ça cesse.

Entre Flavie et Sylvie, je traverse une période pendant laquelle j'alterne mes rencontres entre garçons et filles. C'est un temps où je ressens le besoin de maîtriser ma ligne de vie. Revenir à Oisseau avec une copine me semble une bonne solution, comme si je pouvais recommencer les choses à zéro, exorciser mon passé. Je ne partage ma campagne et mon passé croyant partager mes sentiments. Je suis assez fier de ce moment où mon lit est préparé par le couple que je suis devenu, chacun tirant les draps comme des drapeaux de liberté.

Aucune fille, à part Flavie, ne m'a encore invité chez ses parents : et alors ? Moi c'est le contraire, j'ai besoin de revenir là où j'ai grandi. Je préviens que j'arrive. Et j'arrive. Seul ou accompagné (selon les normes en vigueur donc pas de garçon). Peut-être que je me ressource dans ce grand lit au milieu de la chambre ? J'aimerais dire que je purge mon passé avec de fraîches conquêtes féminines. Les fois où mon oncle Lucien débarque à la maison, je remercie le hasard qui me permet de savourer la frustration dans ses yeux. Le macho des machos aimerait bien baiser la fille qui m'accompagne.

Quand j'arrive à Oisseau, ma mère m'attend parfois en brodant un mouchoir dans sa chambre. Les initiales au point de Beauvais émerveillent ma compagne. Nous bavardons dentelles, j'explore ses dernières productions à la recherche d'une évolution artistique dans la technique.

Migrations

Mais je ne suis pas le seul à migrer, les parents abandonnent de plus en plus leur maison pour vivre au bord d'un étang. J'ai vu ma mère quitter la cuisine pour une véranda, puis quitter la véranda pour l'ombre des bouleaux qui sont juste en face, puis quitter tout ça pour un étang loué par les pompiers dans un coin reculé du village voisin. La caravane du chef de la brigade suffit maintenant à leur quotidien. Je sais que ma mère étouffe dans sa maison depuis qu'elle est en arrêt maladie, son cancer réclame de la sérénité mais son mari, ce monsieur volage, demande à être surveillé.

Mon père est tombé de haut le jour où son épouse l'a surpris sur les genoux de la voisine. Ensuite, pas de chance, sa boîte a rendu l'âme ; les clefs de l'entreprise de matériel agricole sont sur la paille. Les temps sont durs pour celui qui fut mon héros, toutes ces années au service d'une petite entreprise familiale ouverte jour et nuit en période de grandes récoltes et qui finalement moissonne sa part de chômage.

Ma mère fait tout pour vivre loin de sa maison. Pour elle, en sortir c'est se reposer. La maison n'est pas spécialement agréable, c'est une ancienne ferme transformée par à-coups, avec des extensions, comme la forge (partiellement démontée) ou la buanderie (sans fenêtre). La salle à manger est très récente mais son immensité et son curieux isolement ne lui donnent guère intérêt, elle peut être très utile mais c'est tout. Comme beaucoup de pièces dans cette maison, elle est fermée sur elle-même ; les espaces sont là mais pas la convivialité.

Aux visiteurs qui frappent à la porte d'entrée, on leur apprend qu'elle est condamnée. On ne leur dit pas qu'elle donne sur un salon avec moquette, canapé Louis XV, fauteuils Voltaire et table Empire, mais on leur demande de passer par les garages. Ils auront un long circuit à suivre pour contourner les pièces de vie, déboucher sur un couloir étroit, puis, enfin, pénétrer dans une cuisine somme toute très agréable avec sa grande table prête à vous servir un café ou un verre de cidre. En pratique, l'accueil se fait dans la cuisine et jamais dans le salon. Et normalement, la personne qui a renseigné le visiteur se précipite pour le guider dans sa progression, en mettant un peu de lumière dans les garages et en prononçant quelques mots rassurants.

Il y aura une période télévision dans le salon moqueté, une brève période de non-panne où Thierry La Fronde, Zorro et Belphégor nous subjuguèrent. Mais poursuivons la visite des lieux : une buanderie caverneuse sépare la cuisine des jardins, elle a des araignées au plafond et sa porte extérieure est si basse que les gens de ma génération doivent se pencher pour la franchir. Une véranda sera construite autour de cette porte basse, contre le pignon ouest, mais elle n'aura rien de fonctionnel puisqu'elle englobera la grande citerne de fioul et supportera tant bien que mal le soleil couchant.

Parlons peu de la salle de bain, sa réalisation a été entreprise dans la globalité des travaux expansifs qui ont donné des chambres individuelles aux quatre enfants. Elle est la preuve qu'un progrès sanitaire était possible puisqu'elle a mis au rebut la baignoire en zinc du samedi mais sa fenêtre, exposée au nord, en fait une annexe du frigo. De toute façon, avec une baignoire sabot, qu'est-ce qu'on peut faire ? Apprendre à se rouler en boule pour lutter contre le froid ? Longtemps je me suis allongé de bonne heure dans la baignoire de Claude Daniel, abandonné aux vapeurs luxueuses de l'Obao, maudissant mes origines rurales.

Les WC sont l'une des rares pièces réussies ; bien chauffés, bien éclairés, bien placés, il n'est plus nécessaire de s'isoler dans le jardin ni d'utiliser un pot pour la nuit. Ils sont même accessibles sans passer par la cuisine, ce qui est important quand on est en pyjama et qu'on ne veut croiser personne. Aujourd'hui, de toute évidence, il y aurait un WC à chaque niveau de la maison mais à l'époque, on cultive encore *les cabinets* en extérieur...

Les chambres de l'étage ont été aménagées en relevant la toiture mais une seule est agréable, c'est celle que j'occupe pendant mes années de lycée. Les autres sont

minuscules, mal isolées, mal insonorisées. Je les ai toutes occupées à un moment donné, pour me donner encore plus l'impression de ne pas être chez moi mais à l'hôtel.

Quand on fait le tour de cette maison, passant d'une cour bitumée à une pelouse arborée, puis un chemin encaissé jouxtant un petit jardin, on ne peut pas imaginer combien les extérieurs sont aussi bancals que l'intérieur ; je ne suis pas certain que ceux qui en feront un jour l'acquisition s'y sentiront bien mais l'habitude d'y vivre s'en chargera. Ce qui me surprend, maintenant que je n'y habite plus, c'est de voir comment ma mère se la désapproprie ; soit elle s'installe à l'ombre des bouleaux qui ont remplacé les clapiers à lapin, à quelques mètres de la véranda, soit elle s'exile. Il lui suffit d'un plan d'eau et d'une caravane.

Je rêve rarement de transformer un jour ma maison natale en palais, l'épaisseur des murs et l'agencement des pièces me dissuadent d'y penser, puis l'absence de cinémas, de bibliothèques, de bars et de courtisanes finit par m'éloigner du songe. La question de conserver une maison de famille se posera, malgré moi, mais quelle famille appartient à ces lieux chargés de mon histoire.

Ton père est à la pêche

J'ai tué un lapin cet après-midi, il y a de la salade et des asperges. Ton père est à la pêche, tu n'auras qu'à emporter du poisson, si tu veux.

Un brave homme est assis au bord de l'eau, habillé de vêtements usés, un homme habitué à se protéger des salissures du travail, toujours dans ses grosses bottes à parcourir des terres qui ne lui font pas peur. Un passe-partout, je me dis en apercevant enfin mon père, calé sur son pliant. Il n'est pas grand mais cela ne le gêne pas, les hommes de sa génération ont cette taille-là, faite pour regarder leurs garçons pousser dru.

Etre le plus grand de la famille, accompagné d'une jolie femme et d'un avenir serein, me donne parfois l'impression d'être comme l'héritier d'une vie, appelé à succéder à son père. Il y a des égards qui me touchent parce qu'ils signifient que j'ai raison de revenir, je suis chez moi, quoi que j'ai pu vivre. Ces égards ne durent pas longtemps parce que mes parents ont leurs habitudes, ils ont d'autres choses à faire qu'à me recevoir.

C'est beaucoup moins drôle de s'entendre accueillir par un *je n'ai rien préparé mais il y a des œufs*. Je ne viens pas les voir pour récolter un panier garni mais je préfère ne rien entendre plutôt que recevoir une douche froide. Cela me rappelle ces fins de journées où l'heure du repas approchait sans que rien ne soit préparé, parce que ma mère dormait encore. Nous ne savions pas si elle était déjà fatiguée du travail qui l'attendait à l'hôpital ou si elle fuyait ses responsabilités de mère de famille. Comme nous respections son repos, nous nous obligions à trouver nous-mêmes des solutions, non sans éprouver un petit pincement angoissé.

Parfois je repars d'Oiseau déçu par l'accueil de ma mère et puis à un autre moment, je suis embarrassé par sa générosité nourricière, qui voudrait que j'emporte un véritable morceau de sa vie. Peut-être a-t-elle compris que je ne reviens pas pour la serrer dans mes bras mais quand elle est fière de son fils, celui-ci s'efforce de ne pas tomber dans l'ingratitude.

L'Histoire

Pour préparer mes cours d'histoire, je commence par me nourrir des vieux manuels scolaires qui se sont accumulés dans les réserves du collège. Les connaissances sont d'autant plus copieuses que le manuel est périmé, il faut juste tailler dans les contenus pour boucler le programme dans l'année. Parce qu'il est là, le piège : finir le programme ! J'apprends à ne pas m'attarder, tout semble important mais ce n'est pas vrai. Puisque l'élève finira par tout oublier, aidons-le à faire des choix. En bon fonctionnaire, je prépare mes progressions pour servir un programme complet dans l'année.

Ça me convient très bien comme ça, jusqu'au jour où je découvre *L'Histoire*, une revue mensuelle qui remet en question mes connaissances. Connaissances, certitudes, croyances: j'hésite entre les termes. Nous apprenons tant de choses par transmission orale, tant de choses non démontrées mais devenant tellement évidentes. Ou tellement fausses ! Les oubliettes, par exemple : je découvre l'origine de cette horreur dans un dossier consacré aux thèses antimonarchistes qui naissent au lendemain de la chute du Second empire. Je découvre que ces prisons sont inventées pour disqualifier les royalistes, je découvre que les républicains veulent associer le retour de la monarchie à un retour de l'obscurantisme. C'est ainsi que nous avons obtenu une image négative du Moyen-âge.

Je me gave de lectures qui m'apprennent toutes sortes de manipulations. Les *fake news* ne datent pas d'aujourd'hui. Moi qui me fais facilement l'avocat du diable par dégoût des généralités, je me repais de ces articles bien documentés. Je me découvre un véritable plaisir à identifier des constantes à travers les époques, à relativiser l'importance des événements.

Les huit années où j'enseigne l'histoire et la géographie me permettent de construire une certaine confiance dans l'humanité. J'ai dit humanité, pas humain. L'humain, c'est le côté obscur de la Force, pour ne pas citer une saga qui a marqué ma jeunesse. Au cours de mes études littéraires, je ne pouvais pas commencer une dissertation sans questionner l'étymologie des termes en jeu dans le sujet. Avec l'histoire, j'ai continué à réfléchir sur les origines.

Ma parole n'étant pas fluide, n'ayant pas la compétence à discourir longuement, je m'appuyais sur des documents pour faire mon métier de prof. Et pour rendre les élèves plus attentifs, je variaais au maximum ces documents. A cela s'ajoutaient les sorties pédagogiques, chaque année. Je serais presque nostalgique de cette période,

si riche en observations de toutes sortes. Je pourrais presque déclarer que j'ai découvert une science de l'observation.

Collègues ambigus

Ils se laissent encercler, vaincus par l'énergie des demoiselles. Leur voix grave au milieu des questions stridentes, leur regard gourmand au centre des corps fuselés. Je ne supporte pas ces collègues qui se laissent entourer par des filles. La place du professeur n'est pas dans une ronde d'élèves aux qui glapissent crescendo en se jouant du mâle séducteur. Tout brille dans leurs yeux quand elles s'encouragent ; c'est une jouissance pour lui, tout bave dans l'intimité de son cerveau.

Chacun de nous peut se retrouver assiégé par cette chorégraphie qui vise à obtenir une amélioration, changer un devoir difficile ou une punition injuste, déplacer un contrôle ou un cours. Mais c'est tellement facile de profiter de son pouvoir pour obtenir des petites choses caressantes ; rien de pire qu'un pervers manipulateur face à l'enthousiasme des jeunes filles.

Il n'est pas difficile de résister à un joli minois qui vous interpelle pour obtenir une faveur, un supplément d'explication ou une attention particulière. Il faut apprendre à se placer au milieu des jeunes corps et trouver des réponses à leurs questions qui surgissent à tout instant. J'aime réfléchir avec eux, dans le même temps qu'eux. Savent-ils que le bénéfice n'est ni dans la réponse, ni dans la question mais dans le contact ?

Collègues détestables

Maître d'école, c'est dans la maîtrise de soi que se trouve la juste autorité, certainement pas dans ces aboiements que j'observe lors de certaines réprimandes. Le respect des élèves est une ligne rouge pour moi, je frémis quand je perçois un abus. Je ne sape pas l'autorité de l'enseignant dans l'exercice de sa fonction mais je n'en pense pas moins. Ce que je crains le plus, c'est d'être pris à témoin par une personne qui se fâche contre des élèves alors que je ne suis pas concerné ou, pire, quand je ne suis pas d'accord. Ce cas de figure est assez fréquent. Normalement, personne ne bronche. C'est dans le code.

Mon fils

Sa main à peine plus grosse que mon pouce, comme sa sœur. Le moule ne se dément pas: couleur de peau, chevelure claire, joli poids, mais cette fois-ci le nez est un peu plus droit et je sais comment caler la créature grimaçante dans mes bras. Un intervalle de 26 mois entre la fille et le garçon : j'achève de m'inscrire dans la

normalité parentale, sans m'en rendre compte parce que je ne suis pas responsable de l'effervescence qui me touche.

Ces enfants prolongent mes pensées, ils donnent corps à des fraîcheurs nouvelles. Il n'y a qu'eux pour modeler la volupté du temps quand les responsabilités envahissent les adultes. Les premières années d'apprentissage sont fécondes ; jeux, promenades, lectures, repas, siestes, tout est prétexte à vivre comme des objets célestes. Nous rayonnons par la seule force de l'attraction familiale, en vivant à l'écart de mon passé. J'ai gardé le contact avec mes origines dans l'espoir de purifier celles-ci mais finalement l'indépendance s'est emparée de tout, je suis à peine propriétaire des souvenirs que les enfants commencent à laisser.

La dernière enfant

La troisième naissance est arrivée alors que le garçon marchait à peine. Je crois qu'en réclamant des biberons, la nuit, celui-là s'est arrangé pour gagner les plus grosses parts de faveurs. Sylvie s'est retrouvée enceinte au cours d'un voyage en Italie. Elle pensait avoir mangé un peu trop de pizzas.

Tout est allé vite, comme une nouvelle peinture dans mon atelier. Encore plus d'énergie dans notre sensualité. Cette troisième naissance a bousculé mes souvenirs : parfois je ne vois qu'un enfant dans mes bras, un petit morceau de vie me permettant de continuer à grandir alors que je suis adulte. Parfois je n'entends que la mécanique des ciseaux.

Sylvie cesse de travailler pour s'occuper des enfants, c'est un choix que nous faisons mutuellement et qui ne me dispense pas de participer aux efforts que demande un élevage d'humains.

Je ne voulais rien faire avec eux qui reproduise mon vécu, rien qui s'apparente à une tradition. Moi qui n'ai guère compris pourquoi j'avais eu des parents, je me devais de comprendre mes enfants. Les comprendre un par un et les comprendre ensemble. Je les avais désirés, j'avais participé à leur création. Maintenant, il fallait que ça roule...

Atelier N°2

1987-1992

Avec la naissance du 3ème enfant, vient la question d'un logement adapté. Pourquoi pas une maison ? Rennes est trop chère, nous finissons par découvrir un projet de lotissement, à Chartres-de-Bretagne, une dizaine de kilomètres au sud de Rennes. L'architecte propose de relever la toiture du garage pour y placer mon atelier : je me retrouve propriétaire d'un espace éclairé par une verrière. Le rêve. Changement radical !

Je ne pratique plus de peinture sur grands formats, j'ai été traumatisé par l'accumulation d'œuvres. Mon incapacité à leur trouver un débouché n'a d'ailleurs jamais été remise en question, j'aimerais arrêter de produire l'inépuisable ! Je me lance sur des installations. Je deviens capable de produire un labyrinthe avec deux mille mètres carrés de polyanes rien qu'en téléphonant à des entreprises pour qu'on me livre des blancs sur mesures.

Je vis de belles années expérimentales, j'expédie des moulages en plâtre à un expert en adjudication à l'Hôtel Drouot, heureux d'avoir enfin des acquéreurs, mais je ne parviens toujours pas à exposer mes œuvres en tant que telles. Les appels à projet que je remporte me demandent de la nouveauté. Je prends conscience que les installations qui en découlent renouvellent mes bases et mes matériaux, non seulement je ne suis pas capable d'être concessionnaire d'un style mais je pense que toute idée nouvelle doit privilégier une technicité nouvelle.

Je ne suis plus l'autodidacte qui apostrophe l'univers mais un ouvrier au service d'une entreprise qui propose des formes visuelles vaguement littéraires. C'est à Chartres de Bretagne, sous ma belle verrière, que je prends conscience qu'il y a eu un glissement dans ma vocation : je n'écris pas avec des mots mais avec des formes. Des formes que je place dans des espaces : les installer, c'est écrire des fictions directement dans le réel.

Malheureusement, l'augmentation de mon salaire ne suffit pas à payer mes dettes, il faut recourir à l'ardoise magique: vendre la maison, quitter le bel atelier.

Le lundi noir

Suite au décès des beaux-parents, je dispose d'un capital qui me permet de jouer à la Bourse. Une véritable addiction ! Je nourris cette dévorante activité à l'aide de chroniques financières, chaque journal qui tombe entre mes mains doit me livrer sa rubrique économique. Je chasse les conseils avisés, je croise mes lectures avec des informations, je bétonne les sources. Dès que je m'intéresse à une action, je gratte jusqu'au sang les renseignements qui touchent l'entreprise, sous prétexte d'approfondir mes connaissances en géographie économique et de rendre mes cours encore plus intéressants.

Comme le sol de mon atelier est souvent couvert de journaux, il m'arrive de cesser de peindre parce que mes yeux tombent sur un titre d'article prometteur ou parce qu'un tableau de cotations m'appelle de tous ses signes (positifs). Je ne crois qu'à la hausse des valeurs mais la passion du joueur l'emporte, j'apprends à gagner de l'argent à la hausse comme à la baisse.

Je contamine malgré moi le marchand de journaux : déjà intéressé par la Bourse, il finit par me laisser lire tout ce que je veux en échange de conseils. Mon addiction boursière se double d'une boulimie de lectures. Tout et n'importe quoi, j'ai libre accès à l'euphorie. Je finis par me sentir supérieur aux lois qui règlementent le marché

boursier. En abusant de la confiance de ma banque, je mène un jeu exactement contraire à la prudence...

Et la correction est très sévère ! Le 19 octobre 1987, *lundi noir*, les cours s'effondrent en masse. Je perds mon sang froid, je liquide tout dans les lendemains. Je ne me donne aucune chance de profiter des rebonds, je n'ai plus de patience. Dois-je avoir des excuses ? Ma vie familiale s'est accélérée : enfants, maison, déménagement proche. Je craque : là où je vais habiter, je ne me vois pas surveiller les cours de la Bourse plusieurs fois dans la semaine.

De l'histoire-géo aux arts plastiques

Si je n'avais pas perdu mon sang froid un jour de krach boursier, j'enseignerais peut-être encore l'histoire et la géographie.

J'aurais dû attendre que ça remonte mais j'ai vendu. Vendu au plus bas. Et j'ai perdu. Perdu gros, au point de penser au pire. En quelques jours, tous les scénarios se sont présentés à moi, un défilé qui a sapé mes nuits et ma conscience.

Ma tranquillité s'est échappée sans s'excuser. Qui va payer le découvert ? Je fais le tour des amis pour parer au plus pressé puis la banque, mise devant le fait accompli, m'octroie un crédit. Mais cela ne suffit pas. Au bout de quelques mois de réflexion, je finis par calculer qu'un salaire de certifié, avec 1300 francs de plus qu'un salaire de PEGC, devrait me permettre de faire face aux difficultés financières qui se présentent.

Voilà dans quelles circonstances je suis amené à penser au CAPES : pour financer mes déboires et redresser le budget familial. Oui mais quel CAPES ? Non seulement je n'ai pas une licence complète en Lettres modernes (impossible de se présenter au CAPES sans ce diplôme), mais je ne veux pas me lancer dans des études de latin qui ne m'intéressent pas et me paraissent inaccessibles. Et je ne me vois surtout pas enseigner une matière que j'ai fuie. Quant à l'histoire et la géographie, que j'aime bien enseigner, je n'imagine pas reprendre la fac pour un diplôme qui est au-dessus de mes goûts. Le plus simple, c'est de tenter les Arts plastiques en jouant sur mes acquis universitaires en littérature. Le test qu'on me fait passer m'envoie directement en licence pour acquérir des connaissances esthétiques, avec quelques rattrapages de deuxième année. Mon dossier me dispense de suivre les cours de pratique artistique.

Un an après le krach, je reprends le chemin de la fac pour une passionnante licence en Arts plastiques. Les enseignements sont excellents, je me nourris de théorie et de culture avec plus de facilités que mes débuts à Nantes. Je réalise, comme d'autres étudiants de mon âge, que la maturité facilite l'acquisition des connaissances. J'obtiens ma licence avec des mentions encourageantes.

Avec l'année du bicentenaire de la révolution française, je cumule commémoration et formation ! Il n'y a pas de place pour le doute, puisque la plupart de mes collègues ont le CAPES, il n'y a pas de raison que je ne l'obtienne pas ! Des collègues d'arts plastiques m'accueillent dans leurs cours, c'est ma formation personnelle car j'ai opté pour le concours interne, mais je la complète avec des lectures comme les rapports de jurys et des cours du CNED.

Les arbres ne montent pas jusqu'au ciel

La première fois que j'ai découvert cet adage boursier, j'ai bien compris qu'il s'agissait d'un appel à prendre ses bénéfices avant que le cours de l'action ne redescende.

Le ciel de la Bourse n'est pas plus large qu'une corbeille mais il rayonne ! En glissant de l'argent sous ce ciel-là, j'ai pris plaisir à décoder des graphiques et des tableaux, j'ai emprunté les routes des entreprises, j'ai côtoyé leurs réalités, j'ai questionné des idées économiques et financières.

Expérience euphorisante, la spéculation a été ma fidèle compagne. J'aurais dû me contenter d'être propriétaire d'un capital mais j'ai visé la possession d'un monde étranger. Aurais-je voulu devenir l'un de ces industriels novateurs qui savent faire sourire le succès? J'ai rêvé par intermittence, au gré de mes lectures. Je voyais de la créativité partout, je me sentais capable de me lancer dans une entreprise industrielle.

Après ce *lundi noir*, mes nuits sont blanches. Le suicide n'est pas une bonne solution mais il sauverait mon honneur. Je propose à Sylvie de disparaître de sa vie afin de ne plus la décevoir mais elle refuse ma démission. Je suis parti un matin en lui laissant un mot d'excuse, pensant que je ne rentrerai peut-être pas. Elle m'a appelé au collège, au moment du repas. Sa voix s'est accrochée directement à ma nuque.

Loïc Hervé

Cancale. *Traces-mémoires*, jetée de la Fenêtre, 1989. Commissariat Jean-Michel Jagot

J'étais tout con avec mes poutres en chêne. Je voulais les assembler en chevaux de frise au pied de la grande palissade noire de la jetée de la Fenêtre. Mon bois était trop dense, trop lourd, les cornières pas assez solides, les vis totalement sous dimensionnées. Je ne m'en sortais pas et la marée commençait à monter. Je n'aurais jamais dû faire couper mes madriers puisque je n'avais pas les moyens de les assembler comme des X en trois dimensions. J'aurais pu prendre modèle sur les obstacles anti-char que j'avais découverts sur les images du Débarquement en Normandie, assembler les trois barres entre elles. Mais non, question d'élégance,

chacun des quatre côtés d'une poutre devait pouvoir s'appuyer sur une jambe de force ; mes obstacles avaient un milieu, contrairement à ceux des Allemands qui étaient solides mais pas esthétiques.

Je galérais sur le sable et les coquillages quand l'un des artistes du projet *Traces-mémoires* est venu à mon secours. En quelques minutes, Loïc Hervé m'a expliqué comment procéder et avec quel matériel travailler. C'était simple, tellement simple pour lui.

Depuis cette première expérience, j'ai découvert à la fois les particularités de l'œuvre d'art in situ, celle qu'on crée sur place, et la solidarité du compagnonnage artistique. Loïc n'avait rien d'un donneur de leçon : il a sorti ses outils, il a foré mes poutrelles et s'est mis à mon service uniquement pour donner forme à mes idées.

Quand Françoise Chatel, la conseillère artistique de la DRAC Bretagne, m'a aiguillé sur le projet de Jean-Michel Jagot, j'ai suivi un chemin que je perçois aujourd'hui comme initiatique, parce que tout s'est enchaîné, depuis mon inscription en fac d'arts plastiques jusqu'aux rencontres des bonnes personnes à Cancale.

L'œuvre n'était pas visible à marée haute mais ça, c'était volontaire : le public était invité à se laisser surprendre par des grands X peints aux couleurs de la Révolution française. Je tenais à commémorer le bicentenaire parce que je faisais tout pour ne plus l'enseigner...

Le labyrinthe

Françoise Chatel, à peu près un an plus tard, me suggère de monter un projet avec le centre culturel du Triangle, à Rennes, afin de sortir de mon atelier et d'élargir mon horizon. Elle veut me faire grandir, c'est la seconde fois qu'elle me pousse de cette manière. Je m'en suis bien sorti avec les Chevaux de frise, alors je prends contact avec Yvette Le Gall, la personne qui se charge des expositions au Triangle et que je connais un peu puisque j'assiste à ses vernissages. Yvette et son compagnon, Jean-Marc Huitorel, critique d'art, sont des personnes accessibles, je me sens totalement en confiance pour construire un projet avec elle. Lequel projet passe par une installation avec un autre artiste, Marcel Dinahet, qui filme et photographie le travail des concrétions marines sur ses propres sculptures qu'il immerge en bordure des côtes.

Marcel propose d'appeler l'exposition *Vives-eaux*, je suis d'autant plus d'accord que le catalogue mettra en scène le titre. Celui-ci ne sera pas imprimé sur la couverture mais sur la première page de lecture, il sera partiellement lisible à travers une petite fenêtre découpée dans la couverture. L'idée de débordement me convient.

Je propose de construire un immense labyrinthe sous la grande halle du centre culturel, presque deux mille mètres carrés de plastiques noirs (destinés à l'agriculture) avec des allées blanches, pour dialoguer avec des complexités : celle de l'architecture tubulaire du Triangle et celle de l'aménagement du quartier (le Blosne est un quartier de Rennes plein d'immeubles qui se ressemblent et drainé par des rues qui nous perdent). Je compte sur la brillance des matériaux pour mettre en jeu un cheminement difficile, capable d'évoquer la présence de l'eau. Capable aussi de faire référence à la Crête mythologique et maritime pour me rapprocher à la fois de Marcel Dinahet et de Dédale.

Marcel fait appel à ses étudiants des Beaux-arts pour poser mon labyrinthe. Je suis très heureux de travailler avec, leur aide est autant technique que morale. Les dimensions sont immenses et les collages exigent plus de soin que prévu. Pendant quelques jours, je vis avec une petite société d'artistes, un monde jeune qui me reconnaît et me met à l'aise.

Marcel Dinahet

Marcel fait partie des artistes rennais qui m'apprennent le métier. J'ai été surpris de découvrir comment il est passé par l'expressionnisme alors que sa démarche actuelle s'approche du conceptuel. J'ai aperçu dans ses premiers travaux une sorte de Velickovic en 3D, comme du Rodin pressé de fuir la matière, avec beaucoup de noirs. Je n'ai pas eu l'opportunité d'observer ces œuvres en réel mais seulement en photographies : Marcel produit beaucoup et jette beaucoup aussi. Il me l'apprend peu après son exposition au domaine du Douven. Son côté insatiable m'intrigue. Son matériau de prédilection est un agglomérat qui ressemblerait presque au béton des artistes bruts, sa cimentation est riche en matières minérales. Il réalisait des structures plus ou moins totémiques, maintenant ce sont de grosses perles granuleuses. Mais ce sont les dernières.

Marcel se débarrasse de ses volumes en les jetant à l'eau pour filmer leurs vies sous-marines. On peut comprendre qu'il se débarrasse d'un passé trop physique pour lui préférer le registre de la contemplation ou de l'observation. En faisant séjourner ses espèces de perles dans la mer, il sollicite les hasards du vivant pour terminer son œuvre. Ou simplement la poursuivre, sans fin. Plus il plonge, plus il fait abstraction de l'objet pour lui préférer une image. Quand il invente sa cabine de projection, celle que je ferai exposer dans mon collège, non seulement il détourne le Photomaton mais il invente un moyen d'isoler le spectateur pour que celui-ci plonge seul avec l'artiste.

En 1992, l'année où nous exposons ensemble au Triangle, j'ai la chance de participer à un tournant dans sa démarche. Il me fait découvrir comment dématérialiser l'œuvre tout en lui donnant vie. Ce qui me plaira dans ses vidéos, c'est leur aspect atemporel ; ni début, ni fin, aucune démonstration. Les sons de la respiration et de l'eau, le mouvement des algues, les jeux de lumière, toutes ces

choses perceptibles devenues intrigantes parce que dépourvues de repères. Total flottement.

Quand Marcel Dinahet m'accueille chez lui pour préparer *Vives-eaux*, je vois passer dans son regard un appel du large, comme un navigateur au milieu de l'océan, qui trace sa route en observant les éléments. En me proposant l'aide de ses étudiants, c'est pour moi un acte de reconnaissance fabuleux. Je ne sais pas promouvoir mon travail et, là, c'est comme si une bande d'amis débarquait dans mon atelier pour prendre le relais et m'exposer. C'est le regardeur qui fait le tableau, a dit Duchamp, mais que penser de celui qui l'extrait de l'atelier ?

Le CAPES dans un paquet de Bonux

Ma toute première année de prof d'arts plastiques commence très mal. Très très mal. Je suis en poste comme stagiaire dans un collège pas très loin de là où j'habite (ça c'est très positif) mais Guiberteau, le collègue qui est chargé de me suivre, est un tyran. Il n'y en a qu'un seul conseiller pédagogique comme ça dans l'Académie.

Quand je rentre dans sa classe, les pots à eau sont alignés. Des fonds de bouteilles plastiques remplis aux $\frac{3}{4}$, très légèrement maculés de peinture dans la partie supérieure, là où les élèves font dégorger leurs pinceaux avant de les plonger. Guiberteau a nettoyé lui-même tous les pots, il a le tour de main pour chasser les surplus de gouache. Tout son programme est là : ordre et énergie.

La semaine suivante, c'est à mon tour de faire une leçon. Guiberteau m'attend au fond de la classe, à côté des pots à eau que je viens de préparer. Il me fait remarquer que les bords sont sales, en passant son doigt pour enlever la gouache... J'écris sur un coin du tableau mes objectifs. Très vite je réalise que la gouache n'est pas forcément la bonne technique pour mon sujet, les élèves n'ayant pas le temps de produire une réponse dans l'heure. Ma question se révèle trop ouverte, trop vaste.

Guiberteau est encore plus grognon que jamais, il me demande d'emblée si je n'ai pas eu mon CAPES dans un paquet de Bonux. La référence à la lessive me touche, je n'ai jamais compris pourquoi ma mère n'achetait pas ce merveilleux produit : un cadeau caché dans une poudre parfumée ! Mon tuteur a les mêmes références que moi mais *expérimenter* ne fait pas partie de son vocabulaire.

A la fin de l'année, une fois mon stage validé, une fois titulaire de mon cadeau Bonux, j'écris à mon inspecteur qui s'est montré un peu déçu par ma leçon. Autant qu'il sache pourquoi je n'ai pas pu faire mieux. Je lui expose mes difficultés à travailler avec Guiberteau et lui explique mon choix de faire profil bas le jour de l'examen. Puisque le recrutement des conseillers pédagogiques en arts plastiques est difficile, je lui propose de remplacer Guiberteau, en mettant en avant mes années d'expérience et la confiance des deux conseillers pédagogiques qui ont encadré mes autres stages et avec qui je suis devenu ami.

Guiberteau est tout surpris de me voir en tant que conseiller pédagogique lorsque je fais ma rentrée au Centre de formation. Moi, je suis surpris de ne pas le remplacer. Son visage n'étant pas façonné pour sourire, on en reste là, on se serre la main en bons collègues mais je sais que la mienne sentira toujours la lessive.

Atelier N°3

1992-2003

Le CAPES n'a pas suffi, l'augmentation de mon salaire n'a pas suffi, il a fallu vendre Chartres pour rembourser les dettes. Nous profitons de ma mutation à Montauban-de-Bretagne, suite au concours, pour imaginer un nouveau projet d'habitation, plus loin de Rennes, certes, mais accessible au budget. Cette fois-ci, je fais sur-creuser le sous-sol pour y aménager un atelier.

Dans ces années-là, je réponds à des appels à projets axés sur des installations et j'obtiens des commandes ou des expositions qui me permettent de penser que la vie est belle. Une ou deux lignes par an sur mon CV me suffisent à dire que ma vie d'artiste fait son chemin. Si j'ai conscience que ma production d'atelier ne rencontre guère de succès, contrairement aux installations, j'estime qu'elle me permet de nourrir ma réflexion et d'entretenir mon esprit créatif. A la manière du pianiste qui fait ses gammes ou du sportif qui s'entraîne, je descends dans mon atelier pour manipuler des idées.

Photographier les enfants

Il fait bon, le soleil est légèrement voilé : c'est le temps idéal pour une séance photo. *Les enfants ? On y va !* Ce n'est jamais l'enthousiasme mais toujours un bon moment. Par périodes, je fixe leur image sur pellicule. Si je ne le fais pas, je le regretterai. Quelques minutes suffisent, quand la lumière est bonne ; je sais ce que je veux et eux aussi le savent. Parfois, c'est au cours d'une visite dans un espace couvert que je capture leurs visages, sans ombres ni grimaces. Fonds neutres, assez foncés pour faire ressortir la blondeur de leurs teints. Pas de contre-jour.

Dans le viseur de mon Olympus, je les cadre comme une belle documentation pour me rappeler qui nous étions. Moi, je ne change pas mais eux trois, ils n'arrêtent pas de grandir. Je veux garder la tendresse et toutes ces choses-là quelque part. Ils jouent, je les observe, puis tout à coup je leur demande de ne pas bouger ou de se décaler un peu. Trois blonds, trois mouvements.

Je me demande si je n'ai pas voulu ces enfants pour le plaisir de les voir s'amuser. Ils jouent à découvrir des jeux et à s'épuiser. Comme ils ont de plus en plus chaud, ils jettent à mes pieds les manteaux puis les pulls. J'ai droit à quelques mots pour me faire comprendre qu'ils sont très occupés par leurs aventures.

Mon cerveau s'imprègne de leurs vies avant que la pellicule ne prenne le relais. Leurs manières, leurs cris, leurs tics : je suis presque dans l'observation d'un élevage. Complice, je ne dis rien sur l'instant, rien qui ne soit nécessaire, je ne veux pas brimer leur spontanéité mais j'enregistre et classe sans suite une foule de détails jusqu'à la prochaine fois.

Plus je les photographie, plus je les filme, plus j'en fais des êtres indépendants. Ce que je leur dis compte moins que ce que nous faisons ensemble. Je les extrais de leurs chambres pour qu'ils me montrent ce qu'ils sont pour de vrai. En les mettant sur photos, j'actualise ma paternité, avec un cadre qui change des anniversaires.

Peut-être suis-je influencé par le protocole de la photo de classe ? A chaque rentrée, je prends mes élèves en photo, rangés par ordre alphabétique sur quatre lignes et je colle ce trombinoscope dans mon carnet de notes. Inutile de dire que je ne jette pas ces carnets.

J'enterre ma mère, j'enterre Jean-Paul

L'église est pleine. Elle s'est remplie de monde, un monde que je ne connais pas car mes parents ont beaucoup d'amis. Et un monde que je ne reconnais pas, ma famille aux cent cousins a grandi et vieilli. Je ne reconnais plus personne et puis c'est trop tard maintenant. Je voudrais m'excuser mais c'est trop tard. Il n'y a pas assez de places, beaucoup se tiennent debout dans le fond. J'ai voulu me retourner pour accueillir ceux qui sont venus lui rendre hommage, le dernier hommage, disent les professionnels, mais ce n'était pas une bonne idée. Je ne sais pas pourquoi je pleure autant.

Mes larmes sont intarissables, elles me secouent. Je suis pourtant réveillé. Je ne résiste pas, je laisse aller. Je ne peux rien faire. Je me suis assis sur le banc, tout devant. Son bois est lisse et froid comme les journées de ce décembre. J'ai réussi à lire l'un texte que nous avons choisis avec le curé, j'ai réussi à voir le silence de la foule mais à peine revenu sur ma planche, les yeux se sont brouillés, mon cœur s'est échappé.

Je me cache dans une douleur qui ne me fait pas souffrir ; je ne comprends pas ce sortilège lacrymal. Inutile de résister, je laisse aller silencieusement. La dame dont nous honorons la mémoire m'expliquera pourquoi elle me fait pleurer. Pourquoi elle me fait tant pleurer. Pourquoi je suis le seul à pleurer ainsi. Les yeux rouges de ma sœur se posent au plus profond de mon désarroi : elle a rompu sa part de douleur depuis longtemps, je le sais. Mais je ne sais pas encore tout.

Je l'enterre avec des larmes parce que nous nous sommes menti. Nous n'avons pas su nous aimer et le pire reste à venir.

Je tiens le recueil des Fables de La Fontaine dans une poche, ma sœur m'a appris qu'elle voulait qu'on lise *Le laboureur et ses enfants* sur sa tombe. C'est à moi

qu'échoit la responsabilité de cette volonté. Les lectures me fortifient. J'ai abandonné l'idée d'apporter son agenda pour lire en silence ses dernières pages. Un petit calendrier rouge dans lequel chacune de ses journées est annotée : du château de St Mars d'Outillé jusqu'au centre François-Baclesse. Je me suis ravisé, je le rangerai avec mes carnets.

J'ai fait un aller-retour dimanche dernier, une fée m'a prévenu qu'elle allait partir. J'ai roulé au milieu d'une solitude immense pour la voir livrer ses combats. Elle gaspillait ses dernières forces avec sa volonté de rejoindre son lit dignement depuis les toilettes. L'élégance de la douleur au seuil de la mort.

Nous avons parlé des choses comme si elles ne s'épuisaient jamais, ses projets avaient le goût du temps perdu dans la forêt. Comme l'une de ces promenades qui lui faisaient tant de bien le dimanche après-midi.

Combien de fois ai-je feuilleté son agenda aujourd'hui? L'écriture de mon prénom est très faible. En lettres capitales pour les deux premières lettres, comme toujours. Le X et le A bien séparés et *v-i-e-r* en attaché. Quelques lignes plus loi, la dernière ligne, mardi 29 novembre : *commencé chimio aujourd'hui*. Sa main n'a plus de force, les lettres se fondent dans un tremblement ultime. Ses dernières forces, là sous mes yeux.

En quittant l'église, je salue la mère de Jean-Paul, mon meilleur copain d'enfance : elle m'apprend qu'il est décédé brutalement d'une maladie rare. Ses yeux humides cernent un passé endolori, nous nous embrassons en silence. Je n'ai plus de mère, elle n'a plus de fils ; il faut bien cette journée pour cueillir une pareille nouvelle, moi qui ai perdu de vue Jean-Paul l'année même où Claude Daniel a pris en charge ma vie.

Le métier à broder

Le vieux rose qu'ils ont choisi pour le papier peint m'interpelle. Pourquoi ? C'est une sorte de tissage végétal dont j'aime beaucoup la matière. Les fibres écrasées sont très larges, leur alignement est artisanal. Les variations de teinte accentuent l'effet naturel du vieux rose. Mais ce rose ? Je n'en reviens pas, moi qui mets du blanc partout. C'est un rose très doux, très pastel mais comment peut-on vieillir dans la couleur du vieillissement ? C'est un rose agréable, on dirait qu'il s'excuse. Il s'excuse d'être aussi vieux et tapissé sur tous les murs d'une pièce éclairée par une fenêtre tout aussi fatiguée d'apporter de la lumière jour après jour – je me dis que c'est là que j'ai dû naître puisqu'il n'y avait qu'une chambre dans cette maison quand ils l'ont achetée. En passant ma main sur les murs, je revois mes parents admirant la tapisserie jaune que je venais de poser à Montauban, un tissage très fin, des lés très larges. Ils étaient comme deux observateurs béats : j'habitais une maison lumineuse, ma famille était radieuse...

Ils sont restés assis côte à côte, attendant qu'on leur serve le bonheur d'être là. C'était la fête autour des fruits de mer, il y avait des poèmes dans la bouche des enfants, des cadeaux partout, des jours heureux sur chaque instant.

Ce rose-là me parle aussi des bouquets que j'ai pu faire sécher, la tête à l'envers pour conserver la forme dodue des boutons. Je suis dans une chambre forte, gardienne de souvenirs, gardienne du repos des âmes. Près de la fenêtre, caressé par le voilage des rideaux, le métier à broder est installé. Un mouchoir blanc y est tendu, carré de lumière prêt à recevoir une composition florale dans l'un de ses angles. Je pose ma main pour tester la tension, comme sur la peau d'un tambour, j'entends l'aiguille craquant le tissu. Son cri résonne, en rythme, encore et encore. La dextérité butinant un dessin, la virtuosité d'une piqûre tenue comme un crayon et la précision épaisse comme un fil.

Ma mère n'avait plus la force de monter à l'étage pour broder. Elle sortait peu, la douleur et les malaises ne l'éloignaient guère du lit. Elle qui rêvait de vivre dans une pièce unique, tout à portée de main, depuis le couchage jusqu'aux instruments de cuisine qu'elle imaginait rangés sous le lit. Etait-elle déjà fatiguée pour plaisanter ainsi ?

Un silence pur m'ensorcelle dans cette chambre, j'ai presque conscience de pénétrer dans la cellule d'une religieuse. L'espace est confortable mais comme dénudé : un fauteuil, une armoire années 40 et deux petites tables de chevet en merisier attendent qu'on veuille bien les utiliser. Ce qui est nu s'appelle silence, le décès est encore présent. Le tissu s'appelle linceul, la mort n'a pas tardé.

L'armoire n'a pas bougé mais ses portes joufflues ne m'intimident plus. Draps épais, vêtements des grands jours, costumes et robes, stationnés sur des portemanteaux en bois. Lavande et naphthaline unis pour toujours. La propreté, l'honneur d'un couple, le refuge de la dignité.

L'agrégation

Maintenant que je suis conseiller pédagogique, j'intègre la garde rapprochée de l'inspecteur. Il faut savoir que chaque inspecteur a son club de supporters, des enseignants sur qui il peut s'appuyer pour mener à bien ses nombreuses missions. Mon club se réunit de temps en temps pour discuter de choses importantes : rédaction de sujets pour le bac, analyse des nouveautés du programme, expérimentation de méthodes, gestion des formations. Par chance, Guiberteau ne fait pas partie du club.

La période est favorable aux séminaires, mon inspecteur d'arts plastiques a les moyens d'organiser des réunions sur plusieurs jours. Il aime enfermer son équipe dans des lieux hautement sympathiques : le domaine de la Briantais (en face du barrage de la Rance à St Malo) ou l'île de Tatihou (en face de Saint Vaast la

Hougue). Deux souvenirs marquants que les enseignants d'aujourd'hui ne peuvent certainement pas imaginer, deux écrins propices à la réflexion et aux amitiés.

Je découvre une manière de travailler véritablement collective ; le tutoiement entre collègues n'est pas qu'une tradition, il y a une réelle égalité entre tous les présents. Je me sens très vite en confiance, le fait de participer en prenant facilement la parole m'ouvre des perspectives. Non seulement le groupe m'intègre bien mais j'adhère au militantisme qui anime ces rencontres ; j'y explore des pédagogies originales, des pistes de travail incroyables. Des idées, encore des idées, et puis des agrégés, beaucoup d'agrégés.

Je me découvre en phase avec les participants les plus engagés, les échanges sont tellement nourris qu'un jour je rentre chez moi en me disant que je dois passer l'agrégation. Ce qui me paraissait jusque-là totalement inaccessible devenait parfaitement tangible puisque j'appréciais les individus qui possédaient ce diplôme. Je retrouvais tout à coup la perspective du joueur face à une partie gagnante, requinqué par sa poignée d'atouts en mains. Mon jeu croisait l'art, la pédagogie et un fond de rhétorique.

Le copain qui m'a guidé pour passer le CAPES d'arts plastiques quand j'étais PEGC, me conseille de suivre la formation universitaire pour le concours interne. Effectivement, Jacques Sato, l'un des responsables de cet enseignement dispense un cours passionnant, ses analyses sont limpides et synthétiques. Même si j'échoue lamentablement aux écrits la première année, je ne me décourage pas. Je relance la préparation, j'y mets de la méthode parce que je mérite bien ma claque : il ne suffit pas d'avoir des convictions et quelques connaissances pour réussir une chose comme ça, il faut travailler les détails. Je demande à lire mes copies désastreuses, je sollicite des conseils en conséquence puis je problématise à tout va, en décortiquant avec timing chaque étape de chaque écrit. Et ça marche ! La deuxième année de préparation au concours est si bonne que je me retrouve bien classé.

La troisième phase

Lorsque Claude Daniel m'a présenté le métier d'instituteur comme une victoire sur mes origines campagnardes, je n'ai pas dit non, j'ai vécu une première époque. Je suis devenu PEGC comme lui avec l'envie de bien faire. On a vu ce que ça a donné.

Avec le CAPES, j'ai définitivement quitté Claude Daniel et j'ai commencé à m'approprier une vie personnelle. D'ailleurs, à partir du jour où j'ai pensé à ce concours, les choses n'avaient plus le même goût. Il a suffi que je m'inscrive en arts plastiques pour avoir la confirmation que j'étais libre.

Avec l'agrégation, je quitte définitivement mon passé. Je quitte la couleur de mes origines familiales. Ce n'est pas de l'ascension sociale mais une migration culturelle. Certes, il y a un déplacement dans mon positionnement social, seulement je n'ai pas

pris de hauteur sur mes semblables. Ma troisième phase professionnelle ne fait que confirmer mon goût pour le déplacement.

Mouchoirs brodés

Je repars de la maison avec des échantillons typographiques. Les initiales de ma famille sont brodées comme des paysages romantiques. Ma mère les a placées dans les angles, de telle manière qu'elles apparaissent au milieu du carré une fois que le mouchoir est plié.

Soigneusement repassé, le mouchoir était pour moi un compagnon fidèle. Je ne quittais pas la maison s'en en avoir un dans une poche. Quand je pouvais mettre la main sur du parfum, j'en versais quelques gouttes, faisant en sorte que le pliage favorise sa diffusion. Parfois j'y coulais un produit mentholé capable de soulager mon rhume mais ce n'était pas facile de trouver ce genre de potion chez moi.

Je suis passé au Kleenex depuis de nombreuses années, je ne saurais plus sortir un tissu de ma poche, le déplier, chercher discrètement un espace où pincer mes narines. Je ne saurais plus laver les taches de sang.

J'ai vu ma mère broder ses mouchoirs ou ses napperons comme on peut voir un enfant faire des dessins ; on ne lui demande rien et on se retrouve avec un cadeau entre les mains. Je repars avec une boîte remplie de mouchoirs. Une boîte qui a contenu des chocolats Poulain, le genre de cadeau que je faisais régulièrement à Noël parce que je ne savais quoi leur offrir.

Le bel homme et son épouse

Claude m'avait dit un jour que mon père était bel homme. Il avait raison, j'étais plutôt fier de lui, les jours où il endossait son costume.

Cheveux coiffés en brosse, avec une élégante petite vague qui vient s'échouer en haut d'un front légèrement ridé. Tout est là, autour de cette rencontre au-dessus du front, cela lui donne les allures d'un homme d'expérience, actif, réfléchi. Séduisant. Ses yeux sont clairs, le visage carré, les lèvres fines. Une petite fossette au milieu du menton, juste ce qu'il faut pour que son visage paraisse dessiné avec une exigeante symétrie.

A la campagne, nous apprenions à respecter certaines règles vestimentaires, ce que nous portions le dimanche se devait d'être propre et beau. Peut-être que l'expression *vêtements du dimanche* était la seule expression synonyme de beauté vestimentaire. En ce qui concernait les dimanches (et les soirées) où mes parents étaient de sortie, je manquais rarement le spectacle de leurs préparatifs, les apparences étaient harmonieuses, soignées, parfumées.

Lui, avec cravate et pochette assortie, un costume qui évoluait en fonction de la teinte des cheveux. Comment pouvait-il se métamorphoser ainsi ? Je crois que son visage avait un pouvoir secret, aidé par son physique discret. Sa taille n'était pas grande, comme la plupart des hommes de sa génération, mais sa minceur le plaçait immédiatement dans le monde de l'élégance. Même quand il portait son costume de pompier, il ne ressemblait pas aux autres hommes.

Ma mère savait l'accompagner avec élégance mais elle n'avait pas son charme. Elle n'avait physiquement aucun charme, d'ailleurs. Son visage était beaucoup trop joufflu pour être séduisant. Elle avait un visage fait pour travailler, pas pour séduire. Volontaire, puissant, charnu : son visage était une réserve d'énergie pour affronter les nombreux aléas d'une vie mais il n'avait rien de féminin.

Il a fallu que ma mère porte des lunettes pour que son sourire devienne crédible, il a fallu que sa chevelure se teinte d'argent pour que son regard devienne maternel. En fait, je me demande si le temps n'a pas joué en sa faveur ?

Sur une photo de studio, abandonnée dans un tiroir, le couple se tient face à l'objectif sur un fond de ciel nuageux. Ces nuages jouent l'impermanence du temps contre l'immobilité du décor. L'autre chose qui me surprend, c'est la main de mon père posée sur l'épaule de ma mère : je ne vois pas une main amoureusement posée mais des doigts intimidés, hésitants. Et c'est là que je vois la blessure : le contact entre ces deux êtres n'est pas un geste tendre.

Commandes (1992-2005)

Le cube d'eau que j'ai imaginé pour répondre à la commande d'une fontaine, rue St Héliar à Rennes, est venu d'une idée de socle blanc ceinturé par une balustrade. A la place de la balustrade, je voyais un garde-corps de balcon permettant au spectateur de se pencher sur un bucher de matériaux pour contempler un ruissellement. Je voyais ce bucher comme un *stack* de Tony Cragg, un beau cube bien tassé, façonné avec tout ce que j'aurais récupéré dans le quartier de la future fontaine, et de l'eau à la place du feu, non pas pour détruire le passé mais pour le revitaliser, une crémation qui ne garderait que l'idée de la purification.

...Jusqu'au jour où un fontainier de l'entreprise Diluvial m'a expliqué qu'il n'y avait que la pierre à résister au perpétuel écoulement de l'eau. Alors je me suis concentré sur la possibilité de donner une vraie forme cubique à l'eau, avec un aspect tactile, chacun pouvant plaquer sa main sur l'une des parois. Aller plus loin que regarder, toucher, jouer...

On m'a laissé patauger (dans tous les sens du terme) pour mettre en œuvre mon projet, j'ai parcouru les magasins de bricolage et de jardinage en croyant trouver la pompe et les matériaux dont j'avais besoin. Lorsque le conseiller artistique de la ville s'est décidé à me donner le nom d'un professionnel, je me suis demandé s'il n'y avait pas un petit conflit à l'intérieur du groupe des responsables. Puisque ce n'était pas lui

qui avait choisi mon travail, n'avait-il pas gardé le silence pour manifester sa réprobation ? En un rien de temps, grâce au fontainier, j'ai découvert trois mondes de professionnels : la pompe en inox, la structure en béton et les parois en granit bleu de Lanhélin, mais j'ai aussi calculé qu'une fontaine pouvait atteindre le prix d'une petite maison si son eau était correctement recyclée.

C'est un peu la même chose avec l'herbe que je voulais faire pousser sur la paille des roundballers à Merdrignac, tout s'est bien enchaîné à partir du moment où je me suis adressé à un professionnel qui fabriquait de la pelouse fraîche. J'ai rempli le coffre de ma voiture avec de belles plaques vertes et terreuses plus vite que si j'avais semé des graines. Le spectacle de l'œuvre n'a été bon qu'une poignée de jours, parce que je n'avais pas prévu d'arrosage automatique. Le rouleau de paille est un bel objet en soi mais il demande de l'expérience.

Je voulais changer de matériau à chaque projet d'installation mais le pragmatisme a eu raison de moi, je me suis autorisé des reprises ou des adaptations. La seconde fois où j'ai travaillé avec des roundballers, j'ai appliqué une peinture directement sur la paille mais lorsque j'ai utilisé des serre-joints, en copiant une idée de Loïc Hervé, ça a toujours été pour former des plantations, que ce soit des piles de livres sur le campus universitaire de Ker Lann ou des blocs de racines d'asperagus dans le jardin d'une artiste qui m'avait invité pour une ouverture d'ateliers.

En un peu plus d'une dizaine d'années, j'ai enchaîné les projets lourds (en quantité de travail) et novateurs (du point de vue des matériaux sollicités). Le *labyrinthe* de *Vives-eaux* avec des polyanes noirs et blancs ; la *paléotomobile* avec une Ford Escort désossée, squelettisée ; l'onde de *La mer, le vent*, en briques de verre (centre d'art Passerelle à Brest) ; les moulages de révolvers en plâtres pour la vente de VRAC sur le marché des halles de Rennes ; les sabliers de sédiments pour *Criard* à Concarneau ; la planche à clous et sa chaîne pour l'exposition *A la fin sans fin* au centre culturel de Ploufragan ; la compression de déchets métalliques pour *Les recyclades* du SMICTOM (Pays de Brocéliande) ; la mousse expansive pour le passage piéton traversant l'étang de la Chambre au loup d'Iffendic ; les impressions sur tissus imitant des peaux animales pour confectionner des abris dans la vallée de la Conie, en Beauce ...

Serge Jamet (1959-2018)

Il associait la rigueur à la liberté pour ses créations. Il m'a montré comment se détacher des contingences, j'ai rarement vu un artiste aussi indifférent au confort matériel. Il vivait sans grands moyens financiers, comme un individu désintoxiqué de la vie. Il avait la placidité un peu triste du sage mais cela ne m'empêchait pas d'apprécier son aura et de rechercher son amitié.

C'est Serge qui m'a invité à rejoindre la communauté des artistes rennais pour les ouvertures d'ateliers. C'est lui qui m'a fait prendre conscience que rejoindre une manifestation de groupe équivalait à une ligne de conduite artistique.

Il m'a aidé à réfléchir, sur mon projet de fontaine, en m'accompagnant dans le quartier en démolition pour prélever un maximum de matériaux, surtout des lames de parquet en châtaignier dont il fallait se méfier des clous rouillés. Tous les deux, à l'aide d'un groupe électrogène et d'une petite disqueuse, nous avons découpé les quatre grilles de balcons qui composent le *Mètre cube d'eau*.

Et c'est à lui que j'ai pensé tout naturellement pour une résidence en milieu scolaire, avec une grande salle pour atelier en face de ma propre classe. Lui, l'homme tranquille au milieu de tableaux un peu chamaniques, défiant les intempéries, capable de faire apparaître les formes géométriques les plus simples au terme de procédés non picturaux mais revendiqués comme tels.

Le deuil de mon père

Je redécouvre mon père après le décès de ma mère, c'est un homme attentif, calme et bienveillant qui tente de cacher son chagrin au fond de la gorge. Sa parole chemine au bord du vide, le corps s'est voilé : un léger fléchissement depuis qu'une partie de lui-même refuse la réalité. Quand je l'ai vu s'agenouiller au plus près du lit pour parler à ma mère, j'ai pensé qu'il tentait un miracle, jamais il ne s'était mis dans une telle position d'humilité et de soumission. Jamais. Les silences ponctuent sa gentillesse assommée, des silences qui font briller son regard. Il ne pleure pas mais nous entendons un pincement dans sa respiration. Son deuil prend l'âge d'un somnambule étranger au monde, il regarde la vie qui s'offre à lui comme le ferait un naufragé ébloui par la douleur. Mon père se déplace dans un chagrin dont nous ne savons pas alléger la peine, il vient échouer sa conscience dans une maison devenue trop grande. Tout ce qu'il dit, tout ce qu'il regarde montre l'absence : Elle n'est plus là. Les choses, les meubles, les objets, tout est en berne. Nous ne sommes là que pour lui, il peut à peine mettre pied à terre ; nous percevons tout ce qui l'entrave mais il est déjà en route. Il nous dit qu'il avance mais il n'avance pas. Il nous dit qu'il se remet mais il ne se remet pas. Nous voyons qu'il est perdu, nous voyons qu'il manque de tout. La mort a scellé l'usage de sa maison ; la mort de son épouse l'oblige à prendre possession d'un univers qu'il ne connaît pas.

Mes parents se sont partagé les tâches du quotidien comme bon nombre de couples : l'homme au jardin, la femme dans la maison. Au mari les tâches extérieures, à l'épouse les tâches intérieures. Le deuil est une double peine pour un homme comme mon père, il est pitoyable face aux obligations domestiques qui l'attendent. L'emploi de la machine à laver relève pour lui d'une expérience digne des hiéroglyphes. La famille se mobilise pour éduquer sa solitude et son expérience, les voisins s'y attellent.

Des enfants du quartier viennent l'aider à soigner les animaux. Difficile pour ceux-là de résister aux lapereaux et aux poussins. Difficile d'éviter le piège.

Inhumation et crémation

La duplicité de mon père apparaît pour la première fois le jour où une association crématisiste réclame l'incinération de ma mère, presque un an après son décès. Seuls ma tante Mumu et mon père savent qu'elle a souhaité un jour ne pas être incinérée. Aucun de nous quatre, ses enfants, n'est au courant de cette volonté. L'association menace de porter plainte face au silence de mon père, lequel nous affirme qu'elle a changé d'avis peu de temps avant de mourir. Après avoir protesté de bonne foi, blessés par l'absence d'information de part et d'autre, nous procédons à l'exhumation du corps et à son incinération. Nous parvenons à geler la décision de disperser les cendres dans sa forêt natale, l'urne funéraire est déposée en lieu et place du cercueil, sous la pierre tombale en granit rose.

Fallait-il voir dans la crémation un moyen de fuir l'époux ? Je ne sais pas quoi penser, ma mère était capable d'avoir des idées que personne ne partageait. Ce morbide coup de théâtre nous fait croire qu'il y a une famille unie, pleine d'amour et de partage, alors que chacun fait ce qu'il veut dans son coin sans informer qui que ce soit. Nous n'avons pas réclamé son testament, ce qui est quand même un signe de confiance dans le fonctionnement de la famille.

Peut-être aurions-nous dû mettre une poignée de cendres dans un mouchoir brodé, pour bien lui faire comprendre notre chagrin ? Elle voulait toujours se promener en forêt quand il faisait chaud, le dimanche après-midi, alors que nous rêvions de plonger dans la Sarthe. La forêt, la forêt... elle en parlait comme d'une terre des origines alors que ça ne m'intéressait vraiment pas, j'en avais bien assez de courir la campagne pour occuper mes journées.

Dès que le père ne sera plus là pour nous en empêcher, les cendres se mélangeront aux peuples qui tapissent le sol de la petite forêt de Saint-Rigomer-des-Bois. Là-dessus, nous sommes d'accord tous les quatre.

Je suis presque content de constater aujourd'hui que je n'étais pas le seul à ignorer les dernières volontés de ma mère, contrairement à ce que je ne vais pas tarder à découvrir.

Le lapin contre sa joue

Elle m'a supplié : *il est triste, il est malheureux...* Tout son vocabulaire y est passé, la plus jeune de mes filles est comme ça quand elle argumente. Elle ne se répète pas, elle décline toutes les facettes de son idée à un rythme rapide, de peur d'être interrompue. Elle commence par l'affectif, l'amour pour son grand-père, et termine

par l'utilitaire, l'aider à soigner les lapins, arroser le jardin, faire sa cuisine. Quand une professionnelle de la dinette se propose de préparer votre repas, on ne sourit pas.

De temps à autres, les enfants se découvrent des talents et des capacités dont ils veulent faire profiter d'autres personnes que leurs parents. Ça pourrait être vexant. Elle m'a supplié, moi, le fils de son grand-père, comme si j'étais la dernière personne qui n'avait pas donné son accord. J'ai surtout vu comment elle prenait soin du petit lapin, posé sur le bras pendant que sa main le caressait doucement.

Avant de remettre le jeune fauve de Bourgogne dans sa cage, elle le frotte contre sa joue en me regardant bien droit dans les yeux. *T'as vu comme il est mignon !* Je ne sais franchement pas qui est le plus mignon. Et puis nous sommes tous passé par là, à tenir la peluche vivante entre les mains, à renifler sa jolie fourrure, à souffler des mots câlins dans ses oreilles dressées. Que pouvais-je dire à une enfant passionnée d'émotions qui voulait tenir compagnie à son grand-père?

Nous l'avons laissée, seule avec mon père et ses lapins, quelques jours pour apaiser la tristesse d'un vieil homme. Je n'avais plus un père mais un homme vieilli par le chagrin. Les huit années de ma fille semblaient pouvoir redresser sa vie, pourquoi aurais-je dit non ? Pourquoi aurions-nous refusé ? Sa générosité nous bouleversait. Elle passerait quelques jours de vacances au milieu d'un royaume champêtre, à partager sa solitude et consoler son veuvage. Elle ferait face à toutes sortes d'occupations domestiques grandes comme des jeux nouveaux, pensions-nous. Il est trop tard pour se poser des questions. Là aussi !

Avec le deuil, mon père avait maintenant le goût du miel, nous nous parlions d'égal à égal. Peut-être même commençait-il à inverser les rôles en me confiant les responsabilités d'un chef de famille, laissant prendre des décisions à sa place. Lorsque j'ai rempli sa demande de pension de réversion, j'ai senti une émotion monter en moi, comme si je lui préparais un baume miraculeux. Ma démarche mettait à l'abri du besoin l'homme le plus tendre de la Terre.

Toutes ces années où je considérais que nous étions étrangers l'un à l'autre, où le dialogue n'existait pas, où nous menions des vies parallèles, étanches. Lui toujours au travail (elle aussi, d'ailleurs) et moi en vacances – quelle idée de profiter de ses jours de repos pour rendre visite à la famille ! Même le dimanche, ça travaillait à la maison ! Quand ils venaient tous les deux nous rendre visite en Bretagne, mon père ne savait pas partager son existence avec la nôtre, il lui fallait explorer les environs, marcher, découvrir les extérieurs. Il n'était pas du genre à se poser au milieu des enfants, comme ma mère, qui faisait ce qu'elle pouvait pour être attentive.

Nous avons quitté sa maison en saluant un couple plein d'affection l'un pour l'autre. J'étais heureux de découvrir un homme plein d'attention, plein d'une gentillesse qui n'avait jamais existé dans ces lieux. L'homme brave qui donnait sa main à une fillette blonde comme tout, c'était mon père. Le veuf, l'inconsolé.

Il appelle deux jours plus tard parce que notre fille pleure. Malgré sa détermination, nous comprenons que le projet de la petite a échoué. Il ne sait pas pourquoi elle est en larmes mais nous n'essayons pas de la raisonner à distance, il y a assez de tristesses comme ça. Qu'importe s'il faut reprendre la route, c'était tellement courageux de sa part d'avoir demandé à rester à ses côtés. Elle ne pleure jamais, elle n'est pas capricieuse. Elle n'aura pas résisté. Contre la solitude, la distance ou peut-être la douleur de son grand-père aussi, sa bravoure n'aura pas résisté.

La récupération se fait sur un parking à mi-chemin. Cela pourrait presque ressembler à un échange de prisonniers sur un no man's land. Nous ne nous attardons pas, la déception après le deuil, ça commence à peser dans les cœurs. Mon père va rentrer chez lui avec davantage de blessures, tandis que la petite ne doit pas culpabiliser mais retrouver son insouciance.

A peine Sylvie a-t-elle accompagné notre fille dans sa chambre que celle-ci lui confie un lourd secret. Son grand-père, son pauvre papy, lui a demandé de se déshabiller et de dormir contre lui.

On nous a expliqué que c'était une chance qu'elle se confie si vite...

Immédiatement après sa confiance, elle dit sa déception. Sylvie est bouleversée : non seulement sa fille est abusée par son grand-père mais celle-ci a mal pour moi, elle a mal que je découvre la face cachée de mon père. Je comprends qu'il ne faut pas que je la questionne, elle ne me donnera pas d'information sur le comportement de son papy.

Sylvie comprend tout de suite que notre fille ne veut pas que la honte et la douleur rejaillissent sur moi.

Ça me fait deux coups de poing. Elle avait de quoi pleurer ; à mon tour, maintenant ! Immédiatement après la révélation, une grosse bulle éclate dans ma conscience : *Je le savais ! Il plongeait sa main dans la culotte de ma sœur !* Je regarde Sylvie dans les yeux et lui explique le souvenir qui vient d'exploser.

Il plonge sa main

Je suis assis sur la petite chaise à côté du radiateur, c'est une chaise pour jouer à la dinette mais je ne joue pas à la dinette, je casse des noix en m'efforçant de ne pas les manger immédiatement. C'est bien meilleur si je les croque par poignées. Je fais attention à ne pas écraser les circonvolutions quand je les décrois, j'aime sortir les noix par gros morceaux, sans abîmer leur cerveau. Si elles sont encore bien fraîches, j'enlève la petite peau qui les recouvre, le goût est moins amer.

Les deux grands regardent le journal que mon père a étalé sur la table. Ils cherchent tous les trois un article sur la commune, je crois. C'est leur affaire, je ne les entends

pas, je ne sais pas s'ils parlent. Mon père glisse sa main gauche dans le pantalon de ma sœur. Sa main plonge le long de ses fesses, le mouvement est régulier.

Ma sœur est appuyée sur la table, à l'aide de ses bras qu'elle a croisés sur la poitrine. Elle se laisse faire, elle ne bouge pas, son attention est absorbée par le journal. Personne ne parle ou je ne les entends pas, ils sont tellement concentrés. Je ne vois pas mon frère aîné, il est placé de l'autre côté de la table. Peut-être qu'il ne sait rien des caresses, peut-être qu'il ne les voit pas. Moi, je les vois mais je ne dis rien, le câlin est machinal. Je casse mes noix, le bruit couvre une partie du silence.

La main de mon père plonge jusqu'en dessous des fesses puis remonte sans s'arrêter. Il la sort de temps en temps. Je la trouve grosse et courte, je ne la reconnais pas tout à fait. Je me dis que ses caresses seraient gênées si ma sœur avait une culotte, les élastiques et le tissu, empêcheraient sa main de glisser comme ça.

La honte

Quand ma mère nous disait qu'il buvait, je ne la croyais pas, je ne la comprenais pas et j'étais loin de penser qu'il y avait d'autres problèmes derrière celui-là. Certes, elle nous disait cela en son absence, à des heures un peu tardives, mais je ne voyais pas de quoi s'alarmer. Nous versions une poudre au fond de son verre et nous guettions son retour. Franchement, il y avait plus de pouvoir dans les paroles comminatoires de ma mère que dans ces petits sachets de papier qu'elle nous ordonnait de vider. Mon père n'était jamais ivre. Il pouvait rentrer fatigué, avec une élocution un peu ralentie, mais jamais ivre (de mon point de vue d'enfant qui cherchait à arranger les choses)

Quand elle l'a surpris un soir avec la voisine sur ses genoux, toute la famille devait le savoir. Pour lui faire honte. C'est cela qu'elle recherchait : faire honte à mon père. Une chose difficile à admettre pour un garçon comme moi, si fier de son héros. Je voyais la vie de mon père comme des missions de sauvetages, même quand il labourait un jardin pour se faire de l'argent. Je ne percevais que le dévouement du pompier volontaire. Je ne retenais que les mercis, que les sourires. La vie était belle parce que des gens comme mon père faisaient tout pour que ça se passe bien.

Je détestais ma mère quand elle voulait lui faire honte, je la trouvais injuste. Ce n'était parce que la voisine était pauvre (on dirait aujourd'hui *socialement défavorisée*), qu'elle devait être calomniée. Elle était plutôt jolie, malgré ses apparences un peu sauvages, elle méritait l'attention de mon père. De toute façon, ma mère ne faisait rien pour être séduisante, tout chez elle n'était que travail et obligation.

Mon père ne buvait pas plus que les autres pompiers mais elle n'avait trouvé rien d'autre pour nous mettre en garde !

Avant de revenir à Oiseau pour avoir des explications, j'informe mes frères et ma sœur mais ils ne comprennent pas pourquoi j'ai laissé l'enfant seule avec le père. Ils ne comprennent pas parce qu'ils ont toujours veillé, avec l'aide de notre mère, à ne pas laisser leurs filles seules avec lui. Lorsque je réalise que toute la famille connaît ses goûts pour les jeunes filles, lorsque je découvre que tout le monde, sauf moi, sait qu'il est pédophile je suis submergé de questions. L'agressivité de ma mère à son égard, bien sûr, mais bizarrement, je pense à son échec aux élections municipales. J'avais trouvé cela injuste pour quelqu'un qui donnait beaucoup de son temps pour le Comité des fêtes et l'animation du village.

J'apprends que les pompiers savaient importuner les filles quand ils s'égarèrent dans une buvette. J'apprends tant de choses sur mon père et sur les hommes du village, j'ai droit à des allusions et des rumeurs qui me font frémir. Mais comment ai-je pu passer à côté de cette réalité ? En fuyant la maison comme je l'ai fait grâce à Claude Daniel, je me suis déconnecté de ma famille et de ses travers. Serais-je puni, indirectement ? Mes frères pensaient que j'étais au courant. Chacun pensait que chacun savait.

Lorsque que je vois mon père après les révélations, il fait profil bas. Ma sœur, qui a tenu à m'accompagner, le somme de dire la vérité, elle qui croyait qu'il avait cessé *d'être comme ça*. À ce moment-là, je suis loin de savoir quels préjudices elle a subi pendant des années, je me contente de comprendre pourquoi mon lourd souvenir se cachait dans l'inconscient. Il se dit impuissant, il se présente comme un homme égaré qui regrette ce qui s'est passé et ne recommencera pas. Je le crois, il est tellement pitoyable. Il a eu un moment de faiblesse, il le reconnaît sans hésiter. Et puis ce ne n'était que des attouchements légers.

Nous en restons là. Il n'y a pas d'hostilité entre lui et nous mais l'ambiance s'est nettement rafraîchie. Nous nous posons des questions, nous en parlons un peu autour de nous pour recueillir des avis mais comme nous vivons tous à distance, nous ne parvenons pas à évaluer les choses, il est difficile d'écarter le seul grand-parent de nos enfants mais les visites s'espacent pendant plusieurs mois. Nous ne demandons qu'à oublier l'incident pour profiter à nouveau de sa gentillesse. Il s'est montré si désolé...

Je suis très surpris par le faste qu'il déploie pour ses soixante-dix ans : salle des fêtes, sono, animations, buffet, foule...jamais je ne l'aurais imaginé capable de cela du vivant de ma mère ! 18 mois après la disparition son épouse, je découvre un homme pleinement heureux, généreux, accueillant, attentif. De quoi me convaincre que j'avais une mère étrangère au bonheur des siens.

Pourtant, la question qui trotte dans ma tête se réveille d'un coup le jour où, finissant de charger la voiture pour repartir en Bretagne, je vois deux jeunes filles s'avancer gaiement vers moi et demander à voir mon père. Là, d'un coup, je réalise qu'il fait ce qu'il veut parce qu'il n'y a plus personne pour le surveiller. Je ne sais plus comment je m'y prends mais à partir de là, très vite, j'entame une procédure judiciaire. Tout devient clair lorsque je contacte une avocate spécialisée dans les abus sexuels.

Tout devient clair et effrayant. Le pire me saute à la figure quand je lis les dépositions des deux femmes que j'ai sollicitées pour accélérer la procédure, ma sœur et une fille originaire de la commune. Il y a ce passage où ma sœur évoque les *yeux révulsés* de mon père quand il se masturbait sous les cerisiers et cet autre où la jeune femme lâche le mot *viol*.

Une jeune femme que j'ai connue parce qu'elle était la petite sœur d'un camarade d'école, la dernière d'une famille nombreuse et pauvre qui attirait toutes les misères du village. Le peu de temps que nous avons passé ensemble, le jour du procès, nous a fait un bien immense. J'ai découvert une toute autre personne que la Cosette de mon enfance, j'ai découvert une femme bien dans sa peau et confiante en l'avenir. J'ai senti une forme de réciprocité dans sa manière de me questionner mais je n'ai pas été capable de m'ouvrir autant qu'elle.

Le plus cruel, quand je parcours les pièces de l'instruction, se niche dans les rapports des psychologues parce que c'est là que je traduis en gestes sexuels précis ce que mon père a fait avec ma fille. Ce qu'elle raconte, avec ses mots à elle, est bien loin de l'impuissance qu'il a invoqué. Bien loin du geste égaré. J'ai compris comment fonctionne un prédateur : déni et gentillesse. La monstruosité cachée derrière des émotions toutes simples.

Quand le juge demande à mon père de se lever, je vois un petit vieux qui se redresse pour entendre sa sentence, six ans. Six ans, c'est peu par rapport à ses actes mais c'est la peine maximum dans le cadre de la correctionnelle et vu son âge, inutile d'attendre. *Reconnaissez-vous les faits qui vous sont reprochés ? Oui... Oui*, c'est tout ce qui sort de ses lèvres. Je n'entends pas de remords, pas d'excuses. Il ne dit rien de plus que ce oui.

Le procès, ouvert au public, a été conduit dans une grande sobriété de propos qui convenait bien à un homme discret comme mon père, incapable d'assumer ses fautes. Il n'a pas eu à entendre les douleurs, ces choses effarantes que j'ai lues dans le dossier, il n'a pas eu à faire face aux dégâts qu'il a causés parce que les témoins n'ont pris la parole que pour confirmer leurs dépositions écrites.

Confirmez-vous ce que vous avez déposé... ? En posant cette question à chacune des femmes qui se sont élevées contre mon père, le juge a désamorcé toute attaque verbale. C'est un point que je regrette énormément aujourd'hui parce qu'il a favorisé l'absence d'excuses, mon père s'est contenté d'attendre que l'orage passe.

D'abord le jardin, comme d'habitude quand je reviens à Oiseau. Je remonte lentement les asperges. Je prends mon temps parce que les rayons sont toujours aussi soignés. Cinq grandes lignes bombées, presque glabres, où ne pointent que les bouts roses des tiges. L'astuce du jardinier est là, laisser la plante juste émerger de terre. Toute la gourmandise de mon père est là, je l'ai vu ouvrir quantité de sillons, poser ses « griffes », fumer les sols, les butter, attendre trois ans. Tout ça parce qu'il adore les asperges. Nous en avons bien profité, les voisins également.

Je m'arrête sur un groupe de pointes rose tendre, on dirait des pénis. Je suis venu au rendez-vous et je commence à observer des sexes dans une terre enflée ! Il pourrait y en avoir six ! Le père en a pris pour 6 ans, ce n'est pas cher payé mais ce qui compte pour ma fille c'est de ne pas culpabiliser. L'avocate nous a expliqué en quoi cette décision de justice lui permettrait de reconstruire son schéma psychologique.

Je repense aux jeunes gendarmes, ils avaient fait la route pour l'interroger. Un homme et une femme, la loi dans un jeune couple en uniforme. L'un assis à ses côtés, l'autre debout, chacun son tour posant une question ou bien expliquant ces choses de la vie qui ne devraient pas exister. L'un et l'autre prenant soin de se placer à bonne distance, autour de la grande table de notre salle à manger. Ces deux-là, par leur belle jeunesse et leur savoir-faire, nous avaient plus que rassurés. Comme cette voix féminine de l'assurance qui m'avait présenté le protocole de prise en charge des frais de justice. Tant de personnes se sont mises à notre service pour réparer ce que tant d'autres n'ont pas su dénoncer.

Je marche dans un jardin qui m'a demandé beaucoup de travail autrefois. Je marche librement et je voudrais marcher jusqu'à faire sortir de ma tête ces contradictions. C'est là, sous les cerisiers, sous les pommiers, des arbres que je croyais connaître par cœur ! C'est là, pendant ses siestes, qu'il entraînait sa victime, ma sœur et d'autres, j'imagine. Il devait utiliser la couverture à carreaux rouges, celle qui est doublée avec une matière plastique pour se protéger du sol. C'est là qu'il faisait son affaire. Je ferme les yeux. Je ne veux pas croiser les regards perdus dont parlent les témoignages. Il a déchiré des consciences en se donnant du plaisir.

J'aimerais que tout cela retombe ici, pour saccager son ordre des choses. Il m'a tant fait travailler dans ce jardin. Il y a de la gentillesse ici, c'est propre, c'est soigné. Il y a de l'élégance aussi, avec la diversité des plans. Il passait son territoire au peigne fin. C'est grand et c'est beau mais c'est fini !

Mon pied se jette une fois, deux fois, sur le bouquet d'asperges. Je ne m'en rends pas compte tout de suite parce que j'ai pensé à Claude Daniel qui aimait bien les siestes, lui aussi. Je n'étais pas contraint de le suivre, c'est sûr, mais je ne savais pas lui dire non. Et je lui ai souvent apporté des asperges comme celles-là. Mumu et

Lucien veulent nous voir pour l'entretien de la maison et du jardin. Personnellement, ça m'est égal. Ils pourront faire ce qu'ils veulent. Bouffer tous les légumes et puis arrêter le jardinage, raser la maison, noyer le village, brûler la famille. De toute façon, il sortira avant six ans puisqu'il saura bien se conduire.

Témoignage d'une jeune femme, âgée de 9 ans au moment des faits.

« C'est l'été, mes copines C. et M., en vacances chez leurs grands-parents, voulaient créer un spectacle pour mon anniversaire. Tout allait bien jusqu'au moment où une voiture grise s'est avancée dans l'allée. C'est Jean, un ancien pompier volontaire qui a prêté sa traction pour la communion de mon frère, ainsi qu'un chapiteau. Mes parents l'ont invité, sans doute en guise de remerciements. En apparence, Jean incarne la figure même du grand-père gentil : un homme calme, souriant et plutôt élégant. En le voyant descendre l'allée, je me suis arrêtée quelques secondes alors que mes copines continuaient de chanter et de danser, j'ai pensé qu'il n'avait rien à faire ici. Après, je me suis dit que son arrivée n'était pas le fruit du hasard puisque ma mère et ma grand-mère étaient allées le voir quelques jours auparavant, en m'emmenant avec elles. Pendant qu'ils discutaient entre adultes, j'ai joué sur sa balançoire, elle est blanche et très haute. En partant de chez lui, il m'a donné des bonbons et j'ai entendu ma grand-mère lui dire que je serais chez elle avec deux copines.

« Après le spectacle, nous sommes rentrés dans le salon pour manger un gâteau. Jean s'est installé en face de ma grand-mère puis il m'a pris sur ses genoux. Ses mains se sont posées sur mes cuisses puis elles se sont baladées de haut en bas et de bas en haut. Sous la table, il pouvait me caresser sans crainte, personne ne voyait. Personne ne pouvait se douter et moi, je ne disais rien. Je restais immobile et soumise comme si ces gestes étaient normaux. Je me doutais que quelque chose clochait mais j'avais l'impression de ne pas avoir le droit de refuser ses caresses. Alors, je me laissais faire.

« Après avoir terminé notre part de gâteau, ma grand-mère m'a dit que Jean avait un petit quelque chose à me donner pour mon anniversaire. Elle m'a demandé d'aller faire un petit tour avec lui dehors. Pour que ma grand-mère dise ça, c'est qu'il avait dû lui demander auparavant. Il s'est levé de sa chaise en me prenant par la main, je l'ai suivi, sans émotion particulière, à part peut-être l'incompréhension. Une fois à l'extérieur, il m'a dirigé vers l'établi du grand-père, à deux ou trois mètres de la maison. C'est une pièce avec deux petites fenêtres pour laisser passer la lumière du jour.

« Jean me dit de m'asseoir sur une chaise puis il se place juste à côté de moi en me disant qu'il m'aime bien, qu'il me trouve mignonne et jolie. Il prend son temps pour me parler, sa voix est calme, rassurante. Il dit qu'il apprécie être en ma compagnie. Je n'ose pas lui répondre ni même le regarder. En fait, je ne comprends pas ce que je fais là, je ne comprends pas pourquoi il m'a emmené dehors pour me donner ce

« petit quelque chose », il aurait pu le faire au moment du goûter. Ma grand-mère m'a laissée seule avec lui donc je n'ai pas à être mal à l'aise ou avoir peur. La seule chose que je sais répondre, c'est « oui » à tout ce qu'il me dit. Quelque chose me bloque. Nous ne restons pas longtemps dans l'établi, il m'emmène ensuite sous un abri pour me tendre gentiment un billet de cinquante francs : « tiens, c'est pour ton anniversaire ». Il pose une main sur mon épaule et me demande si cet argent me fait plaisir, je réponds une nouvelle fois « oui » et je prends le billet en le remerciant. Il veut m'emmener ailleurs. Je ne comprends pas vraiment pourquoi je dois le suivre de nouveau mais je le fais quand même. Il me dirige vers la petite dépendance où dorment les chats et où mon grand-père stocke les aliments pour ses animaux. La pièce est très sombre mais on se voit malgré tout. Jean me dit de m'allonger sur le tas de paille où dorment les chats puis il se place à côté de moi, dans la même position. Il commence par me caresser les cuisses mais cette fois-ci, il insiste davantage sur l'intérieur. Ses mains se baladent sur tout mon corps, elles passent sur mes seins, deux ou trois fois, mais c'est surtout dans le haut des cuisses qu'il les met. Il exécute ses gestes tout en me parlant avec délicatesse, il me demande si j'aime cela. Il me dit que lui, il aime bien faire ça, il trouve cela agréable. Je suis figée, j'attends. Quoi ? Je ne sais pas, je reste calme et statique. Lorsqu'il me demande à nouveau si j'aime cette sensation, je ne sais quoi répondre, j'oscille entre le non et le oui. Non, parce que je trouve ça bizarre et inconnu ; oui, parce que j'ai l'impression que je dois acquiescer même si je ne comprends pas pourquoi. Gentiment et calmement, il insiste de plus en plus en me demandant ce que j'éprouve, il veut dialoguer avec moi mais je ne sais pas quoi dire, mon esprit est cadencé, j'ai juste envie que quelqu'un vienne ouvrir cette porte pour que je puisse m'échapper. Voyant que je suis docile, il met sa main plus haute et commence à tirer délicatement le côté de ma culotte, un peu comme s'il manipulait quelque chose de fragile.

« Lorsque je prends conscience de cette main, je réagis, je la repousse en lui disant que je ne veux pas. Et je le regarde cette fois-ci. Il me demande pourquoi, je redeviens muette. Je ne sais pas quoi répondre. Alors il recommence. A cet instant, je lui dis que je n'aime pas. Je me sens décidée à réagir, j'ai le réflexe de me lever brusquement de la paille. Il ne me retient pas. Au moment où je m'apprête à sortir, il m'interpelle : « surtout tu ne dis rien à personne ». Puis il remet le bas de sa chemise dans son pantalon. En ouvrant la porte, je me retrouve éblouie par la lumière du jour. Je ressens une impression étrange, comme si quelque chose venait de changer. »

J'ai reçu ce témoignage longtemps après les faits, la jeune femme ne parvenant pas à se libérer de l'agression mon père.

Le portique blanc

Le portique qu'évoque cette jeune femme est une pièce maîtresse de mon enfance, une providence contre l'ennui. Il est tellement solide qu'il n'a jamais bougé de place. Squelette blanc l'hiver, vivant compagnon l'été.

Mon père a fait fabriquer cette énorme structure, de longs tubes soudés sur lesquels nous fixons trapèze, balançoire, anneaux et corde. Nous y jouons régulièrement, plutôt par petites touches, jamais très longtemps. (Nous jouons aussi à poncer et repeindre le portique dès que la peinture s'écaille mais c'est un peu moins drôle). Le plus amusant, pour nous les deux plus jeunes, c'est d'y faire des acrobaties dès que nous avons des visiteurs. Nous commençons par grimper au sommet du portique et, du haut de ses quatre mètres, nous faisons la traversée debout, à genoux, suspendus, n'importe quoi, du moment que nous avons un public.

La question que je me suis toujours posée, en revanche, c'est sa conception et sa fabrication. Autant j'ai fabriqué moi-même un portique pour mes enfants avec l'aide et les conseils d'un voisin expert en soudure, autant je n'ai jamais vu mon père bricoler quoi que ce soit du même genre, pas même une cabane pour les poules ou une niche pour le chien. Pas même une gaufre comme si souvent promise !

Comment a-t-il pu penser à la fabrication d'un tel objet ? Nous étions les seuls dans la famille, les seuls dans le village à en posséder un de cette taille et de cette qualité. Je me demande maintenant si ce grand jouet n'était pas un piège pour voir les jupes des filles s'envoler mais dans ce cas, pourquoi ne l'ai-je jamais vu pousser quelqu'un sur la balançoire ?

La traction

Et la traction ? Oui, l'attraction ! L'objet de séduction. Séduire les parents pour mieux croquer les enfants...

Cette voiture toute noire a mon âge, peinture refaite à l'ancienne, pièces changées à l'identique. Une machine roulante pleine de détails techniques minutieusement commentés. Interdiction de poser la main sur la carrosserie. Pourquoi donc ? C'est du vernis !

Cette vénérable automobile vient du village, je ne suis pas loin de la détester, elle symbolise le passé, elle matérialise ce goût des choses anciennes que je retrouve chez la plupart des gens. Plus c'est vieux, plus c'est sérieux. J'avais bien raison de ne pas aimer cette chose qui va servir de cheval de Troie après le décès de ma mère. Mon père rend service à une famille en lui offrant de quoi distraire le communiant et il en profite pour s'approcher de la petite sœur. Le récit de cette jeune femme que je ne connais pas suffit à comprendre la mécanique du mal.

La traction est arrivée dans la famille tardivement, peut-être pendant ma dernière année de lycée. Avec elle, j'ai vu mes parents se mettre au déguisement, mélanger la Belle époque aux Années folles. Vêtus comme des bourgeois folkloriques, ils participaient à la vie festive de la France profonde, avec une approche théâtrale indéniable, pleine d'idées nouvelles. J'avais droit aux photos, ma mère les exhibait comme des trophées. Cela me rassurait de voir ces deux passionnés, victimes de leur succès, s'amuser en voyageant, sortir enfin du village et des obligations laborieuses que j'avais tant connues. Mais j'avais parfois un petit pincement quand ma mère faisait l'éloge de leurs sorties alors que j'attendais quelques mots sur leur métier de grands-parents. Je savais qu'elle ne savait pas exprimer ses sentiments mais je n'aimais guère repartir du village avec ce goût de vacuité, la voiture servait à déployer mille fois ce que je ne cherchais qu'une fois, de l'attention.

Mousse expansive

Cela pourrait être un rite, je tends la toile sur le châssis avec l'agrafeuse, ensuite j'agite l'aérosol de mousse expansive en faisant résonner la bille comme une crécelle, quelques secondes, je vaporise la purée sur le tissu, je la recouvre de feuilles de papier que j'humidifie avec un pulvérisateur pour favoriser l'expansion de la mousse, puis je termine en posant des objets un peu lourds pour faire arrondir la surface. Quelques heures suffisent pour obtenir un tableau entièrement rigide, bombé, peu épais, léger. Mon geste ne symbolise plus le passage du corps sous la toile, je ne donne plus de forme humaine aux pulvérisations. En multipliant les tableaux gonflés à la mousse, je ne me demande pas pourquoi j'élabore un vocabulaire à chair humaine. Sans fin. Du blanc, un peu de magenta, du jaune et j'ai ma couleur.

Mes peaux ne plaisent pas mais c'est moi qui décide. Je bouffe de la chair en expansion, les murs de mon atelier sont recouverts de tableaux-reliefs, moitiés sculptures, moitiés peintures. Des volumes qui se multiplient sous mes yeux avec frénésie mais que je suis incapable de faire partager. Il y aura toujours des photographies dans les dossiers d'appels à candidature mais je suis convaincu de ne parler qu'à moi-même. Personne n'est intéressé par mes choses. J'enrage parfois.

Hier j'ai commencé un nouveau travail selon le même rituel mais la mousse sert uniquement à rigidifier la surface bombée, c'est la peinture qui change. Je tiens tout contre moi le tableau que j'ai enduit d'une bonne couche d'acrylique blanche et j'introduis des pigments directement dans le frais, en appuyant bien fort pour qu'ils se fondent dans la surface. Comme si mon pinceau modelait une pâte pour en faire émerger un reste de visage, je veux que la forme fusionne avec la matière.

La sensation de fatigue a été euphorique, alors j'ai pris un deuxième tableau, puis un troisième, un quatrième... en pensant que je vidais tout sur la chose serrée contre moi.

Ils remettent ça ! Ils ne montent pas sur les tables mais c'est tout comme, aucun n'obéit, bien au contraire. C'est à qui fera le plus de chahut. Je suis débordé, ça les amuse. C'est récurrent, je ne parviens pas à les calmer. Jamais. Je ne sais pas ce qui les met dans cet état-là, j'aurais envie de frapper mais j'ai conscience qu'il s'agit d'un rêve. Un très mauvais rêve. Toujours le même, où mon impuissance à obtenir le respect tourne en boucle. Ils profitent de mon sommeil pour me provoquer, parce que je suis immobilisé dans mon lit, ils se lâchent ! Je ne vois que des sourires sur leurs lèvres, des sourires comme ceux du chat de Cheshire. Ils fanfaronnent. J'ai peur d'être dépassé mais je suis dépassé.

Evidemment que ce n'est pas correct, ils profitent de la nuit pour s'agiter : ce n'est pas juste ! Ce n'est pas juste et c'est pénible, jamais je ne peux me défendre. Quand ça arrive, il n'y a rien à faire, le scénario est toujours le même. *Taisez-vous ! Silence ! Calmez-vous !* Je crie, je hurle... Je sais que je rêve mais je me fais avoir, le chahut est insupportable. Je ne suis pourtant pas un débutant. Ils sont pleins d'assurance, j'entends leurs pères se moquer de moi et de mes fréquentations. Ils disent que je suis efféminé, ils disent que je ressemble à mon père, ils disent que je suis vicieux. Les bouches des élèves remuent dans tous les sens, elles passent du sourire de chat bizarre au *Cri* de Munch. Et puis leurs yeux se révulsent.

C'est à ce moment-là que je me réveille, quand les yeux me font peur. Je suis sur le point de saisir un rasoir pour les trancher, comme dans la scène du Chien andalou mais ça sort tout seul. L'humeur vitrée me dégoûte, on dirait que l'œil éjacule sa merde. Une pâte gélatineuse et translucide qui veut s'approcher de ma bouche.

J'ai longtemps été visité par des inconnus, dans le genre de ceux qui nous avaient agressés un été en revenant du cinéma, des espèces de types dégingandés qui me faisaient peur en s'approchant de moi. Je savais que c'était juste un rêve mais je ne pouvais pas l'éviter. Maintenant, tout se mélange, il faut que j'arrête de donner des cours à des élèves qui ne pensent qu'à me faire la morale. Je dois partir de là.

Malaise

Le médecin pense que le choc de l'information a été trop puissant pour mon cerveau, ce qui explique le malaise vagal. Il me recommande d'arrêter l'enseignement si je continue à développer ce schéma. Il a dit qu'une pratique artistique intense pourrait m'en débarrasser, il a dit ça comme s'il réfléchissait à voix haute pour lui-même. Qu'à cela ne tienne, je vais prendre mes distances avec les adolescentes maintenant qu'une part de moi-même contient les gênes de la monstruosité, je ne suis pas un prédateur. C'est une chance, ce malaise. J'ai tellement bien appris à gérer mes vies secrètes que je suis entré en collusion avec celles de mon père. Je ne suis pas fait pour vivre en sous-marins au milieu des autres, il faut que je cesse de m'isoler dans mon atelier comme si j'allais faire mes besoins.

Cette année-là, entre 2002 et 2003 (les scolaires ne comptent pas le temps réel), avec la réhabilitation de la Ville-Cotterel, future Maison du pays de Brocéliande, je tente une expérience grandeur nature afin de montrer des volumes et des installations aux collégiens. Cette Maison de pays, située à 500 mètres de leur établissement, est un magnifique manoir du XVII^{ème} siècle, doté d'un grand jardin et d'un lavoir. Celui-ci ressemble davantage à une grosse flaque d'eau cachée derrière un mur mais sa fraîcheur est sincère. *Prendre le temps de la nature* : le titre que je vais donner à cette expérience est un peu long mais il montre que les artistes ont réfléchi aux lieux exactement comme j'aime le faire.

La preuve, Bruno demande à des plaques d'acier de mémoriser le feuillage du lierre qui recouvre le mur du lavoir. Avec de l'acide, il nous restitue une belle image rouillée du végétal. Et puis Bernard, grâce à sa gomme bichromatée, transfère des photos du passé sur des gravats qu'il immerge dans l'eau. Il veut que les souvenirs collectés auprès des élèves et de leurs familles s'enfoncent dans la symbolique du lavoir ancestral. Le passé intéresse aussi Pascal, il construit un grenier dogon pour questionner l'histoire économique de la demeure, en jouant avec l'anachronisme des formes et des matériaux.

Bénédicte organise la décomposition de la lumière dans une installation qu'elle nomme: *Sculptuteurs et j(art)dinage*. Je suis chargé de veiller à l'arrosage des fleurs-tuteurs, ce n'est pas gagné. Prisca présente une œuvre en bronze, *Achren*, terme qui signifie arbres dans la mythologie celtique. Son arbre s'apparente à une racine de la conscience mais j'y vois une gorgone greffée de légendes chevelues. Jean-Marc pose quelques chaises jaunes face à des arbres nus pour qu'ils puissent s'asseoir de temps en temps mais le spectateur sera peut-être amené à s'interroger sur ce qui doit être regardé : la chaise ou le détail situé en vis-à-vis ? Jean-Louis dresse, avec son ami Bernard, une douzaine de girouettes en zinc pour capter les vents et les imaginations qui soufflent autour de la Ville Cotterel. Ils ont conçu de longues fixations pour qu'elles oscillent autant que les pensées de la forêt qui est de l'autre côté de la quatre voies.

Et puis j'ai proposé à Jeon Kang-ok de lui rendre hommage en réalisant l'une de ses pièces, faites de cailloux suspendus dans les airs grâce à des fils de nylon. A peine venais-je de découvrir son travail à la MJC du Grand Cordel et de prendre contact avec lui qu'il est reparti dans son pays. Je ne pense pas qu'il y ait eu beaucoup d'artistes à faire ce que j'ai fait, je me suis beaucoup interrogé sur la légitimité de mon acte.

L'exposition va avoir plus de conséquences que prévues parce que, au-delà des visées pédagogiques, elle va permettre aux artistes locaux de se dynamiser. La raison est simple, le siège social du Pays de Brocéliande abrite une personne chargée de gérer les fonds européens du programme *LEADER**, une anagramme bizarre mais synonyme de coup de main financier pour des actions culturelles

comme les nôtres, associatives et territoriales. Cet administrateur va me guider pour aller bien au-delà d'une exposition ponctuelle.

*Liaison Entre Actions de Développement de l'Economie Rurale

Ma tête se ratatine

Œdipe s'est crevé les yeux pour ne plus voir ses crimes puis il s'est exilé. Je n'attendrai pas de commettre une faute pour disparaître, j'ai besoin de partir du côté du vent. Comme un retour aux années de lycée où je m'échappais sur les hauteurs de la campagne en écoutant de la musique. J'ai toujours envie de partir quand les choses deviennent difficiles, je ne veux pas lutter si je n'entrevois pas une chance de m'en sortir. Ma tête ne veut plus s'occuper d'élèves, elle n'est plus qu'un masque. Elle se ratatine pour qu'on ne voie plus sa peur d'être un monstre.

Prendre le temps de la nature, prendre le temps de partir, prendre le temps d'inventer du temps, gagner le temps qui se mérite quand une minuscule chance me suffit à espérer.

Reproches

Sylvie me fait de plus en plus de reproches mais si je les entends bien, c'est à elle qu'ils s'adressent, pas à moi. Il y a tant de choses que je devrais faire mais que je ne fais pas, tant de choses que je n'ai pas les moyens de faire. Je ne sais pas ce qu'il y a derrière ses colères, elle me laisse partir au travail dans le silence des aveux. Je l'abandonne avec ses inquiétudes et mon incompréhension. Je n'ai rien à lui répondre, j'ai fait ce que j'ai pu pour compenser mes erreurs et mes dettes, j'ai demandé à la justice de condamner le monstre. Mais c'est moi le monstre, celui qui descend dans son atelier alors qu'elle est en proie au malaise. Les liens qui nous unissaient finissent par craquer. Puisque je ne suis plus satisfaisant, je démissionne, je m'en vais. Trois fois elle m'a regardé partir mais la troisième fois je ne me suis pas retourné.

Sortie de prison

Mes filles reviennent d'Oisseau. Déçues. Elles espéraient découvrir un grand-père touché par la grâce, cherchant le pardon, prêt pour la repentance. Mais non, rien. Il a fait comme si rien ne s'était passé. Elles ont vu un brave homme, vieilli, aimable mais totalement étranger à l'idée d'une faute ou d'une erreur de comportement.

L'avocate m'avait bien dit que ces hommes-là étaient toujours dans le déni mais quand même ! Jugé et emprisonné mais à peine coupable. Le secret de la perversion doit se tenir dans le bâillonnement de la conscience ou dans une

interprétation avantageuse de la douleur, parce que la première fois que je l'ai vu après les faits, il m'a déclaré qu'il n'avait pas fait de mal à sa petite fille. J'avais compris que, pour lui, seule la pénétration était condamnable, la pénétration forcée, mais à ce moment-là, je crois bien que j'avais tout fait pour minimiser la dimension sexuelle qui se cachait dans la demande de nudité.

J'ai la confirmation que son séjour en prison a été écourté grâce à sa bonne conduite mais n'est-ce pas cette même bonne conduite qui ne lui a permis d'aller en prison que tard dans sa vie ? Les deux sœurs se regardent, dépitées, elles n'ont plus rien à me raconter. Elles se concentrent en silence, cherchent un détail, de quoi me satisfaire, mais elles n'ont rien. Je suis déçu qu'elles soient déçues, et inversement, elles auraient tant aimé revenir avec une bonne nouvelle. *Il a pleuré ! Il a demandé pardon...* Voilà ce qu'elles auraient aimé voir et entendre.

C'est à mon tour de les « rassurer », il ne faut rien attendre d'un homme qui vous envoie de sa prison une lettre dans laquelle il écrit : « *Je ne sais si je dois te pardonner, je sais que je n'ai pas tout fait bien* ». Je la relis régulièrement cette lettre, non seulement il est dans le déni mais son courrier fait croire que c'est moi le coupable. Les rares fois où j'ai pu le lire, j'ai toujours pensé que mon père savait à peine écrire, et là, dans cette lettre, ses mots étaient engoncés dans une technique qui leur enlevait sens et crédibilité. J'avais donc envie de croire qu'il s'était mal exprimé. Puisqu'il écrivait de sa cellule, ce ne pouvait être que me demander pardon.

Les filles m'apportent encore de l'amertume lorsqu'elles évoquent sa proposition financière : il a voulu donner un billet pour l'essence mais elles ont refusé, ce n'est pas cet acte de générosité qu'elles étaient venues quêter. Combien de billets de 50 francs avait-il dans ses poches du temps de sa splendeur ?

Atelier N°4

2003-2005, je m'installe à Montfort et sollicite auprès de la mairie un espace de travail pouvant faire atelier car le garage que je loue avec mon appartement, suite au divorce, ne me suffit pas. L'équipe municipale, heureuse de m'accueillir, met à ma disposition l'étage de la chapelle St Joseph. Ils me connaissent, peut-être aussi parce que les idées du Collectif d'artistes du pays de Brocéliande que je préside les intéressent. Il y a plein de peut-être comme ça tout à coup dans ma vie. Une vie d'artiste pur-sang, avec toute sorte de commandes, personnelles ou associatives.

Ma figuration est non seulement passée derrière la surface mais je veux qu'elle évoque les douceurs du corps humain, alors je travaille mes tableaux comme des objets qui fusionnent avec mon ventre quand je les travaille. Je continue à peindre alors que je suis persuadé que seules les installations in situ répondent à mon dialogue avec les formes du monde. Je prends le travail d'atelier comme un temps de méditation. Ou un camp d'entraînement.

Quand je passe devant l'autel de la chapelle, je repense à cette période où, encore enfant de chœur, je m'aventurais dans l'église, le dimanche après-midi, afin de dérober de l'argent. Personne ne rangeait la quête après l'office, le plateau métallique couvert de monnaie attendait dans le chœur. Un jour nous avons eu l'idée d'y puiser quelques pièces. Tout le monde pouvait nous voir, nous n'étions que deux ou trois garçons se glissant furtivement dans l'église, par la petite porte, quelques heures après la messe. Je délaissais ma soutane pour piller la maison du seigneur ; bougies, hosties, charbons, encens complétaient nos larcins. Tout cela s'est gentiment arrêté un jour, sur la demande du prêtre, certainement informé par un œil divin.

Les Etangs d'art

Les responsables de la Ville-Cotterel m'ont cédé les extérieurs pour cautionner leur esprit d'ouverture mais je travaille en extraterrestre. Je suis la pièce rapportée qu'on reçoit très aimablement mais dont on méconnaît le rôle. Méconnaît ou minimise, je ne sais pas car très peu de gens manifestent un intérêt pour le projet, chacun est concentré sur sa tâche, persuadé comme moi d'avoir un rôle à jouer. Ceci dit, je ne croise pas vraiment beaucoup d'employés dans le manoir.

Heureusement qu'il y a ce jeune bureaucrate spécialiste des fonds LEADER ! Il me reçoit dans une petite pièce au design soigné : les architectes ont fondu le présent dans le passé avec leurs murs blancs accrochés aux poutres. Son bureau se résume à un plan de travail épuré et des éclairages élégants. Pour moi, c'est une forme de luxe qui tamise l'ennui d'être enfermé pour travailler. A chaque fois que je rencontre cet administrateur, il a une bonne nouvelle à me donner. Il arrive à me faire croire que si mon dossier n'est pas complet, c'est une bonne nouvelle puisqu'il dispose de l'information manquante et que j'ai le temps de combler la traiter. Sans lui, il n'y aurait jamais eu d'association d'artistes ni de commande du SMICTOM pour valoriser le recyclage, ni d'Etangs d'art. Financer, c'est créer, voilà comment avancent les grands projets. Cela me rappelle Des Arts, avec la différence que cette fois-ci, agrégé d'arts plastiques, j'ai des choses à dire.

On a bien voulu me laisser les clés du manoir pour organiser les premières réunions du Collectif-d'artistes-du-pays-de-Brocéliande. « *Collectif d'artistes* » fait plus dynamique que « *association d'artistes* ». Je me sens chez moi, les soirs où nous nous retrouvons à une vingtaine pour nous accorder sur un projet commun. Je suis loin d'apprécier toutes les productions des artistes présents, je m'efforce de convaincre des réticents qui me plaisent de rejoindre le groupe.

Une petite dizaine d'entre nous se passionne à l'idée de produire un événement original, comme *Prendre le temps de la nature* mais sur des bases plus larges, avec plusieurs communes du Pays de Brocéliande. Nous sommes d'accord sur le principe d'une manifestation en plein air, librement accessible au public. Depuis que j'ai décrit comment les plans d'eau du campus de Ker Lann m'ont permis de sauver mes

œuvres, je sens que le groupe est motivé pour organiser des installations sur les étangs puisqu'elles seront difficiles à vandaliser.

Avec mes *Fleurs de lecture* pour fêter les 10 ans du campus de Ker Lann, j'avais proposé de répartir sur le campus une centaine de piles de livres en hommage à la culture. Je connaissais suffisamment de brocanteurs dans la région de Bécherel* pour réunir la matière première. Mes petites colonnes de livres étaient maintenues par des serre-joints et plantées directement dans le sol. Le problème, dans les premiers jours d'installation, c'est que j'en retrouvais beaucoup endommagées pendant la nuit par je ne sais quels étudiants éméchés. Le vandalisme pouvait être humoristique mais j'étais loin de pouvoir terminer mes installations au rythme où ça allait. En testant plusieurs dispositifs, j'avais fini par comprendre que les canaux et les étangs qui agrémentaient le domaine universitaire serviraient de refuges ultimes à mes livres en fleurs.

Pendant que nous réfléchissons à un projet d'envergure sur les plans d'eau, le jeune monsieur LEADER propose une commande du SMICTOM de St Méen au Collectif, il s'agit d'organiser une exposition itinérante pour valoriser le recyclage des déchets. Cette expérience nous permet d'accélérer la mutualisation de nos compétences, plus nous travaillons et mangeons ensemble, mieux nous nous connaissons (c'est à la fin d'un repas chez Claude Le luherne que le nom *Etangs d'art* a été trouvé !).

Une chance en cache une autre, l'opération fait rentrer assez d'argent dans les caisses du collectif pour financer le lancement du projet des Etangs d'art sans attendre les subventions. 2004, année intense : il faut préparer les Recyclades (la commande du SMICTOM) et les Etangs d'art pour le mois de juin, puis les ouvertures d'ateliers en octobre. Quelques clashes avec certains qui pensent qu'un enseignant ne peut pas être artiste ou d'autres qui estiment que c'est en payant des cotisations à la Maison des artistes qu'on devient artiste mais comme tout est nouveau, on en reste aux discussions animées.

La première année des *Etangs d'art* est assurée par une majorité de membres du Collectif, les invités sont minoritaires, mais les années suivantes, le rapport s'inversa totalement au profit d'une formule de résidences d'artistes, avec jury de sélection. Mais je ne serai plus là pour accompagner l'événement puisque je serai parti.

*Cette ville possède deux labels : cité du livre et petite cité de caractère.

Flèches back

Il glisse sa main dans sa culotte, le long de ses fesses. Il pince ses lèvres : je vois son plaisir au seul mouvement des lèvres. Je les connais bien ses lèvres parce que j'ai toujours mangé en face de lui. Il en prenait soin mais la petite cloque de sang sur la lèvre inférieure n'a jamais bougé. J'ai fini par penser qu'il avait un grain de beauté sur la lèvre. Il essuyait toujours sa bouche avant de parler, ce qui faisait parfois briller ses lèvres. Il vidait sa bouche, donnait un petit coup de serviette...Il faisait ça bien.

Ça recommence : j'ai ma sœur de dos et mon père de profil. Il y a le petit Amour qui tire ses flèches dans l'escalier, en direction de la chambre. L'angelot veut réveiller ma sœur parce que le père est pressé, il est armé de lubricité. Ses flèches ensanglantent la moquette qui recouvre les marches, j'aspire, j'aspire. J'appuie bien fort le suceur mais c'est le rouge de l'aiguilleté qui s'en va. Sans un bruit ! Aucun bruit, le silence est absolu. Chaque nuit où ma mère travaille, il monte, il monte.

Moi aussi j'ai du sperme ! Plus ça va, plus j'ai l'impression que cela ne sert à rien de déployer mon énergie comme un démiurge. Des forces contraires me poussent vers la sortie, le monde des vivants ne m'écoute pas. Je crois inventer des formes idylliques mais les racines ne prennent pas. Il y a des flèches qui ne servent qu'à tuer ma conscience. Ce ne sont pas des flash-back mais des cauchemars !

Invitations de vacances

J'ai profité d'un séjour dans la Sarthe pour revoir un cousin dont j'étais proche autrefois. Nous avons réveillé de nombreux souvenirs puis nous avons échangé des informations sur nos enfants. Et enfin, nous avons parlé de mon père. C'est lui qui a commencé, une question à propos de sa sortie de prison. Lui et sa compagne ne savaient rien sur ses penchants, absolument rien, mais ils ne comprenaient pas pourquoi mon père tenait absolument à inviter la plus jeune de leurs filles à venir passer des vacances chez lui. A chaque fois qu'ils se voyaient, l'invitation était de mise. Cela les embarrassait, mon père passait pour un homme courageux mais pas gâté par la sénilité. Avec cette invitation, ils voyaient un dysfonctionnement qu'il fallait relier à son vieillissement mais mon père ne leur semblait pas si âgé que ça.

Quand j'ai eu fini de leur raconter le déroulé des événements qui l'ont conduit en prison, n'omettant rien, j'ai senti la froideur d'un couperet dans les regards qu'ils ont échangés. Le piège de mon père avait été suffisamment grossier pour qu'ils l'évitent mais ils avaient quand même fait face à un piège. Jamais ils n'avaient pensé à une démarche de prédateur, jamais ils n'avaient perçu le danger mais là, tout à coup, ils découvraient l'horreur de ses manigances.

Leur fille est arrivée à ce moment-là, j'ai été saisi par sa ressemblance avec les miennes, un air de famille irréprochable. Je me suis levé pour l'embrasser mais j'ai perdu connaissance. Je pense que ma tension était trop basse ; avec l'émotion, je n'aurais pas dû me redresser aussi rapidement. En me relevant, je crois que le malaise m'a permis de ne pas penser à ce qui se serait passé si cette jolie jeune fille blonde était tombée dans les griffes de son grand-oncle.

Alors comme ça mon père t'a invité chez lui en vacances ? Quand j'ai repris connaissance, je n'ai rien trouvé d'autre à lui dire, elle m'a répondu *oui*, avec une mine très étonnée. Sans doute, je venais de perdre connaissance parce qu'il y avait eu trop de connaissances !

C'est ça qui m'a le plus blessé, qu'il ait lancé de telles invitations. Des invitations à la fois scabreuses et innocentes. Je sais bien qu'il suffisait de lui répondre non, en s'amusant d'entendre pareilles propositions. J'avais le père le plus monstrueux du monde, capable de baver sur une fillette sans se cacher.

Bien sûr que j'avais eu raison de m'éloigner de l'enfer mais j'avais tardé à neutraliser le diable. Personne n'en avait eu la volonté et j'avais d'ailleurs hésité à le faire. Pourquoi avais-je fui la maison avec un pédéraste si c'était pour laisser l'une de mes filles se faire dévorer par un pédophile ? J'avais fui mes parents pour mieux retomber dans leur piège.

J'ai repensé à mon frère aîné qui ne m'avait pas cru lorsque je lui avais décrit le comportement du père à l'encontre de ma fille. *Ça c'est ta version, je vais lui demander la sienne...* J'en étais stupéfait ! Mon frère venait juste de m'expliquer qu'il ne le laissait jamais seul avec ses deux filles, pour lui, ça ne pouvait pas avoir eu lieu comme je le racontais. Et encore, à cette époque, je n'avais pas connaissance de son éjaculation, je pensais qu'il ne s'était livré qu'à de légers attouchements.

J'explique à mon cousin comment je me suis fâché avec mon frère. Son attitude m'avait choqué : il savait mais ne voulait pas savoir. Il savait ce qui pouvait se passer mais quand la chose s'est passée, il n'a pas voulu le croire.

L'ère de la paléotomobile

Quand j'ai demandé à Alain Rouvreau, l'un des responsables de l'entreprise de récupération qui s'étale au sud de Niort, de me vendre une voiture un peu désossée pour en faire un squelette paléolithique, il a aussitôt proposé de me faire livrer une Ford Escort, chez moi, un samedi matin. Le printemps était à peine commencé, il faisait beau.

Chaque jour où je n'enseignais pas, je me collais à cette automobile rouge pour la transformer en épave préhistorique. J'enlevais tout ce qui n'était pas la carrosserie, parce que le squelette que j'entrevois était dans l'acier de la tôle. Je faisais comme Michel-Ange avec ses marbres, je dégageais l'œuvre.

C'est impressionnant la quantité de plastiques noirs que j'ai arrachée. Je me suis amusé à peindre en couleur vieille-chair les morceaux qui me faisaient penser à des organes, comme la pompe à eau ou les moteurs d'essuie-glaces et de lève-vitres. Toujours à expérimenter, à partir du gisement que m'offrait cette Ford, et trop heureux de m'attaquer symboliquement au nom qui a inventé l'industrie automobile contemporaine. Après la fameuse Ford T, la fameuse paléotomobile du musée d'Agesci. J'ai abandonné l'idée de blanchir l'acier, inutile d'imiter les os. Brûler la peinture rouge pour atteindre le gris du métal suffit. J'ai pensé découper la carcasse en une multitude de morceaux, comme le sont tous les squelettes mais je me suis heurté à la fragilité de la tôle, une fois qu'elle n'est plus renforcée. Je me suis donc

limité à quelques morceaux, de quoi démonter et remonter mon œuvre dans les musées qui possèdent, comme celui de Niort, une collection ostéologique.

Peut-être est-ce à ce moment-là que j'ai commencé à me sentir vieillir ? Peut-être aussi à cause des réflexions que je n'ai pas manqué d'écrire sur la fin du monde automobile. Cette idée de squelettiser une chose pour l'envoyer directement dans un passé lointain, cette idée va faire son chemin sans me demander mon avis.

Le ciel d'Alençon

Je voudrais réécrire *Le ciel d'Alençon est immense* avec des enveloppes bordées de rouge et de bleu, ces enveloppes très légères que l'on utilisait pour la poste aérienne autrefois. J'aimerais qu'on réinvente un procédé permettant d'échanger à travers les distances comme je pouvais le faire avec mes correspondants pendant les années de collège. Des jeunes de mon âge, anglophones, piochés dans des pays lointains, à qui je n'avais pas grand-chose à dire mais je m'efforçais de le faire bien.

J'adorais écrire sur les papiers légers que nous distribuaient les professeurs d'Anglais, les choses les plus banales de ma vie prenaient corps avec des mots nouveaux. Ligne après ligne, je remplissais la page, dont je ne pouvais utiliser le verso puisque l'encre traversait le papier. Le summum de mon voyage épistolaire, je l'achetais à la poste, l'avion m'attendait sur le tarmac du classeur à timbre. Voir le préposé chercher la précieuse vignette après avoir pesé ma lettre, le voir faire défiler sa collection de timbres, le voir hésiter ou calculer dans un grand silence, tout cela me confortait : je lui demandais un service exceptionnel, qu'il officialisait avec le tampon *par avion*.

Il aurait fallu quelque chose de plus solide pour qu'un homme de soixante-dix ans raconte sa vie du côté de ses perversions. Sa vie cachée à lui, ses inquiétudes à lui, ses petites joies, ses cas de conscience, ses banalités. Un homme qui aurait tant de choses à raconter. Serait-ce une bonne idée d'entretenir une correspondance avec un homme de soixante-dix ans, prisonnier de ses fantasmes mais indifférent à leurs dégâts ?

Mais non. Quand j'ai compris que sa famille l'avait protégé, j'ai décidé de ne plus jamais revenir sur les terres de mon enfance. Les traces se sont envolées dans les papiers légers, les souvenirs ont pris l'avion. Il ne me reste plus qu'à les rejoindre. J'ai écrit toute sorte d'œuvre d'art pour boucher les trous, colmater les hypocrisies et cacher les mensonges mais je me rends compte que cela n'a servi qu'à retarder mon vrai départ.

J'ai voulu revoir le film de Chabrol pour comprendre ce qui m'avait plu à sa sortie. Le calme, l'élégance vestimentaire, le front dégarni, les médicaments pour dormir et puis la liaison secrète : j'ai compris, Michel Bouquet était le sosie de Claude Daniel. Ses films me fascinaient parce qu'ils représentaient ce que je vivais secrètement, un ordre des choses qui ressemblait à de la réussite jusqu'au moment où la folie se glissait dans le personnage. J'aimais assister au déraillement de ce genre d'univers, le bourgeois intello prenant un supplément d'humanité contre la perte de sa raison.

Le film commence sur une scène érotique ; la femme est nue, allongée sur un lit, son amant est habillé, debout à la fenêtre, plongé dans des pensées mélancoliques. Elle l'appelle pour qu'il vienne encore la faire jouir, puis elle offre son cou aux mains de Michel Bouquet qui l'étrangle.

Emotion dans ma tête: je suis revenu sur mon passé, seul face à lui. Une à une, les incisions se sont libérées, ce n'est pas un souvenir qui a émergé mais des vagues de souvenirs. Se mettre au lit et se demander si le réveil sera commun ; se demander si l'un d'entre nous deux est capable de commettre un tel meurtre. Michel-Claude Bouquet-Daniel était un maître dans l'art de fendre la vie pour en faire émerger la folie et l'absurdité.

J'ai regardé deux films, celui que j'avais en mémoire et celui du téléviseur. Michel Bouquet porte la tragédie sur lui, il incarne le mal de vivre. Sa voix me replonge dans la même fascination qu'autrefois. Si un film m'a marqué à ce point, c'est certainement parce que Chabrol savait tout sur Claude et moi.

Cendres froides

Vingt ans que nous attendions ce moment ! Il s'est affalé dans les toilettes quelques jours avant son quatre-vingt-dixième anniversaire, c'est Lucien qui l'a retrouvé comme ça. Pour une fois, le hasard a bien fait les choses, il ne me restait qu'à chasser son passage.

Il a tout organisé, conformément à la demande rageuse que je lui avais adressée un jour sous prétexte de ne pas vouloir revivre une exhumation. L'entreprise de pompes funèbres nous a rassurés, nous la sentions fière de ses contrats. Nous lui avons délégué toute autorité, le mauvais état de nos relations ne devait pas ternir son professionnalisme. Le père a eu droit au drapeau tricolore sur son cercueil en tant qu'ancien pompier. Ma sœur et moi avons attendu dans le fond de l'église que le prêtre exécute le coupable.

Il était à quelques jours de ses quatre-vingt-dix ans : j'ai pensé à son spectaculaire anniversaire vingt ans plus tôt mais cette fois-ci, la fête était triste, nous n'avions invité personne pour lui rendre un dernier hommage. N'étaient présents qu'une poignée de gens qui avaient dû me voir grandir dans le village et quelques cousins

que j'ai reconnus grâce à un air de famille dans la coiffure, cette brosse un peu ondulée qui allait si bien à mon père.

Nous avons retiré l'urne du caveau, presque en cachette pour que son cercueil ne se doute de rien. Les cendres vont enfin être dispersées dans la forêt qu'elle aimait tant, celle où elle a fait fuir un sanglier avec son sabot. Une histoire qu'elle nous sortait dès qu'il était question de sangliers. Le marbrier va poncer le nom de notre mère et desceller sa photo de la stèle. D'une certaine manière, elle se sera coltiné un long purgatoire mais elle l'aura bien mérité.

Un nouveau malaise vagal m'a empêché de participer à la dispersion des cendres. J'ai demandé que l'urne soit essuyée avec un mouchoir brodé avec mes initiales et puis je me suis allongé sur le beau canapé du salon, qu'elle avait fièrement acquis auprès du presbytère.

Ex-voto

Je viens de le terminer. J'ai assemblé ses compresses pour en faire une toile, je voulais une œuvre capable d'essuyer les pleurs des enfants que mon père a maltraités.

Lorsque nous avons vidé la maison, j'ai embarqué les boîtes de compresses, il n'en avait plus besoin pour soigner ses yeux. Instinctivement, je ne pouvais pas jeter les sachets de tissus stériles, j'avais entre les mains des choses qui témoignaient d'une maladie providentielle. Les compresses se présentaient sous la forme d'enveloppes fermées, j'y voyais une idée de punition, non pas à lire comme du courrier mais à poser sur les yeux d'un homme qui dénudait les fillettes en se déclarant impuissant.

Le résultat de mon ex-voto peut faire penser à un capteur de rêves mais ce n'est qu'un tableau-écran qui reposera dans mon atelier jusqu'à mon propre départ. Sa couleur laiteuse me plaît beaucoup, c'est la couleur d'un soin naturel. Les petites zones qui se chevauchent pour permettre la couture suggèrent qu'il y a plusieurs vies dans le tableau. Ça ne se voit pas au premier regard mais j'ai fait un patchwork avec des vies qui veulent se différencier tout en restant solidaires.

Tu quoque mi fili

Après l'enterrement, chaque nuit la même scène : Claude se penche vers moi avec une tristesse dans les yeux que je supporte mal.

Si j'ai dit la vérité, c'est parce qu'on me l'a demandée. Je n'ai pas été forcé d'écrire contre toi et je ne t'ai pas dénoncé, tu le sais. Le gendarme m'a dit que tu avais fait acte de violence sur l'une de tes victimes, j'ai eu du mal à le croire. Ce ne sont pas nos années de vie commune qui peuvent me raconter toutes celles que tu as vécues sans moi, tu as pu devenir méchant en vieillissant, c'est souvent comme ça quand on

n'a plus de succès. Le seul reproche que j'ai entendu de ta bouche, je ne l'ai pas oublié, tu étais jaloux de Marina. Tu avais jugé que je n'aurais pas dû rentrer si tard mais si j'étais rentré plus tôt, j'aurais eu droit à autre chose. C'était la fin de notre liaison, rien d'autre.

Je t'ai oublié mais ça ne m'a pas empêché de penser à toi. Régulièrement. A travers tous les hommes que j'ai croisés dans l'Education Nationale, ceux qui maîtrisent tout, ceux qui rayonnent, ceux qui protègent, ceux qui aiment leur métier, ceux qui séduisent leurs étudiantes. Je t'ai oublié parce que je ne voulais plus de mensonges mais je n'ai pas cessé de te voir partout. Et quand je dis partout, il n'y a pas que les profs, je t'ai vu dans la tête des manipulateurs, je t'ai vu dans ces gens un peu cauteleux qui aiment l'art et les beaux jeunes gens.

Tu t'es penché sur moi, avec la couronne de lauriers sur ton front dégarni, tu as fait ton Jules César pour expirer un pitoyable *toi aussi mon fils*. Mais j'ai dit la vérité, une vérité qui nous accuse tous les deux. Alors, laisse-moi tranquille, je veux m'en aller.

Le radeau de la Méduse

Au Louvre, devant *Le radeau de la Méduse*, nous demandons aux élèves de 3^{ème} d'élaborer un projet comparable à l'esprit du tableau de Géricault, une œuvre capable de dénoncer un fait d'actualité.

Nous avons droit à des réactions liées à la pollution, au changement climatique, aux violences et ... à la Manif Pour Tous, ce mouvement qui s'oppose à la loi en faveur du mariage homosexuel. Comme je ne comprends pas sa réaction, j'interroge à la jeune fille qui vient de s'exprimer. Elle me semble intelligente et espiègle, je la crois capable d'exposer ses arguments. Nous n'avons pour toute réponse qu'une puissante exclamation, un cri du cœur horrifiée: *vous ne vous rendez pas compte, deux hommes qui font l'amour, c'est... c'est...* Ma surprise est totale, je ne sais plus ce qu'elle bafouille mais je comprends que c'est le top du dégoût.

Ce jour-là, je ne sais pas quoi penser de ma vie, dois-je me réjouir d'être marié et père de famille ? Je pense à la citation qui commence comme ça : *quand ils sont venus chercher les communistes, je n'ai rien dit, je n'étais pas communiste...* L'élève m'a pris à partie, elle aurait voulu que je condamne l'homosexualité.

Le professeur a dit : *mettez-vous au travail, on en reparlera quand vous aurez fini*. Il avait raison, ce qui comptait, c'était l'œuvre, avec les choix de l'élève pour exprimer ses propres idées. Dans le tableau de Géricault, on avait oublié bien des choses sur son engagement politique, tant la mise en scène du drame était forte. Et ce n'était plus mon rôle de lancer un débat, ni de faire appel à une infirmière ou à des spécialistes de la sexualité adolescente.

J'ai laissé le monde de l'école poursuivre sa route vers d'autres naufrages. Avec tout ce que j'ai vécu, il y a de quoi monter un radeau chargé non pas d'espoir mais

d'indépendance, une embarcation comme celle d'Aguirre dans le film d'Herzog. Dériver et rêver, voilà comment je vois ma dernière vie, mon Eldorado à moi.

Génétique de l'atelier N°5

Niort, mon dernier atelier sédentaire. Lorsque je retire les agrafes de mes *dalles* (affiches faites de multiples recollages), je pense aux gestes de ma mère sur son métier de brodeuse. Combien de fois on s'est parlé, elle transperçant le tissu, moi concentré sur le bruit de la piqûre et le mouvement du fil ? Elle, ne perdant pas son temps, moi, cherchant les mots pour lui parler sans rien lui dire. Combien de fois nos conversations sans regard ? Je me cherche une filiation artistique. De temps en temps ça me prend quand je suis absorbé par une tâche répétitive. Avec les agrafes, le petit cri que j'entends en repoussant les pointes de métal est exactement le même que celui de l'aiguille à broder. Comme j'en plante beaucoup dans les affiches pour qu'elles sèchent bien à plat, je finis pas ne plus contrôler mes pensées.

Je suis venu à Niort par amour pour une femme, la ville ne m'a pas déçu mais elle m'a laissé vieillir. Mon amour s'est conjugué avec le temps alors que je le croyais inoxydable. J'ai tenté d'enfermer tous les souvenirs de ma vie dans des flacons de verre pour qu'ils alimentent des rêves, les miens comme ceux de mes amis ou des visiteurs. J'ai pensé qu'en appelant *Sabliers* ces enfermements sous verres et en les offrant par nombres impairs, je concrétisais l'inépuisable maternité du flux terrestre.

J'ai pensé qu'il était temps de donner de la valeur à l'érosion des sentiments. Chaque personne qui entre dans mon atelier, à partir d'aujourd'hui, doit être consciente que je ne remplacerai pas les *Sabliers* qu'elle emportera. Puisque mes amours se sont évaporés les uns après les autres au contact de mon imprudence, il est temps que j'en tire les conséquences. Je dois m'éloigner de moi dès que possible.